

The Project Gutenberg EBook of Keraban Le Tetu, Vol. I, by Jules Verne
#29 in our series by Jules Verne

Copyright laws are changing all over the world. Be sure to check the
copyright laws for your country before downloading or redistributing
this or any other Project Gutenberg eBook.

This header should be the first thing seen when viewing this Project
Gutenberg file. Please do not remove it. Do not change or edit the
header without written permission.

Please read the "legal small print," and other information about the
eBook and Project Gutenberg at the bottom of this file. Included is
important information about your specific rights and restrictions in
how the file may be used. You can also find out about how to make a
donation to Project Gutenberg, and how to get involved.

Welcome To The World of Free Plain Vanilla Electronic Texts

eBooks Readable By Both Humans and By Computers, Since 1971

*****These eBooks Were Prepared By Thousands of Volunteers!*****

Title: Keraban Le Tetu, Vol. I

Author: Jules Verne

Release Date: May, 2005 [EBook #8174]
[Yes, we are more than one year ahead of schedule]
[This file was first posted on June 25, 2003]

Edition: 10

Language: French

Character set encoding: ASCII

*** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK KERABAN LE TETU, VOL. I ***

Produced by Carlo Traverso, Marc D'Hooghe
and the Online Distributed Proofreading Team

KERABAN-LE-TETU par JULES VERNE

PREMIERE PARTIE

I

DANS LEQUEL VAN MITTEN ET SON VALET BRUNO SE PROMENENT, REGARDENT, CAUSENT, SANS RIEN COMPRENDRE A CE QUI SE PASSE.

Ce jour-la, 16 aout, a six heures du soir, la place de Top-Hane, a Constantinople, si animee d'ordinaire par le va-et-vient et le brouhaha de la foule, etait silencieuse, morne, presque deserte. En le regardant du haut de l'echelle qui descend au Bosphore, on eut encore trouve le tableau charmant, mais les personnages y manquaient. A peine quelques etrangers passaient-ils pour remonter d'un pas rapide les ruelles etroites, sordides, boueuses, embarrassees de chiens jaunes, qui conduisent au faubourg de Pera. La est le quartier plus specialement reserve aux Europeens, dont les maisons de pierre se detachent en blanc sur le rideau noir des cypres de la colline.

C'est qu'elle est toujours pittoresque, cette place,--meme sans le bariolage de costumes qui en releve les premiers plans,--pittoresque et bien faite pour le plaisir des yeux, avec sa mosquee de Mahmoud, aux sveltes minarets, sa jolie fontaine de style arabe, maintenant veuve de son petit toit d'architecture celestienne, ses boutiques ou se debitent sorbets et confiseries de mille sortes, ses etalages, encombres de courges, de melons de Smyrne, de raisins de Scutari, qui contrastent avec les eventaires des marchands de parfums et des vendeurs de chapelets, son echelle a laquelle accostent des centaines de caiques peinturlures, dont la double rame, sous les mains croisees des caidjis, caressent plutot qu'elles ne frappent les eaux bleues de la Corne-d'Or et du Bosphore.

Mais ou etaient donc, a cette heure, ces flaneurs habitues de la place de Top-Hane; ces Persans, coquettement coiffes du bonnet d'astracan; ces Grecs balancant, non sans elegance, leur fustanelle a mille plis; ces Circassiens, presque toujours en tenue militaire; ces Georgiens, restes Russes par le costume, meme au dela de leur frontiere; ces Arnauts, dont la peau, gratinee au soleil, apparait sous les echancrures de leurs vestes brodees, et ces Turcs, enfin, ces Turcs, ces Osmanlis, ces fils de l'antique Byzance et du vieux Stamboul, oui! ou etaient-ils?

A coup sur, il n'aurait pas fallu le demander a deux etrangers, deux Occidentaux, qui, l'oeil inquisiteur, le nez au vent, le pas indecis, se promenaient, a cette heure, presque solitairement sur la place: ils n'auraient su que repondre.

Mais il y avait plus. Dans la ville proprement dite, au delà du port, un touriste eut observé ce même caractère de silence et d'abandon. De l'autre côté de la Corne-d'Or,--profonde indentation ouverte entre le vieux Serail et le débarcadere de Top-Hane,--sur la rive droite unie à la rive gauche par trois ponts de bateaux, tout l'amphitheatre de Constantinople paraissait être endormi. Est-ce que personne ne veillait alors au palais de Serai-Bournou? N'y avait-il plus de croyants, d'hadjis, de pelerins, aux mosquées d'Ahmed, de Bayezidieh, de Sainte-Sophie, de la Suleimanieh? Faisait-il donc sa sieste, le nonchalant gardien de la tour du Seraskierat, à l'exemple de son collègue de la tour de Galata, tous deux chargés d'épier les débuts d'incendie si fréquents dans la ville? En vérité, il n'était pas jusqu'au mouvement perpétuel du port, qui ne parut quelque peu enrayé, malgré la flottille de steamers autrichiens, français, anglais, de mouches, de caiques, de chaloupes à vapeur, qui se pressent aux abords des ponts et au large des maisons, dont les eaux de la Corne d'Or baignent la base.

Était-ce donc la cette Constantinople tant vantée, ce rêve de l'Orient réalisé par la volonté des Constantin et des Mahomet II? Voilà ce que se demandaient les deux étrangers qui erraient sur la place; et, s'ils ne répondaient pas à cette question, ce n'était pas faute de connaître la langue du pays. Ils savaient le turc très suffisamment: l'un, parce qu'il l'employait depuis vingt ans dans sa correspondance commerciale; l'autre, pour avoir souvent servi de secrétaire à son maître, bien qu'il ne fut près de lui qu'en qualité de domestique.

C'étaient deux Hollandais, originaires de Rotterdam, Jan Van Mitten et son valet Bruno, qu'une singulière destinée venait de pousser jusqu'aux confins de l'extrême Europe.

Van Mitten,--tout le monde le connaît,--un homme de quarante-cinq à quarante-six ans, reste blond, œil bleu céleste, favoris et barbiche jaunes, sans moustaches, joues colorées, nez un peu trop court par rapport à l'échelle du visage, tête assez forte, épaules larges, taille au-dessus de la moyenne, ventre au début du bedonnement, pieds mieux compris au point de vue de la solidité que de l'élegance,--en réalité, l'air d'un brave homme, qui était bien de son pays.

Peut-être Van Mitten, au moral, semblait-il être un peu mou de tempérament. Il appartenait, sans conteste, à cette catégorie de gens d'humeur douce et sociable, fuyant la discussion, prêts à céder sur tous les points, moins faits pour commander que pour obéir, personnages tranquilles, flegmatiques, dont on dit communément qu'ils n'ont pas de volonté, même lorsqu'ils s'imaginent en avoir. Ils n'en sont pas plus mauvais pour cela. Une fois, mais une seule fois en sa vie, Van Mitten, poussé à bout, s'était engagé dans une discussion dont les conséquences avaient été des plus graves. Ce jour-là, il était radicalement sorti de son caractère; mais depuis lors, il y était rentré, comme on rentre chez soi. En réalité, peut-être eut-il mieux fait de céder, et il n'aurait pas hésité, sans doute, s'il avait su ce que lui réservait l'avenir. Mais il ne convient pas d'anticiper

sur les evenements, qui seront l'enseignement de cette histoire.

"Eh bien, mon maitre? lui dit Bruno, quand tous deux arriverent sur la place de Top-Hane.

--Eh bien, Bruno?

--Nous voila donc a Constantinople!

--Oui, Bruno, a Constantinople, c'est-a-dire a quelque mille lieues de Rotterdam!

--Trouverez-vous enfin, demanda Bruno, que nous soyons assez loin de la Hollande?

--Je ne saurais jamais en etre trop loin!" repondit Van Mitten, en parlant a mi-voix, comme si la Hollande eut ete assez pres pour l'entendre.

Van Mitten avait en Bruno un serviteur absolument devoue. Ce brave homme, au physique, ressemblait quelque peu a son maitre,--autant, du moins, que son respect le lui permettait: habitude de vivre ensemble depuis de longues annees. En vingt ans, ils ne s'etaient peut-etre pas separes un seul jour. Si Bruno etait moins qu'un ami, dans la maison, il etait plus qu'un domestique. Il faisait son service intelligemment, methodiquement, et ne se genait pas de donner des conseils, dont Van Mitten aurait pu faire son profit, ou meme de faire entendre des reproches, que son maitre acceptait volontiers. Ce qui l'enrageait, c'etait que celui-ci fut aux ordres de tout le monde, qu'il ne sut pas resister aux volontes des autres, en un mot, qu'il manquait de caractere.

"Cela vous portera malheur! lui repetait-il souvent, et a moi, par la meme occasion!"

Il faut ajouter que Bruno, alors age de quarante ans, etait sedentaire par nature, qu'il ne pouvait souffrir les deplacements. A se fatiguer de la sorte, on compromet l'equilibre de son organisme, on s'ereinte, on maigrit, et Bruno, qui avait l'habitude de se peser toutes les semaines, tenait a ne rien perdre de sa belle prestance. Quand il etait entre au service de Van Mitten, son poids n'atteignait pas cent livres. Il etait donc d'une maigreur humiliante pour un Hollandais. Or, en moins d'un an, grace a l'excellent regime de la maison, il avait gagne trente livres et pouvait deja se presenter partout. Il devait donc a son maitre, avec cette honorable bonne mine, les cent soixante-sept livres qu'il pesait maintenant,--ce qui mettrait dans la bonne moyenne de ses compatriotes. Il faut etre modeste, d'ailleurs, et il se reservait, pour ses vieux jours, d'arriver a deux cents livres.

En somme, attache a sa maison, a sa ville natale, a son pays,--ce pays conquis sur la mer du Nord,--jamais, sans de graves circonstances, Bruno ne se fut resigne a quitter l'habitation du canal de

Nieuwe-Haven, ni sa bonne ville de Rotterdam, qui, a ses yeux, etait la premiere cite de la Hollande, ni sa Hollande, qui pouvait bien etre le plus beau royaume du monde.

Oui, sans doute, mais il n'en est pas moins vrai que, ce jour-la, Bruno etait a Constantinople, l'ancienne Byzance, le Stamboul des Turcs, la capitale de l'empire ottoman.

En fin de compte, qu'etait donc Van Mitten?--Rien moins qu'un riche commerçant de Rotterdam, un negociant en tabacs, un consignataire des meilleurs produits de la Havane, du Maryland, de la Virginie, de Varinas, de Porto-Rico, et plus specialement de la Macedoine, de la Syrie, de l'Asie Mineure.

Depuis vingt ans deja, Van Mitten faisait des affaires considerables en ce genre avec la maison Keraban de Constantinople, qui expedait ses tabacs renommes et garantis, dans les cinq parties du monde. D'un si bon echange de correspondances avec cet important comptoir, il etait arrive que le negociant hollandais connaissait a fond la langue turque, c'est-a-dire l'osmanli, en usage dans tout l'empire; qu'il le parlait comme un veritable sujet du Padichah ou un ministre de l'"Emir-el-Moumenin", le Commandeur des Croyants. De la, par sympathie, Bruno, ainsi qu'il a ete dit plus haut, tres au courant des affaires de son maitre, ne le parlait pas moins bien que lui.

Il avait ete meme convenu, entre ces deux originaux, qu'ils n'emploieraient plus que la langue turque dans leur conversation personnelle, tant qu'ils seraient en Turquie. Et, de fait, sauf leur costume, on aurait pu les prendre pour deux Osmanlis de vieille race. Cela, d'ailleurs, plaisait a Van Mitten, bien que cela deplut a Bruno.

Et cependant, cet obeissant serviteur se resignait a dire chaque matin a son maitre.

"_Efendum, emriniz ne dir?_"

Ce qui signifie: "Monsieur, que desirez-vous?" Et celui-ci de lui repondre en bon turc:

"_Sitrimi, pantalonuyumi fourtcha._"

Ce qui signifie: "Brosse ma redingote et mon pantalon!"

Par ce qui precede, on comprendra donc que Van Mitten et Bruno ne devaient point etre embarrases d'aller et de venir dans cette vaste metropole de Constantinople: d'abord, parce qu'ils parlaient tres suffisamment la langue du pays; ensuite, parce qu'ils ne pouvaient manquer d'etre amicalement accueillis dans la maison Keraban, dont le chef avait deja fait un voyage en Hollande et, en vertu de la loi des contrastes, s'etait lie d'amitie avec son correspondant de Rotterdam. C'etait meme la principale raison pour laquelle Van Mitten, apres avoir quitte son pays, avait eu la pensee de venir s'installer a Constantinople, pourquoi Bruno, quoi qu'il en eut, s'etait resigne

a l'y suivre, pourquoi enfin ils erraient tous deux sur la place de Top-Hane.

Cependant, a cette heure avancee, quelques passants commencent a se montrer, mais plutot des etrangers que des Turcs. Toutefois, deux ou trois sujets du Sultan se promenaient en causant, et le maitre d'un cafe, etabli au fond de la place, rangeait, sans trop se hater, ses tables desertes jusqu'alors.

"Avant une heure, dit l'un de ces Turcs, le soleil se sera couche dans les eaux du Bosphore, et alors....

--Et alors, repondit l'autre, nous pourrons manger, boire et surtout fumer a notre aise!

--C'est un peu long, ce jeune du Ramadan!

--Comme tous les jeunes!"

D'autre part, deux etrangers echangeaient les propos suivants en se promenant devant le cafe:

"Ils sont etonnants, ces Turcs! disait l'un. Vraiment, un voyageur qui viendrait visiter Constantinople pendant cette sorte d'ennuyeux careme, emporterait une triste idee de la capitale de Mahomet III!

--Bah! repliquait l'autre, Londres n'est pas plus gai le dimanche! Si les Turcs jeunent pendant le jour, ils se dedommagent pendant la nuit, et, au coup de canon qui annoncera le coucher du soleil, avec l'odeur des viandes roties, le parfum des boissons, la fumee des chibouks et des cigarettes, les rues vont reprendre leur aspect habituel!"

Il fallait que ces deux etrangers eussent raison, car, au meme moment, le cafetier appelait son garcon et lui criait:

"Que tout soit pret! Dans une heure, les jeuneurs afflueront, et on ne saura a qui entendre!"

Puis les deux etrangers reprenaient leur conversation, en disant:

"Je ne sais, mais il me semble que Constantinople est plus curieuse a observer pendant cette periode du Ramadan! Si la journee y est triste, maussade, lamentable, comme un mercredi des Cendres, les nuits y sont gaies, bruyantes, echevelees, comme un mardi de carnaval!

--En effet, c'est un contraste."

Et pendant que tous deux echangeaient leurs observations, les Turcs les regardaient, non sans envie.

"Sont-ils heureux, ces etrangers! disait l'un. Ils peuvent boire, manger et fumer, s'il leur plait!

--Sans doute, repondait l'autre, mais ils ne trouveraient, en ce moment, ni un kebal de mouton, ni un pilaw de poulet au riz, ni une galette de baklava, pas meme une tranche de pasteque ou de concombre....

--Parce qu'ils ignorent ou sont les bons endroits! Avec quelques piastres, on trouve toujours des vendeurs accommodants, qui ont recu des dispenses de Mahomet!

--Par Allah, dit alors un de ces Turcs, mes cigarettes se dessechent dans ma poche, et il ne sera pas dit que je perdrai benevolement quelques paras de latakie!"

Et, au risque de se faire mal venir, ce croyant, peu gene par ses croyances, prit une cigarette, l'alluma et en tira deux ou trois bouffees rapides.

"Fais attention! lui dit son compagnon. S'il passe quelque ulema peu endurant, tu....

--Bon! j'en serai quitte pour avaler ma fumee, et il n'y verra rien!" repondit l'autre.

Et tous deux continuerent leur promenade, en flanant sur la place, puis dans les rues avoisinantes, qui remontent jusqu'aux faubourgs de Pera et de Galata.

"Decidement, mon maitre, s'ecria Bruno, en regardant a droite et a gauche, c'est la une singuliere ville! Depuis que nous avons quitte notre hotel, je n'ai vu que des ombres d'habitants, des fantomes de Constantinopolitains! Tout dort dans les rues, sur les quais, sur les places, jusqu'a ces chiens jaunes et efflanques, qui ne se relevent meme pas pour vous mordre aux mollets! Allons! allons! en depit de ce que racontent les voyageurs, on ne gagne rien a voyager! J'aime encore mieux notre bonne cite de Rotterdam et le ciel gris de notre vieille Hollande!

--Patience, Bruno, patience! repondit le calme Van Mitten. Nous ne sommes encore arrives que depuis quelques heures! Cependant, je l'avoue, ce n'est point la cette Constantinople que j'avais reeve! On s' imagine qu'on va entrer en plein Orient, plonger dans un songe des _Mille et une Nuits_, et on se trouve emprisonne au fond....

--D'un immense couvent, repondit Bruno, au milieu de gens tristes comme des moines cloitres!

--Mon ami Keraban nous expliquera ce que tout cela signifie! repondit Van Mitten.

--Mais ou sommes-nous en ce moment? demanda Bruno. Quelle est cette place? Quel est ce quai?

--Si je ne me trompe, repondit Van Mitten, nous sommes sur la place de

Top-Hane, a l'extremite meme de la Corne-d'Or. Voici le Bosphore qui baigne la cote d'Asie, et de l'autre cote du port, tu peux apercevoir la pointe du Serail et la ville turque qui s'etage au-dessus.

--Le serail! s'ecria Bruno. Quoi! c'est la le palais du Sultan, ou il demeure avec ses quatre-vingt mille odalisques!

--Quatre-vingt mille, c'est beaucoup, Bruno! Je pense que c'est trop,--meme pour un Turc! En Hollande, ou l'on n'a qu'une femme, il est quelquefois bien difficile d'avoir raison dans son menage!

--Bon! bon! mon maitre! Ne parlons pas de cela!... Parlons-en le moins possible!"

Puis, Bruno, se retournant vers le cafe toujours desert:

"Eh! mais il me semble que voila un cafe, dit-il. Nous nous sommes extenués a descendre ce faubourg de Pera! Le soleil de la Turquie chauffe comme une gueule de four, et je ne serais pas etonne que mon maitre eprouvat le besoin de se rafraichir!

--Une facon de dire que tu as soif! repondit Van Mitten.--Eh bien, entrons dans ce cafe."

Et tous deux allerent s'asseoir a une petite table, devant la facade de l'etablissement.

"Cawadji?" cria Bruno, en frappant a l'européenne.

Personne ne parut.

Bruno appela d'une voix forte.

Le proprietaire du cafe se montra au fond de sa boutique, mais ne mit aucun empressement a venir.

"Des etrangers! murmura-t-il, des qu'il apercut les deux clients installes devant la table! Croient-ils donc vraiment que...."

Enfin, il s'approcha.

--Cawadji, servez-nous un flacon d'eau de cerise, bien fraiche! demanda Van Mitten.

--Au coup de canon! repondit le cafetier.

--Comment, de l'eau de cerise au coup de canon? s'ecria Bruno! Mais non a la menthe, cawadji, a la menthe!

--Si vous n'avez pas d'eau de cerise, reprit Van Mitten, donnez-nous un verre de rahtlokoum rose! Il parait que c'est excellent, si je m'en rapporte a mon guide!

--Au coup de canon! repondit une seconde fois le cafetier, en haussant les epaules.

--Mais a qui en a-t-il, avec son coup de canon? repliqua Bruno en interrogeant son maitre.

--Voyons! reprit celui-ci, toujours accommodant, si vous n'avez pas de rahtlokoum, donnez-nous une tasse de moka ... un sorbet ... ce qu'il vous plaira, mon ami!

--Au coup de canon!

--Au coup de canon? repeta Van Mitten.

--Pas avant!" dit le cafetier.

Et, sans plus de facons, il rentra dans son etablissement.

"Allons, mon maitre, dit Bruno, quittons cette boutique! Il n'y a rien a faire ici! Voyez-vous, ce malotru de Turc, qui vous repond par des coups de canon!

--Viens, Bruno, repondit Van Mitten. Nous trouverons, sans doute, quelque autre cafetier de meilleure composition!"

Et tous deux revinrent sur la place.

"Decidement, mon maitre, dit Bruno, il n'est pas trop tot que nous rencontrions votre ami le seigneur Keraban. Nous saurions maintenant a quoi nous en tenir, s'il eut ete a son comptoir!

--Oui, Bruno, mais un peu de patience! On nous a dit que nous le trouverions sur cette place....

--Pas avant sept heures, mon maitre! C'est ici, a l'echelle de Top-Hane, que son caique doit venir le prendre pour le transporter, de l'autre cote du Bosphore, a sa villa de Scutari.

--En effet, Bruno, et cet estimable negociant saura bien nous mettre au courant de ce qui se passe ici! Ah! celui-la, c'est un veritable Osmanli, un fidele de ce parti des Vieux Turcs, qui ne veulent rien admettre des choses actuelles, pas plus dans les idees que dans les usages, qui protestent contre toutes les inventions de l'industrie moderne, qui prennent une diligence de preference a un chemin de fer, et une tartane de preference a un bateau a vapeur! Depuis vingt ans que nous faisons des affaires ensemble, je ne me suis jamais apercu que les idees de mon ami Keraban aient varie, si peu que ce soit. Quand, voila trois ans, il est venu me voir a Rotterdam, il est arrive en chaise de poste, et, au lieu de huit jours, il a mis un mois a s'y rendre! Vois-tu, Bruno, j'ai vu bien des entetes dans ma vie, mais d'un entetement comparable au sien, jamais!

--Il sera singulierement surpris de vous rencontrer ici, a

Constantinople! dit Bruno.

--Je le crois, repondit Van Mitten, et j'ai prefere lui faire cette surprise! Mais, au moins, dans sa societe, nous serons en pleine Turquie. Ah! ce n'est pas mon ami Keraban qui consentira jamais a revetir le costume du Nizam, la redingote bleue et le fez rouge de ces nouveaux Turcs!...

--Lorsqu'ils otent leur fez, dit en riant Bruno, ils ont l'air de bouteilles qui se debouchent.

--Ah! ce cher et immutable Keraban! reprit Van Mitten. Il sera vetu comme il l'etait lorsqu'il est venu me voir la-bas, a l'autre bout de l'Europe, turban evase, cafetan jonquille ou cannelle....

--Un marchand de dattes, quoi! s'ecria Bruno.

--Oui, mais un marchand de dattes qui pourrait vendre des dattes d'or ... et meme en manger a tous ses repas! Voila! Il a fait le vrai commerce qui convienne a ce pays! Negociant en tabac! Et comment ne pas faire fortune dans une ville ou tout le monde fume du matin au soir, et meme du soir au matin?

--Comment, on fume? s'ecria Bruno. Mais ou voyez-vous donc ces gens qui fument, mon maitre? Personne ne fume, au contraire, personne! Et moi qui m'attendais a rencontrer devant leur porte des groupes de Turcs, enroules dans les serpentins de leurs narghiles, ou le long tuyau de cerisier a la main et le bouquin d'ambre a la bouche! Mais non! Pas meme un cigare! pas meme une cigarette!

--C'est a n'y rien comprendre, Bruno, repondit Van Mitten, et, en verite, les rues de Rotterdam sont plus enfumees de tabac que les rues de Constantinople!

--Ah ca! mon maitre, dit Bruno, etes-vous sur que nous ne nous soyons pas trompes de route? Est-ce bien ici la capitale de la Turquie? Gageons que nous sommes alles a l'oppose, que ceci n'est point la Corne-d'Or, mais la Tamise, avec ses mille bateaux a vapeur! Tenez, cette mosquee la-bas, ce n'est pas Sainte-Sophie, c'est Saint-Paul! Constantinople, cette ville? Jamais! C'est Londres!

--Modere-toi, Bruno, repondit Van Mitten. Je te trouve beaucoup trop nerveux pour un enfant de la Hollande! Reste calme, patient, flegmatique, comme ton maitre, et ne t'etonne de rien. Nous avons quitte Rotterdam a la suite ... de ce que tu sais....

--Oui!... oui!... fit Bruno, en hochant la tete.

--Nous sommes venus par Paris, le Saint-Gothard, l'Italie, Brindisi, la Mediterranee, et tu aurais mauvaise grace a croire que le paquebot des Messageries nous a depose a London-Bridge, apres huit jours de traversee, et non au pont de Galata!

--Cependant... dit Bruno.

--Je t'engage meme, en presence de mon ami Keraban, a ne point faire de ces sortes de plaisanteries! Il pourrait bien les prendre fort mal, discuter, s'enteter....

--On y veillera, mon maitre, repondit Bruno. Mais, puisqu'on ne peut se rafraichir ici, il est bien permis, je suppose, de fumer sa pipe!--Vous n'y voyez aucun inconvenient?

--Aucun, Bruno. En ma qualite de marchand de tabac, rien ne m'est plus agreable que de voir fumer les gens! Je regrette meme que la nature ne nous ait donne qu'une bouche! Il est vrai que le nez est la pour priser le tabac....

--Et les dents pour le macher!" repondit Bruno.

Et tout en parlant, il bourrait son enorme pipe de porcelaine peinturluree; puis, il l'alluma avec son briquet et en tira quelques bouffees, non sans une evidente satisfaction.

Mais, en ce moment, les deux Turcs, qui avaient si singulierement proteste contre les abstinences du Ramadan, reparurent sur la place. Precisement, celui qui ne se genait point de fumer sa cigarette apercut Bruno, flanant, la pipe a la bouche.

"Par Allah! dit-il a son compagnon, voila encore un de ces maudits etrangers qui ose braver la defense du Koran! Je ne le souffrirai pas....

--Eteins au moins ta cigarette! lui repondit l'autre.

--Oui!"

Et, jetant sa cigarette, il alla droit au digne Hollandais, qui ne s'attendait point a etre interpelle de la sorte:

"Au coup de canon," dit-il!

Et il lui arracha brusquement sa pipe.

"Eh! ma pipe! s'ecria Bruno, que son maitre cherchait vainement a contenir.

--Au coup de canon, chien de chretien!

--Chien de Turc toi-meme!

--Du calme, Bruno, dit Van Mitten.

--Qu'il me rende ma pipe, au moins! repliqua Bruno.

--Au coup de canon! repeta une derniere fois le Turc, en faisant

disparaitre la pipe dans les plis de son cafetan.

--Viens, Bruno, dit alors Van Mitten! Il ne faut jamais blesser les usages des pays que l'on visite!

--Des usages de voleurs!

--Viens, te dis-je. Mon ami Keraban ne doit pas se trouver sur cette place avant sept heures. Continuons donc notre promenade, et nous le rejoindrons quand il en sera temps!"

Van Mitten entraîna Bruno, tout depite d'avoir ete si violemment separe d'une pipe, a laquelle il tenait en veritable fumeur.

Et, pendant qu'ils s'en allaient ainsi, les deux Turcs se disaient:

"En verite, ces etrangers se croient tout permis!...

--Meme de fumer avant le coucher du soleil!

--Veux-tu du feu? ajouta l'un.

--Volontiers!" repondit l'autre, en allumant une autre cigarette.

II

OU L'INTENDANT SCARPANTE ET LE CAPITAINE YARHUD S'ENTRETIENNENT DE PROJETS QU'IL EST BON DE CONNAITRE.

Au moment ou Van Mitten et Bruno suivaient le quai de Top-Hane, du cote de ce premier pont de bateaux de la Valideh-Sultane, qui met Galata en communication avec l'antique Stamboul a travers la Corne-d'Or, un Turc tournait rapidement le coin de la mosquee de Mahmoud et s'arretait sur la place.

Il etait six heures alors. Pour la quatrieme fois de la journee, les muezzins venaient de monter au balcon de ces minarets, dont le nombre n'est jamais inferieur a quatre pour les mosquees de fondation imperiale. Leur voix avait lentement retenti au-dessus de la ville, appelant les fideles a la priere, et lancant dans l'espace cette formule consacree: "_La Ilah il Allah ve Mohammed recoul Allah!_" (Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est le prophete de Dieu!)

Le Turc se retourna un instant, regarda les rares passants de la place, s'avanca dans l'axe des diverses rues qui y aboutissent, cherchant a voir, non sans quelques symptomes d'impatience, s'il ne venait pas une personne qu'il attendait.

"Ce Yarhud n'arrivera donc pas! murmura-t-il. Il sait pourtant qu'il

doit être ici à l'heure convenue!"

Le Turc fit encore quelques tours sur la place, il s'avança même jusqu'à l'angle nord de la caserne de Top-Hane, regarda dans la direction de la fonderie de canons, frappa du pied en homme qui n'aime pas à attendre et revint devant le café, où Van Mitten et son valet avaient demandé vainement à se rafraîchir.

Alors le Turc alla se placer à une des tables désertes et s'assit, sans rien réclamer du *cawadji*; scrupuleux observateur des jeunes du Ramadan, il savait que l'heure n'était pas venue de débiter les boissons si variées des distilleries ottomanes.

Ce Turc n'était rien moins que Scarpante, l'intendant du seigneur Saffar, un riche Ottoman qui habitait Trebizonde, dans cette partie de la Turquie d'Asie, dont se forme le littoral sud de la mer Noire.

En ce moment, le seigneur Saffar voyageait à travers les provinces méridionales de la Russie; puis, après avoir visité les districts du Caucase, il devait regagner Trebizonde, ne doutant pas que son intendant n'eût obtenu entier succès dans une entreprise dont il l'avait spécialement chargée. C'était en son palais, où s'étalait tout le faste d'une fortune orientale, au milieu de cette ville où ses équipages étaient cités pour leur luxe, que Scarpante devait le rejoindre, après avoir accompli sa mission. Le seigneur Saffar n'eût jamais admis qu'un homme à lui eût échoué, quand il lui avait ordonné de réussir. Il aimait à faire montre de la puissance que lui donnait l'argent. En tout et partout, il agissait avec une ostentation qui est assez dans les mœurs de ces nababs de l'Asie Mineure.

Cet intendant était un homme audacieux, propre à tous les coups de main, ne reculant devant aucun obstacle, décidé à satisfaire, *per fas et nefas*, les moindres desirs de son maître. C'est à ce propos qu'il venait d'arriver ce jour même à Constantinople, et qu'il attendait au rendez-vous convenu un certain capitaine maltais, lequel ne valait pas mieux que lui.

Ce capitaine, nommé Yarhud, commandait la tartane *Guidare*, et faisait habituellement les voyages de la mer Noire. À son commerce de contrebande il joignait un autre commerce encore moins avouable d'esclaves noirs venus du Soudan, de l'Éthiopie ou de l'Égypte, et de Circassiennes ou de Géorgiennes, dont le marché se tient précisément dans ce quartier de Top-Hane, --marché sur lequel le gouvernement ferme trop volontiers les yeux.

Cependant, Scarpante attendait, et Yarhud n'arrivait pas. Bien que l'intendant restât impassible, que rien au dehors ne trahit ses pensées, une sorte de colère intérieure lui faisait bouillir le sang.

"Où est-il, ce chien? murmurait-il. Lui est-il survenu quelque contre-temps? Il a dû quitter Odessa avant-hier! Il devrait être ici, sur cette place, à ce café, à cette heure, ou je lui ai donné rendez-vous!..."

En ce moment, un marin maltais parut a l'angle du quai. C'était Yarhud. Il regarda a droite, a gauche, et apercut Scarpante. Celui-ci se leva aussitot, quitta le cafe, et vint rejoindre le capitaine de la _Guidare_, tandis que quelques passants, plus nombreux mais toujours silencieux, allaient et venaient au fond de la place.

"Je n'ai pas l'habitude d'attendre, Yarhud! dit Scarpante d'un ton auquel le Maltais ne pouvait se meprendre.

--Que Scarpante me pardonne, repondit Yarhud, mais j'ai fait toute la diligence possible pour etre exact a ce rendez-vous.

--Tu arrives a l'instant?

--A l'instant, par le chemin de fer de Ianboli a Andrinople, et, sans un retard du train....

--Quand as-tu quitte Odessa?

--Avant-hier.

--Et ton navire?

--Il m'attend a Odessa, dans le port.

--Ton equipage, tu en es sur?

--Absolument sur! Des Maltais, comme moi, devoues a qui les paye genereusement.

--Ils t'obeiront?...

--En cela, comme en tout.

--Bien! Quelles nouvelles m'apportes-tu, Yarhud?

--Des nouvelles a la fois bonnes et mauvaises, repondit le capitaine, en baissant un peu la voix.

--Quelles sont les mauvaises, d'abord? demanda Scarpante.

--Les mauvaises, c'est que la jeune Amasia, la fille du banquier Selim, d'Odessa, doit bientot se marier! C'est que son enlevement presentera plus de difficultes et demandera plus de hate que si son mariage n'etait ni decide ni prochain!

--Ce mariage ne se fera pas, Yarhud! s'ecria Scarpante un peu plus haut qu'il ne convenait. Non, par Mahomet, il ne se fera pas!

--Je n'ai pas dit qu'il se ferait, Scarpante, repondit Yarhud, j'ai dit qu'il devait se faire.

--Soit, repliqua l'intendant, mais avant trois jours, le seigneur Saffar entend que cette jeune fille soit embarquée pour Trebizonde; et, si tu le jugeais impossible....

--Je n'ai pas dit que c'était impossible, Scarpante. Rien n'est impossible avec de l'audace et de l'argent. J'ai simplement dit que ce serait plus difficile, voilà tout.

--Difficile! répondit Scarpante. Ce ne sera pas la première fois qu'une jeune fille turque ou russe aura disparu d'Odessa et manquera au logis paternel!

--Et ce ne sera pas la dernière, répondit

Yarhud, ou le capitaine de la _Guidare_ ne saurait plus son métier!

--Quel est l'homme que doit prochainement épouser la jeune Amasia? demanda Scarpante.

--Un jeune Turc, de même race qu'elle.

--Un Turc d'Odessa?

--Non, de Constantinople.

--Et il se nomme?...

--Ahmet.

--Qu'est-ce que cet Ahmet?

--Le neveu et l'unique héritier d'un riche négociant de Galata, le seigneur Keraban.

--Que fait ce Keraban?

--Le commerce des tabacs, dans lequel il a gagné une grande fortune. Il a pour correspondant à Odessa le banquier Selim. Ils font ensemble d'importantes affaires et se rendent souvent visite. C'est dans ces circonstances qu'Ahmet a connu Amasia. C'est de cette façon que le mariage a été décidé entre le père de la jeune fille et l'oncle du jeune homme.

--Ou le mariage doit-il se faire? demanda Scarpante. Est-ce ici, à Constantinople?

--Non, à Odessa.

--À quelle époque?

--Je ne sais, mais il est à craindre que, sur les instances du jeune Ahmet, il ne se fasse d'un jour à l'autre.

--Il n'y a donc pas un instant a perdre?

--Pas un!

--Ou est maintenant cet Ahmet?

--A Odessa.

--Et ce Keraban?

--A Constantinople.

--As-tu vu ce jeune homme, Yarhud, pendant le temps qui s'est ecoule entre ton arrivee a Odessa et ton depart?

--J'avais interet a le voir, a le connaitre, Scarpante... Je l'ai vu et je le connais.

--Comment est-il?

--C'est un jeune homme fait pour plaire, et qui plait a la fille du banquier Selim.

--Est-il a redouter?

--On le dit tres brave, tres resolu, et, dans cette affaire, il faudra compter avec lui!

--Est-il independant par sa position, par sa fortune? demanda Scarpante, en insistant sur les divers traits du caractere de ce jeune Ahmet, qui ne laissait pas de l'inquieter.

--Non, Scarpante, repondit Yarhud. Ahmet depend de son oncle et tuteur, le seigneur Keraban, qui l'aime comme un fils et qui, bientot sans doute, doit se rendre a Odessa pour la conclusion de ce mariage.

--Ne pourrait-on retarder le depart de ce Keraban?

--Ce serait ce qu'il y aurait de mieux a faire, et cela nous donnerait plus de temps pour agir. Quant a la maniere de s'y prendre?...

--C'est a toi de l'imaginer, Yarhud, repondit Scarpante, mais il faut que les volontes du seigneur Saffar s'accomplissent et que la jeune Amasia soit transportee a Trebizonde. Ce ne sera pas la premiere fois que la tartane la Guidare aura visite, pour son compte, le littoral de la mer Noire, et tu sais comment il paye les services...

--Je le sais, Scarpante.

--Or, le seigneur Saffar a vu cette jeune fille, rien qu'un instant, dans son habitation d'Odessa, sa beaute l'a seduit, et elle ne sera pas a plaindre d'avoir echange la maison du banquier Selim pour son palais de Trebizonde! Amasia sera donc enlevee, et si ce n'est pas par

toi, Yarhud, ce sera par un autre!

--Ce sera par moi, vous pouvez y compter! repondit simplement le capitaine maltais. Je vous ai dit les nouvelles mauvaises, voici maintenant quelles sont les bonnes.

--Parle, repondit Scarpante, qui, apres avoir fait quelques pas en reflechissant, revint pres de Yarhud.

--Si le mariage projete, reprit le Maltais, rend plus difficile d'enlever la jeune fille, puisque Ahmet ne la quitte pas, il me fournit l'occasion de penetrer dans la maison du banquier Selim. En effet, je suis non seulement un capitaine, mais un trafiquant. La _Guidare_ a une riche cargaison, etoffes de soie de Brousse, pelisses de martre et de zibeline, brocarts diamantes, passementeries travaillees par les plus habiles trayeurs d'or de l'Asie Mineure, et cent objets qui peuvent exciter la convoitise d'une jeune fiancee. Au moment de son mariage, elle se laissera aisement tenter. Je pourrai sans doute l'attirer a bord, profiter d'un vent favorable et prendre la mer, avant qu'on ait eu connaissance de l'enlevement.

--Cela me parait bien imagine, Yarhud, repondit Scarpante, et je ne doute pas que tu ne reussisses! Mais aie bien soin que tout ceci sa fasse dans le plus grand secret!

--Soyez sans inquietude, Scarpante, repondit Yarhud.

--L'argent ne te manque pas?

--Non, et il ne manquera jamais avec un seigneur aussi genereux que votre maitre.

--Ne perds pas de temps! Le mariage fait, Amasia est la femme d'Ahmet, repondit Scarpante, et ce n'est pas la femme d'Ahmet que le seigneur Saffar compte trouver a Trebizonde!

--Cela est compris.

--Ainsi donc, des que la fille du banquier Selim sera a bord de la _Guidare_, tu feras route?...

--Oui, car, avant d'agir, j'aurai eu soin d'attendre quelque brise d'ouest bien etablie.

--Et combien de temps te faut-il, Yarhud, pour aller directement d'Odessa a Trebizonde?

--En comptant avec les retards possibles, les calmes de l'ete ou les vents qui changent frequemment sur la mer Noire, la traversee peut durer trois semaines.

--Bien! repondit Scarpante. Je serai de retour a Trebizonde vers cette epoque, et mon maitre ne tardera pas a y arriver.

--J'espere y etre avant vous.

--Les ordres du seigneur Saffar sont formels et te prescrivent d'avoir tous les egards possibles pour cette jeune fille. Ni brutalite, ni violence, quand elle sera a ton bord!...

--Elle sera respectee comme le veut le seigneur Saffar, et comme il le serait lui-meme!

--Je compte sur ton zeles, Yarhud!

--Il vous est tout acquis, Scarpante.

--Et sur ton adresse!

--En verite, dit Yarhud, je serais plus certain de reussir si ce mariage etait retarde, et il pourrait l'etre au cas ou quelque obstacle empecherait le depart immediat du seigneur Keraban!...

--Le connais-tu, ce negociant?

--Il faut toujours connaitre ses ennemis, ou ceux qui doivent le devenir, repondit le Maltais. Aussi, mon premier soin, en arrivant ici, a-t-il ete de me presenter a son comptoir de Galata sous pretexte d'affaires.

--Tu l'as vu?...

--Un instant, mais cela a suffi, et..."

En ce moment, Yarhud se rapprocha vivement de Scarpante, et lui parlant a voix basse:

"Eh! Scarpante, dit-il, voila au moins un hasard singulier, et peut-etre une heureuse rencontre!

--Qu'est-ce donc?

--Ce gros homme qui descend la rue de Pera, en compagnie de son serviteur...

--Ce serait lui?

--Lui-meme, Scarpante, repondit le capitaine. Tenons-nous a l'ecart, et ne le perdons pas de vue! Je sais que, chaque soir, il retourne a son habitation de Scutari, et, s'il le faut, pour tacher de savoir s'il compte bientot partir, je le suivrai de l'autre cote du Bosphore!"

Scarpante et Yarhud, se melant aux passants, dont le nombre s'accroissait sur la place de Top-Hane, se tinrent donc a portee de voir et d'entendre, chose facile, car le "seigneur Keraban",--ainsi

l'appelait-on le plus communement dans le quartier de Galata,--parlait volontiers a haute voix et ne cherchait jamais a dissimuler son importante personne.

III

DANS LEQUEL LE SEIGNEUR KERABAN EST TOUT SURPRIS DE SE RENCONTRER AVEC SON AMI VAN MITTEN.

Le seigneur Keraban, pour employer une expression moderne, etait un "homme de surface", au physique comme au moral,--quarante ans par sa figure, cinquante au moins par sa corpulence, en realite quarante-cinq; mais sa figure etait intelligente, son corps majestueux. Une barbe, deja grisonnante, a deux pointes, qu'il tenait plutot courte que longue, des yeux noirs, fins, aceres, d'un regard tres vif, aussi sensibles aux impressions les plus fugitives que le plateau d'une balance de precision a des differences d'un dixieme de carat, un menton carre, un nez en bec de perroquet, mais sans exageration, qui allait bien avec l'acuite des yeux, une bouche aux levres serrees, ne se desserrant que pour montrer des dents d'une eclatante blancheur, un front haut, bien encadre, avec un pli vertical, un vrai pli d'entetement entre les deux sourcils d'un noir de jais, tout cet ensemble lui faisait une physionomie particuliere, la physionomie d'un homme original, personnel, tres en dehors, qu'on ne pouvait oublier, lorsqu'elle avait, ne fut-ce qu'une fois, attire l'attention.

Quant au costume du seigneur Keraban, c'etait celui des Vieux Turcs, restes fideles a l'ancien habillement du temps des Janissaires: le large turban evase, la vaste culotte flottante, tombant sur les paboudj en maroquin, le gilet sans manches, garni de gros boutons coupes a facettes et passement de soie, la ceinture de chale contenant l'expansion d'un ventre bien porte d'ailleurs, et enfin le cafetan jonquille, dont les plis se drapaient majestueusement. Donc, rien d'europeanisant dans cette antique facon de s'habiller, qui contrastait avec le vetement des Orientaux de la nouvelle epoque. C'etait une maniere de repousser les invasions de l'industrialisme, une protestation en faveur de la couleur locale qui tend a disparaitre, un defi porte aux arretes du sultan Mahmoud, dont la toute-puissance a decrete le moderne costume des Osmanlis.

Inutile d'ajouter que le serviteur du seigneur Keraban, un garcon de vingt-cinq ans, nomme Nizib, maigre a desesperer le Hollandais Bruno, avait aussi le vieux costume turc. Comme il ne contrariait en rien son maitre, le plus entete des hommes, il ne l'eut point contrarie en cela. C'etait un valet devoue, mais absolument depourvu d'idees personnelles. Il disait toujours oui, d'avance, et, comme un echo, repetait inconsciemment les fins de phrase du redoutable negociant. C'etait le plus sur moyen d'etre toujours de son avis, et de ne pas

s'attirer quelque rebuffade, dont le seigneur Keraban se montrait volontiers prodigue.

Tous deux arrivaient sur la place de Top-Hane par une des rues étroites et ravinees qui descendent du faubourg de Pera. Suivant son habitude, le seigneur Keraban parlait a haute voix, sans se soucier aucunement d'etre ou de ne pas etre entendu.

"Eh bien, non! disait-il. Qu'Allah nous protege, mais du temps des Janissaires, chacun avait le droit d'agir a sa guise, lorsque le soir etait venu! Non! je ne me soumettrai pas a leurs nouveaux reglements de police, et j'irai par les rues, sans lanterne a la main, si cela me plait, quand je devrais tomber dans une fondriere, ou me faire happer aux mollets par quelque chien errant!

--Chien errant!... repondit Nizib.

--Et tu n'as pas besoin de me fatiguer les oreilles avec tes sottises remontrances, ou, par Mahomet, j'allongerai les tiennes a rendre jaloux un ane et son anier!

--Et son anier!... repondit Nizib, qui, d'ailleurs, n'avait fait aucune remontrance, comme bien l'on pense.

--Et si le maitre de police me met a l'amende, reprit le tetu personnage, je payerai l'amende! Et s'il me met en prison, j'irai en prison! Mais je ne cederai ni sur ce point ni sur aucun autre!"

Nizib fit un signe d'assentiment. Il etait pret a suivre son maitre en prison si les choses en arrivaient la.

"Ah! messieurs les nouveaux Turcs! s'ecria le seigneur Keraban, en voyant passer quelques Constantinopolitains, vetus de la redingote droite et coiffes du fez rouge. Ah! vous voulez nous faire la loi, rompre avec les anciens usages! Eh bien, quand je devrais etre le dernier a protester!... Nizib, as-tu bien dit a mon caidji de se trouver avec son caique a l'echelle de Top-Hane des sept heures?"

--Des sept heures!

--Pourquoi n'est-il pas la?

--Pourquoi n'est-il pas la? repondit Nizib.

--En verite, c'est qu'il n'est pas encore sept heures.

--Il n'est pas sept heures.

--Et qu'en sais-tu?

--Je le sais, parce que vous le dites, mon maitre.

--Et si je disais qu'il est cinq heures?

--Il serait cinq heures, repondit Nizib.

--On n'est pas plus stupide!

--Non, pas plus stupide.

--Ce garcon-la, murmura Keraban, a force de ne pas me contredire, finira par me contrarier!"

En ce moment, Van Mitten et Bruno reparaissaient sur la place, et Bruno repetait du ton d'un homme desappointe:

"Allons-nous-en, mon maitre, allons-nous-en, et repartons par le premier train! Ca, Constantinople! Ca, la capitale du Commandeur des Croyants?... Jamais!

--Du calme, Bruno, du calme!" repondait Van Mitten.

Le soir commencait a se faire. Le soleil, cache derriere les hauteurs de l'antique Stamboul, laissait deja la place de Top-Hane dans une sorte de penombre. Van Mitten ne reconnut donc pas le seigneur Keraban, qui se croisait avec lui, au moment ou il se dirigeait vers les quais de Galata. Il arriva meme que, suivant une direction inverse, tous deux se heurterent, cherchant en meme temps a passer a droite, puis a passer a gauche. De cette contrariete de leurs mouvements, il se produisit la une demi-minute de balancements quelque peu ridicules.

"Eh! monsieur, je passerai! dit Keraban, qui n'etait point homme a ceder le pas.

--Mais... fit Van Mitten, en essayant, lui, de se ranger poliment, sans y parvenir.

--Je passerai quand meme!..

--Mais...." repeta Van Mitten.

Puis, tout a coup, reconnaissant a qui il avait affaire:

"Eh! mon ami Keraban! s'ecria-t-il.

--Vous!... vous!... Van Mitten!... repondit Keraban, au comble de la surprise. Vous!... ici?... a Constantinople?

--Moi-meme!

--Depuis quand?

--Depuis ce matin!

--Et votre premiere visite n'a pas ete pour moi ... moi?

--Elle a été pour vous, au contraire, répondit le Hollandais. Je me suis rendu à votre comptoir, mais vous n'y étiez plus, et l'on m'a dit qu'à sept heures je vous trouverais sur cette place....

--Et on a eu raison, Van Mitten! s'écria Keraban, en serrant, avec une vigueur qui touchait à la violence, la main de son correspondant de Rotterdam. Ah! mon brave Van Mitten, jamais, non! jamais, je ne me serais attendu à vous voir à Constantinople!... Pourquoi ne pas m'avoir écrit?

--J'ai quitté si précipitamment la Hollande!

--Un voyage d'affaires?

--Non ... un voyage ... d'agrément! Je ne connaissais ni Constantinople ni la Turquie, et j'ai voulu vous rendre ici la visite que vous m'aviez faite à Rotterdam.

--C'est bien, cela!... Mais il me semble que je ne vois pas avec vous madame Van Mitten?

--En effet ... je ne l'ai point amenée! répondit le Hollandais, non sans une certaine hésitation. Madame Van Mitten ne se déplace pas facilement!... Aussi suis-je venu seul avec mon valet Bruno.

--Ah! ce garçon? dit le seigneur Keraban, en faisant un petit signe à Bruno, qui crut devoir s'incliner à la turque, et ramener ses bras à son chapeau, comme les deux anses d'une amphore.

--Oui, reprit Van Milieu, ce brave garçon, qui voulait déjà m'abandonner et repartir pour....

--Repartir! s'écria Keraban. Repartir, sans que je lui en aie donné la permission!

--Oui, ami Keraban. Il ne la trouve pas trop gaie ni très vivante, cette capitale de l'empire ottoman!

--Un mausolée! répondit Bruno! Personne dans les magasins!... Pas une voiture sur les places!... Des ombres qui passent dans les rues, et qui vous volent votre pipe!

--Mais c'est le Ramadan, Van Mitten! répondit le seigneur Keraban. Nous sommes en plein Ramadan!

--Ah! c'est le Ramadan? reprit Bruno. Alors tout s'explique!--Eh, s'il vous plaît, qu'est-ce que cela, le Ramadan?

--Un temps de jeûne et d'abstinence, répondit Keraban. Pendant toute sa durée, il est défendu de boire, de fumer, de manger, entre le lever et le coucher du soleil. Mais, dans une demi-heure, au coup de canon qui annoncera la fin du jour....

--Ah! voila donc ce qu'ils veulent dire avec leur coup de canon!
s'ecria Bruno.

--On se dedommagera gaiement pendant toute la nuit des abstinences de
la journee!

--Ainsi, demanda Bruno a Nizib, vous n'avez encore rien pris depuis ce
matin, parce que c'est le Ramadan?

--Parce que c'est le Ramadan, repondit Nizib.

--Eh bien, voila qui me ferait maigrir! s'ecria Bruno. Voila qui me
couterait une livre par jour ... au moins!

--Au moins! repondit Nizib.

--Mais vous allez voir cela, au coucher du soleil, Van Mitten, reprit
Keraban, et vous serez emerveille! Ce sera comme une transformation
magique, qui d'une ville morte fera une ville vivante! Ah! messieurs
les nouveaux Turcs, vous n'avez pas encore pu modifier ces vieux
usages avec toutes vos absurdes innovations! Le Koran tient bon contre
vos sottises! Que Mahomet vous etrange!

--Bon! ami Keraban, repondit Van Mitten, je vois que vous etes
toujours fidele aux anciennes coutumes?

--C'est plus que de la fidelite, Van Mitten, c'est de
l'entetement!--Mais, dites-moi, mon digne ami, vous restez quelques
jours a Constantinople, n'est-ce pas?

--Oui... et meme...

--Eh bien, vous m'appartenez! Je m'empare de votre personne! Vous ne
me quitterez plus!

--Soit!... Je vous appartiens!

--Et toi, Nizib, tu t'occuperas de ce garcon-la, ajouta Keraban, en
montrant Bruno. Je te charge specialement de modifier ses idees sur
notre merveilleuse capitale!"

Nizib fit un signe d'assentiment et entraîna Bruno au milieu de la
foule, qui devenait plus compacte.

"Mais, j'y pense! s'ecria tout a coup le seigneur Keraban. Vous
arrivez a propos, ami Van Mitten! Six semaines plus tard, vous ne
m'eussiez plus trouve a Constantinople.

--Vous, Keraban?

--Moi! j'aurais ete parti pour Odessa!

--Pour Odessa?

--Eh bien, si vous etes encore ici, nous partirons ensemble! Au fait, pourquoi ne m'accompagneriez-vous pas?

--C'est que... repondit Van Mitten.

--Vous m'accompagnerez, vous dis-je!

--Je comptais me reposer ici des fatigues d'un voyage, qui a ete quelque peu rapide!...

--Soit! Vous vous reposerez ici!... Puis, vous vous reposerez a Odessa, pendant trois bonnes semaines!

--Ami Keraban....

--Je l'entends ainsi, Van Mitten! Vous n'allez pas, des votre arrivee, me contrarier, je suppose? Vous le savez, quand j'ai raison, je ne cede pas facilement!

--Oui ... je sais!... repondit Van Mitten.

--D'ailleurs, reprit Keraban, vous ne connaissez pas mon neveu Ahmet, et il faut que vous fassiez connaissance avec lui!

--Vous m'avez, en effet, parle de votre neveu....

--Autant dire mon fils, Van Mitten, puisque je n'ai pas d'enfant. Vous savez, les affaires!... les affaires!... Je n'ai jamais trouve cinq minutes pour me marier!

--Une minute suffit! repondit gravement Van Mitten, et souvent meme ... une minute, c'est trop!

--Vous rencontrerez donc Ahmet a Odessa! reprit Keraban. Un charmant garcon!... Il deteste les affaires, par exemple, un peu artiste, un peu poete, mais charmant ... charmant!... Il ne ressemble point a son oncle et lui obeit sans broncher.

--Ami Keraban....

--Oui!... oui!... je m'entends!... C'est pour son mariage que nous irons a Odessa.

--Son mariage?...

--Sans doute! Ahmet epouse une jolie personne...la jeune Amasia... la fille de mon banquier Selim, un vrai Turc, comme moi! Nous aurons des fetes! Ce sera superbe! Vous en serez!

--Mais... j'aurais prefere... dit Van Mitten, qui voulut encore soulever une derniere objection.

--C'est convenu! repondit Keraban. Vous n'avez pas la pretention de me resister, n'est-ce pas?

--Je le voudrais... repondit Van Mitten.

--Que vous ne le pourriez pas!"

En ce moment, Scarpante et le capitaine maltais, qui se promenaient au fond de la place, s'approcherent. Le seigneur Keraban disait alors a son compagnon:

"C'est entendu! Dans six semaines, au plus tard, nous partirons tous les deux pour Odessa!

--Et le mariage se fera?... demanda Van Mitten.

--Aussitot notre arrivee," repondit Keraban.

Yarhud s'etait penche a l'oreille de Scarpante:

"Six semaines! Nous aurons le temps d'agir!"

--Oui, mais le plus tot sera le mieux! repondit Scarpante. N'oublie pas, Yarhud, qu'avant six semaines, le seigneur Saffar sera de retour a Trebizonde!"

Et tous deux continuerent a aller et venir, l'oeil aux aguets, l'oreille aux ecoutes.

Pendant ce temps, le seigneur Keraban continuait de causer avec Van Mitten et disait:

"Mon ami Selim, toujours presse, et mon neveu Ahmet, plus impatient encore, voulaient conclure le mariage immediatement. Ils ont un motif pour cela, je dois le dire. Il faut que la fille de Selim soit mariee avant d'avoir atteint ses dix-sept ans, ou elle perdra quelque chose comme cent mille livres turques [note: Environ 2 225 000 francs] qu'une vieille folle de tante lui a leguees a cette condition. Mais ses dix-sept ans, elle ne les aura que dans six semaines! Aussi je leur ai fait entendre raison, en disant: Que cela vous convienne ou non, le mariage ne se fera pas avant la fin du mois prochain.

--Et votre ami Selim s'est rendu?... demanda Van Mitten.

--Naturellement!

--Et le jeune Ahmet?

--Moins facilement, repondit Keraban. Il adore cette jolie Amasia, et je l'approuve! Il a le temps, lui! Il n'est pas dans les affaires, lui! Hein! vous devez comprendre cela, ami Van Mitten, vous qui avez epouse la belle madame Van....

--Oui, ami Keraban, dit le Hollandais.... Il y a si longtemps déjà ... que c'est à peine si je me souviens!

--Mais au fait, ami Van Mitten, si, en Turquie, il est malséant de demander à un Turc des nouvelles des femmes de son harem, il n'est pas défendu vis-à-vis d'un étranger.... Madame Van Mitten se porte?...

--Oh! très bien ... très bien!... répondit Van Mitten, que ces politesses de son ami semblaient mettre mal à son aise. Oui ... très bien!... Toujours souffrante, par exemple!... Vous savez ... les femmes....

--Mais non, je ne sais pas! s'écria le seigneur Keraban en riant d'un bon rire. Les femmes! jamais! Les affaires tant qu'on voudra! Tabacs de Macédoine pour nos fumeurs de cigarettes, tabacs de Perse pour nos fumeurs de narghiles! Et mes correspondants de Salonique, d'Erzeroum, de Latakia, de Bafra, de Trebizonde, sans oublier mon ami Van Mitten, de Rotterdam! Depuis trente ans, en ai-je expédié de ces ballots de tabac aux quatre coins de l'Europe!

--Et fume! dit Van Mitten.

--Oui, fume... comme une cheminée d'usine! Et je vous demande s'il est quelque chose de meilleur au monde?

--Non, certes, ami Keraban.

--Voilà quarante ans que je fume, ami Van Mitten, fidèle à mon chibouk, fidèle à mon narghile! C'est là tout mon harem, et il n'y a pas de femme qui vaille une pipe de tombek!

--Je suis bien de votre avis! répondit le Hollandais.

--A propos, reprit Keraban, puisque je vous tiens, je ne vous abandonne plus! Mon caique va venir me prendre pour traverser le Bosphore. Je dine à ma villa de Scutari, et je vous emmène...

--C'est que...

--Je vous emmène, vous dis-je! Allez-vous faire des façons, maintenant... avec moi?

--Non, j'accepte, ami Keraban! répondit Van Mitten. Je vous appartiens corps et âme!

--Vous verrez, reprit le seigneur Keraban, vous verrez quelle charmante habitation je me suis construite, sous les noirs cyprès, à mi-colline de Scutari, avec la vue du Bosphore et tout le panorama de Constantinople! Ah! la vraie Turquie est toujours sur cette côte asiatique! Ici, c'est l'Europe, mais là-bas, c'est l'Asie, et nos progressistes en redingote ne sont pas près d'y faire passer leurs idées! Elles se noieraient en traversant le Bosphore! Ainsi, nous

dinons ensemble!

--Vous faites de moi ce que vous voulez!

--Et il faut vous laisser faire!" repondit Keraban.

Puis, se retournant:

"Ou donc est Nizib?--Nizib!... Nizib!..."

Nizib, qui se promenait avec Bruno, entendit la voix de son maitre, et tous deux accoururent.

"Eh bien, demanda Keraban, ce caidji, il n'arrivera donc pas avec son caique?"

--Avec son caique?... repondit Nizib.

--Je le ferai bastonner, bien sur! s'ecria Keraban! Oui, cent coups de baton!

--Oh! fit Van Milieu.

--Cinq cents!

--Oh! fit Bruno.

--Mille!... si l'on me contrarie!

--Seigneur Keraban, repondit Nizib, je l'apercois, votre caidji. Il vient de quitter la pointe du Serail, et, avant dix minutes, il aura accoste l'echelle de Top-Hane."

Et, pendant que le seigneur Keraban pietinait d'impatience au bras de Van Mitten, Yarhud et Scarpante ne cessaient de l'observer.

IV

DANS LEQUEL LE SEIGNEUR KERABAN, ENCORE PLUS ENTETE QUE JAMAIS, TIENT TETE AUX AUTORITES OTTOMANES.

Cependant, le caidji etait arrive et venait prevenir le seigneur Keraban que son caique l'attendait a l'echelle.

Les caidjis se comptent par milliers sur les eaux du Bosphore et de la Corne-d'Or. Leurs barques, a deux rames, pareillement effilees de l'avant et de l'arriere, de maniere a pouvoir se diriger dans les deux sens, ont la forme de patins de quinze a vingt pieds de longueur, faits de quelques planches de hetre ou de cypres, sculptees ou peintes

a l'interieur. C'est merveilleux de voir avec quelle rapidite ces sveltes embarcations se glissent, s'entrecroisent, se devancent dans ce magnifique detroit, qui separe le littoral des deux continents. L'importante corporation des caidjis est chargee de ce service depuis la mer de Marmara jusqu'au dela du chateau d'Europe et du chateau d'Asie, qui se font face dans le nord du Bosphore.

Ce sont de beaux hommes, le plus generalement vetus du burudjuk, sorte de chemise de soie, d'un yelek a couleurs vives, soutache de broderies d'or, d'un calecon de coton blanc, coiffes d'un fez, chausses de yemenis, jambes nues, bras nus.

Si le caidji du seigneur Keraban,--c'etait celui qui le conduisait a Scutari chaque soir et l'en ramenait chaque matin,--si ce caidji fut mal recu pour avoir tarde de quelques minutes, il est inutile d'y insister. Le flegmatique marinier ne s'en emut pas autrement, d'ailleurs, sachant bien qu'il fallait laisser crier une si excellente pratique, et il ne repondit qu'en montrant le caique amarre a l'echelle.

Donc, le seigneur Keraban, accompagne de Van Mitten, suivi de Bruno et de Nizib, se dirigeait vers l'embarcation, lorsqu'il se fit un certain mouvement dans la foule sur la place de Top-Hane.

Le seigneur Keraban s'arreta.

"Qu'y a-t-il donc?" demanda-t-il.

Le chef de police du quartier de Galata, entoure de gardes qui faisaient ranger le populaire, arrivait en ce moment sur la place. Un tambour et un trompette l'accompagnaient. L'un fit un roulement, l'autre un appel, et le silence s'etablit peu a peu parmi cette foule, composee d'elements assez heterogenes, asiatiques et europeens.

"Encore quelque proclamation inique, sans doute!" murmura le seigneur Keraban, du ton d'un homme qui entend se maintenir dans son droit, partout et toujours.

Le chef de police tira alors un papier, revetu des sceaux reglementaires, et d'une voix haute, il lut l'arrete suivant:

"Par ordre du Muchir, presidant le Conseil de police, un impot de dix paras, a partir de ce jour, est etabli sur toute personne qui voudra traverser le Bosphore pour aller de Constantinople a Scutari ou de Scutari a Constantinople, aussi bien par les caiques que par toute autre embarcation a voile ou a vapeur. Quiconque refusera d'acquitter cet impot sera passible de prison et d'amende.

"Fait au palais, ce 16 present mois

"Signe: LE MUCHIR."

Des murmures de mecontentement accueillirent cette nouvelle taxe,

equivalant environ a cinq centimes de France par tete.

"Bon! un nouvel impot! s'ecria un Vieux Turc, qui, cependant, aurait du etre bien habitue a ces caprices financiers du Padischah.

--Dix paras! Le prix d'une demi-tasse de cafe!" repondit un autre.

Le chef de police, sachant bien qu'en Turquie, comme partout, on payerait apres avoir murmure, allait quitter la place, lorsque le seigneur Keraban s'avanca vers lui.

"Ainsi, dit-il, voila une nouvelle taxe a l'adresse de tous ceux qui voudront traverser le Bosphore?

--Par arrete du Muchir", repondit le chef de police.

Puis, il ajouta:

"Quoi! C'est le riche Keraban qui reclame?...

--Oui, le riche Keraban!

--Et vous allez bien, seigneur Keraban!

--Tres bien... aussi bien que les impots!--Ainsi, cet arrete est executoire?...

--Sans doute... depuis sa proclamation.

--Et si je veux me rendre ce soir ... a Scutari ... dans mon caique, ainsi que j'ai l'habitude de le faire?...

--Vous payerez dix paras.

--Et comme je traverse le Bosphore, matin et soir?...

--Cela vous fera vingt paras par jour, repondit le chef de police. Une bagatelle pour le riche Keraban!

--Vraiment?

--Mon maitre va se mettre une mauvaise affaire sur le dos! murmura Nizib a Bruno.

--Il faudra bien qu'il cede!

--Lui! Vous ne le connaissez guere!"

Le seigneur Keraban, qui venait de se croiser les bras, regarda bien en face le chef de police, les yeux dans les yeux, et, d'une voix sifflante, ou l'irritation commencait a percer:

"Eh bien, voici mon caidji qui vient m'avertir que son caique est a ma

disposition, dit-il, et comme j'emmene avec moi mon ami, monsieur Van Mitten, son domestique et le mien....

--Cela fera quarante paras, repondit le maitre de police. Je repete que vous avez le moyen de payer!

--Que j'aie le moyen de payer quarante paras, reprit Keraban, et cent, et mille, et cent mille, et cinq cent mille, c'est possible, mais je ne payerai rien et je passerai tout de meme!

--Je suis fache de contrarier le seigneur Keraban, repondit le chef de police, mais il ne passera pas sans payer!

--Il passera sans payer!

--Non!

--Si!

--Ami Keraban.... dit Van Mitten, dans la louable intention de faire entendre raison au plus intraitable des hommes.

--Laissez-moi tranquille, Van Mitten! repondit Keraban avec l'accent de la colere. L'impot est inique, il est vexatoire! On ne doit pas s'y soumettre! Jamais, non, jamais le gouvernement des Vieux Turcs n'aurait ose frapper d'une taxe les caiques du Bosphore!

--Eh bien, le gouvernement des nouveaux Turcs, qui a besoin d'argent, n'a pas hesite a le faire! repondit le chef de police.

--Nous allons voir! s'ecria Keraban.

--Gardes, dit le chef de police en s'adressant aux soldats qui l'accompagnaient, vous veillerez a l'execution du nouvel arrete.

--Venez, Van Mitten, repliqua Keraban, en frappant le sol du pied, venez, Bruno, et suis-nous, Nizib!

--Ce sera quarante paras.... dit le chef de police.

--Quarante coups de baton!" s'ecria le seigneur Keraban, dont l'irritation etait au comble.

Mais, au moment ou il se dirigeait vers l'echelle de Top-Hane, les gardes l'entourerent, et il dut revenir sur ses pas.

"Laissez-moi! cria-t-il, en se debattant. Que pas un de vous ne me touche, meme du bout du doigt! Je passerai, par Allah! et je passerai sans qu'un seul para sorte de ma poche!

--Oui, vous passerez, mais alors ce sera par la porte de la prison, repondit le chef de police, qui s'animait a son tour, et vous payerez une belle amende pour en sortir!

--J'irai a Scutari!

--Jamais, en traversant le Bosphore, et, comme il n'est pas possible de s'y rendre autrement... .

--Vous croyez? repondit le seigneur Keraban, les poings serres, le visage porte au rouge apoplectique. Vous croyez?... Eh bien, j'irai a Scutari, et je ne traverserai pas le Bosphore, et je ne payerai pas....

--Vraiment!

--Quand je devrais ... oui!... quand je devrais faire le tour de la mer Noire.

--Sept cents lieues pour economiser dix paras! s'ecria le chef de police, en haussant les epaules.

--Sept cents lieues, mille, dix mille, cent mille lieues, repondit Keraban, quand il ne s'agirait que de cinq, que de deux, que d'un seul para!

--Mais, mon ami.... dit Van Mitten.

--Encore une fois, laissez-moi tranquille!... repondit Keraban, en repoussant son intervention.

--Bon! Le voila emballe! se dit Bruno.

--Et je remonterai la Turquie, je traverserai la Chersonese, je franchirai le Caucase, j'enjamberai l'Anatolie, et j'arriverai a Scutari, sans avoir paye un seul para de votre inique impot!

--Nous verrons bien! riposta le chef de police.

--C'est tout vu! s'ecria le seigneur Keraban, au comble de la fureur, et je partirai des ce soir!

--Diable! fit le capitaine Yarhud, en s'adressant a Scarpante, qui n'avait pas perdu un mot de cette discussion si inattendue, voila qui pourrait deranger notre plan!

--En effet, repondit Scarpante. Pour peu que cet entete persiste dans son projet, il va passer par Odessa, et s'il se decide a conclure le mariage en passant!...

--Mais!... dit encore une fois Van Mitten, qui voulut empecher son ami Keraban du faire une telle folie.

--Laissez-moi, vous dis-je!

--Et le mariage de votre neveu Ahmet?

--Il s'agit bien de mariage!"

Scarpante, prenant alors Yarhud a part:

"Il n'y a pas une heure a perdre!

--En effet, repondit le capitaine maltais, et, des demain matin, je pars pour Odessa par le railway d'Andrinople."

Puis tous deux se retirerent.

En ce moment, le seigneur Keraban s'etait brusquement retourne vers son serviteur.

"Nizib? dit-il.

--Mon maitre?

--Suis-moi au comptoir!

--Au comptoir! repondit Nizib.

--Vous aussi, Van Mitten! ajouta Keraban.

--Moi?

--Et vous egalement, Bruno.

--Que je....

--Nous partirons tous ensemble.

--Hein! fit Bruno, qui dressa l'oreille.

--Oui! Je vous ai invites a diner a Scutari, dit le seigneur Keraban a Van Milieu, et, par Allah! vous dinerez a Scutari ... a notre retour!

--Mais ce ne sera pas avant?... repondit le Hollandais, tout interloque de la proposition.

--Ce ne sera pas avant un mois, avant un an, avant dix ans! repliqua Keraban, d'une voix qui n'admettait pas la moindre contradiction, mais vous avez accepte mon diner, et vous mangerez mon diner!

--Il aura le temps de refroidir! murmura Bruno.

--Permettez, ami Keraban....

--Je ne permets rien, Van Mitten. Venez!"

Et le seigneur Keraban fit quelques pas vers le fond de la place.

"Il n'y a pas moyen de résister à ce diable d'homme! dit Van Mitten à Bruno.

--Comment, mon maître, vous allez céder à un pareil caprice?

--Que je sois ici ou ailleurs, Bruno, du moment que je ne suis plus à Rotterdam!

--Mais....

--Et, puisque je suis mon ami Keraban, tu ne peux faire autrement que de me suivre!

--Voilà une complication!

--Partons," dit le seigneur Keraban.

Puis, s'adressant une dernière fois au chef de police, dont le sourire narquois était bien fait pour l'exasperer:

"Je pars, dit-il, et, en dépit de tous vos arrêtés, j'irai à Scutari, sans avoir traversé le Bosphore!

--Je me ferai un plaisir d'assister à votre arrivée, après un si curieux voyage! répondit le chef de police.

--Et ce sera pour moi une joie véritable de vous trouver à mon retour! répondit le seigneur Keraban.

--Mais je vous préviens, ajouta le chef de police, que si la taxe est encore en vigueur....

--Eh bien?...

--Je ne vous laisserai pas repasser le Bosphore pour revenir à Constantinople, à moins de dix paras par tête!

--Et si votre taxe inique est encore en vigueur, répondit le seigneur Keraban sur le même ton, je saurai bien revenir à Constantinople, sans qu'il vous tombe un para de ma poche!"

La-dessus, le seigneur Keraban, prenant Van Mitten par le bras, fit signe à Bruno et à Nizib de les suivre; puis, il disparut au milieu de la foule, qui salua de ses acclamations ce partisan du vieux parti turc, si tenace dans la défense de ses droits.

À cet instant, un coup de canon retentit au loin. Le soleil venait de se coucher sous l'horizon de la mer de Marmara, le jeûne du Ramadan était fini, et les fidèles sujets du Padischah pouvaient se dédommager des abstinences de cette longue journée.

Soudain, comme au coup de baguette de quelque génie, Constantinople se transforma. Au silence de la place de Top-Hane succéderent des cris

de joie, des hurrahs de plaisir. Les cigarettes, les chibouks, les narghiles s'allumerent, et l'air s'emplit de leur vapeur odorante. Les cafes regorgerent bientôt de consommateurs, assoiffés et affamés. Rotisseries de toute espèce, yaourth, de lait caillé, kaimak, sorte de crème bouillie, kebab, tranches de mouton coupées en petits morceaux, galettes de baklava sortant du four, boulettes de riz enveloppées de feuilles de vigne, rapés de maïs bouilli, barils d'olives noires, caques de caviar, pilaws de poulet, crêpes au miel, sirops, sorbets, glaces, café, tout ce qui se mange, tout ce qui se boit en Orient, apparut sur les tables des devantures, pendant que de petites lampes, accrochées à une spirale de cuivre, montaient et descendaient sous le coup de pouce des cawadjis, qui les mettaient en branle.

Puis, la vieille ville et ses quartiers neufs s'illuminèrent comme par magie. Les mosquées, Sainte-Sophie, la Suleimanieh, Sultan-Ahmed, tous les édifices religieux ou civils, depuis Serai-Burnou jusqu'aux collines d'Eyoub, se couronnèrent de feux multicolores. Des versets lumineux, tendus d'un minaret à l'autre, tracerent les préceptes du Koran sur le fond sombre du ciel. Le Bosphore, sillonné de caiques aux lanternes capricieusement balancées par les lames, scintilla comme si, en vérité, les étoiles du firmament fussent tombées dans son lit. Les palais, dressés sur ses bords, les villas de la rive d'Asie et de la rive d'Europe, Scutari, l'ancienne Chrysopolis et ses maisons étagées en amphithéâtre, ne présentaient plus que des lignes de feux, doublées par la réverbération des eaux.

Au loin, resonnaient le tambour de basque, la louta ou guitare, le tabourka, le rebel et la flûte, mélangés aux chants des prières psalmodiées à la chute du jour. Et, du haut des minarets, les muezzins, d'une voix qui se prolongeait sur trois notes, jetèrent à la ville en fête le dernier appel de la prière du soir, formée d'un mot turc et de deux mots arabes: "_Allah, hoekk kebir!_" (Dieu, Dieu grand!)

V

OU LE SEIGNEUR KERABAN DISCUTE A SA FACON LA MANIERE DONT IL ENTEND LES VOYAGES ET QUITTE CONSTANTINOPLE.

La Turquie d'Europe comprend actuellement trois divisions principales: la Roumelie (Thrace et Macedoine), l'Albanie, la Thessalie, plus une province tributaire, la Bulgarie. C'est depuis le traité de 1878 que le royaume de Roumanie (Moldavie, Valachie et Dobrouce) les principautés de Serbie et de Montenegro, ont été déclarés indépendants, et que l'Autriche occupe la Bosnie, moins le sandjak de Novi-Bazar.

Du moment que le seigneur Keraban prétendait suivre le périmètre de la mer Noire, son itinéraire allait d'abord se développer sur le littoral

de la Roumelie, de la Bulgarie et de la Roumanie, pour atteindre la frontière russe.

De là, à travers la Bessarabie, la Chersonese, la Tauride ou bien le pays des Tcherkesses, à travers le Caucase et la Transcaucasie, cet itinéraire contournerait la côte septentrionale et orientale de l'ancien Pont-Euxin jusqu'à la limite qui sépare la Russie de l'empire ottoman.

Puis ensuite, par le littoral de l'Anatolie, au sud de la mer Noire, le plus têtard des Osmanlis rejoindrait le Bosphore à Scutari, sans avoir rien payé de la taxe nouvelle.

En réalité, c'était un parcours de six cent cinquante agatchs turcs, qui valent environ deux mille huit cents kilomètres, ou, --pour compter par lieue ottomane, c'est-à-dire la distance qu'un cheval de charge fait en une heure au pas ordinaire,--c'était un parcours de sept cents lieues de vingt-cinq au degré. Or, du 17 août au 30 septembre, il y a quarante-cinq jours. Donc, c'était quinze lieues à faire par vingt-quatre heures, si l'on voulait être de retour le 30 septembre, date extrême à laquelle avait été fixé le mariage d'Amasia; sinon elle ne serait plus dans les conditions déterminées pour toucher les cent mille livres de sa tante. En somme, quoi qu'il arrivât, son invité et lui ne s'asseoieraient pas à la table de la villa, où le dîner les attendait, avant quarante-cinq jours.

Cependant, à employer des moyens de transport rapides, tels que les offrent divers tronçons de railways, il eût été facile de gagner du temps et d'abréger la longueur de ce voyage. Ainsi, en partant de Constantinople, un chemin de fer conduit à Andrinople et, par embranchement, à Ianboli. Plus au nord, le railway de Varna à Roustchouk se raccorde aux railways de la Roumanie, et ceux-ci, en prolongeant l'itinéraire à travers la Russie méridionale, par Iassi, Kisscheneff, Kharkow, Taganrog, Nachintschewan, viennent buter contre la chaîne du Caucase. Enfin un tronçon de Tinis à Poti se dessine jusqu'au littoral de la mer Noire, presque à la frontière turco-russe. Ensuite, il est vrai, à travers la Turquie d'Asie, il ne se trouve plus aucune voie ferrée avant Brousse; mais là, encore, un dernier tronçon vient aboutir à Scutari.

Or, de faire entendre raison là-dessus au seigneur Keraban, il n'y fallait aucunement compter. S'introduire dans un wagon de chemin de fer, sacrifier ainsi aux progrès de l'industrie moderne, lui un Vieux Turc, qui, depuis quarante ans, résistait de tout son pouvoir à cet envahissement des inventions européennes? Jamais! Il eût fait le voyage à pied plutôt que de céder sur ce point.

Aussi, le soir même, lorsque Van Mitten et lui furent arrivés au comptoir de Galata, y eût-il à ce propos un commencement de discussion.

Aux premiers mots que le Hollandais dit des railways ottomans et russes, le seigneur Keraban répondit d'abord par un haussement

d'épaules, puis par un refus catégorique.

"Cependant!... reprit Van Mitten, qui crut devoir insister pour la forme, mais sans espoir de convaincre son hôte.

--Quand j'ai dit non, c'est non! répliqua le seigneur Keraban. Vous m'appartenez, d'ailleurs, vous êtes mon invité, je me charge de vous, et vous n'avez qu'à vous laisser faire!

--Soit, reprit Van Mitten. Cependant, à défaut de railways, peut-être y aurait-il un moyen très simple de nous rendre à Scutari sans franchir le Bosphore, mais aussi sans faire le tour de la mer Noire?

--Et lequel? demanda Keraban, en fronçant le sourcil. Si ce moyen est bon, je l'adopte; s'il est mauvais, je le repousse.

--Il est excellent, répondit Van Mitten.

--Parlez vite! Nous avons à faire nos préparatifs de départ! Il n'y a pas une heure à perdre!

--Voici, ami Keraban: Gagnons un des ports les plus rapprochés de Constantinople sur la mer Noire, fretons un bateau à vapeur....

--Un bateau à vapeur! s'écria le seigneur Keraban, que ce mot "vapeur" avait le don de mettre hors de lui.

--Non ... un bateau ... un simple bateau à voile, s'empressa d'ajouter Van Mitten, un chebec, une tartane, une caravelle, et faisons route pour un des ports de l'Anatolie, Kirpih, par exemple! Une fois sur ce point du littoral, en un jour, nous arriverons tranquillement par terre à Scutari, où nous boirons ironiquement à la santé du Muchir!"

Le seigneur Keraban avait laissé parler son ami sans l'interrompre. Peut-être celui-ci se figurait-il déjà qu'on allait faire bon accueil à sa proposition, très acceptable d'ailleurs, et qui sauvegardait toutes les questions d'amour-propre.

Mais, à l'énoncé de cette proposition, l'œil du seigneur Keraban s'anima, ses doigts se replièrent et se déplièrent successivement, et, de ses deux mains tout à l'heure ouvertes, il fit deux poings d'un aspect que Nizib aurait trouvé peu rassurant.

"Ainsi, Van Mitten, dit-il, ce que vous me conseillez, en somme, c'est de m'embarquer sur la mer Noire, pour ne point passer par le Bosphore?"

--Ce serait bien joué, à mon avis, répondit Van Mitten.

--Avez-vous entendu parler, quelquefois, reprit Keraban, d'un certain genre de mal qu'on appelle le mal de mer?

--Sans doute, ami Keraban.

--Et vous ne l'avez jamais eu sans doute?

--Jamais! D'ailleurs, pour une traversée aussi courte....

--Aussi courte! reprit Keraban. Vous dites, je crois, une traversée "aussi courte!"

--A peine soixante lieues!

--Mais n'y en eut-il que cinquante, que vingt, que dix, que cinq! s'écria le seigneur Keraban, que la contradiction commençait, comme toujours, à surexciter, n'y en eut-il que deux, n'y en eut-il qu'une, ce serait encore trop pour moi!

--Veuillez pourtant réfléchir....

--Vous connaissez le Bosphore?

--Oui!

--Il a à peine une demi-lieue de large devant Scutari?...

--En effet.

--Eh bien, Van Mitten, pour peu qu'il fasse une légère brise, j'ai le mal de mer quand je le traverse dans mon caique!

--Le mal de mer?

--Je l'aurais sur un étang! Je l'aurais sur une baignoire! Osez donc, maintenant, me parler de prendre cette route! Osez me proposer de louer un chebec, une tartane, une caravelle, ou toute autre machine écoeurante de cette espèce! Osez-le!"

Il va sans dire que le digne Hollandais ne l'osa point, et que la question d'une traversée par mer fut abandonnée.

Alors, comment voyagerait-on? Les communications sont assez difficiles,--au moins dans la Turquie proprement dite,--mais elles ne sont point impossibles. Sur les routes ordinaires, on trouve des relais de poste, et rien n'empêche de voyager à cheval, avec ses provisions, son campement, sa cantine, sous la conduite d'un guide, à moins qu'on ne se mette à la suite du tatar, c'est-à-dire du courrier chargé du service postal; mais, comme ce courrier ne doit employer qu'un temps limité pour aller d'un point à un autre, le suivre est très fatigant, pour ne pas dire impraticable, à qui n'a pas l'habitude de ces longues traites.

Il va de soi que le seigneur Keraban ne comptait point faire de cette façon le tour de la mer Noire. Il irait vite, soit! mais il irait confortablement. Ce ne serait qu'une question d'argent, et cette question n'était pas pour arrêter le riche négociant du faubourg de Galata.

"Eh bien, dit Van Mitten, tout resigne, d'ailleurs, puisque nous ne voyagerons ni en chemin de fer, ni en bateau, comment voyagerons-nous, ami Keraban?"

--En chaise de poste.

--Avec vos chevaux?

--Avec des chevaux de relais.

--Si vous en trouvez de disponibles tout le long du parcours!...

--On en trouvera.

--Cela vous coutera cher!

--Cela me coutera ce que cela me coutera! repondit le seigneur Keraban, qui recommencait a s'animer.

--Et bien, vous n'en serez pas quitte pour mille livres turques [note: La livre turque est une monnaie d'or qui vaut 23 fr. 55, soit environ 100 piastres, dont chacune equivaut a 22 centimes.], et peut-etre quinze cents!

--Soit! Des milliers, des millions! s'ecria Keraban, oui! des millions, s'il le faut! Avez-vous fini vos objections?

--Oui! repondit le Hollandais.

--Il etait temps!"

Ces derniers mots furent dits d'un ton tel que Van Mitten prit le parti de se taire.

Toutefois, il fit observer a son imperieux hote, qu'un tel voyage necessiterait des depenses assez considerables; qu'il attendait de Rotterdam une somme tres importante, dont il comptait faire le depot a la banque de Constantinople; que, momentanement, il n'avait plus d'argent, et que....

A cela, le seigneur Keraban lui ferma la bouche, en lui disant que toutes les depenses de ce voyage le regardaient; que Van Mitten etait son invite; que le riche negociant du quartier de Galata n'avait pas l'habitude de faire payer a ses hotes, et que ... etc.

Sur cet _et caetera_, le Hollandais se tut et fit bien.

Si le seigneur Keraban n'eut pas ete possesseur d'une antique voiture de fabrication anglaise, qu'il avait deja mise a l'epreuve, il aurait ete reduit, pour ce long et difficile parcours, a l'araba turque, attellee le plus souvent avec des boeufs. Mais la vieille chaise de poste, avec laquelle il avait fait le voyage de Rotterdam, etait

toujours la, sous la remise, et dans un parfait état.

Cette chaise était confortablement disposée pour trois voyageurs. En avant, entre les ressorts en cols de cygne, l'avant-train supportait un énorme coffre à provisions et à bagages; derrière la caisse principale était également établi un second coffre, que surmontait un cabriolet, dans lequel deux domestiques pouvaient être fort à l'aise. Cette voiture devait être conduite en poste, il n'y avait point de siège pour un cocher.

Tout cela eut paru quelque peu vieux de forme et aurait prêté à rire, sans doute, aux connaisseurs en l'art de la carrosserie moderne; mais le véhicule était solide; porté par de bons essieux, des roues à larges jantes et à rayons épais, suspendu sur des ressorts d'acier de premier choix, ni trop doux, ni trop durs, il pouvait défier les cahots de routes à peine tracées à travers champs.

Donc, Van Mitten et son ami Keraban, occupant le fond du confortable coupe, muni de glaces et de mantelets, Bruno et Nizib, juchés dans le cabriolet, devant lequel pouvait se rabattre un châssis vitré, tous quatre dans cet appareil de locomotion, ils auraient pu aller en Chine. Fort heureusement, la mer Noire ne s'étendait pas jusqu'au littoral du Pacifique, sans quoi Van Mitten aurait bien pu faire connaissance avec le Céleste-Empire.

Les préparatifs commencèrent immédiatement. Si le seigneur Keraban ne pouvait partir le soir même, ainsi qu'il l'avait dit dans la chaleur de la discussion, au moins voulait-il se mettre en route le lendemain matin, dès l'aube naissante.

Or, ce n'était pas trop d'une nuit pour toutes les mesures à prendre, les affaires à régler. Aussi les employés du comptoir furent-ils requis au moment où ils allaient se remettre en quelque cabaret des abstinences de cette longue journée de jeûne. En outre, Nizib était là, très expéditif en ces occasions.

Quant à Bruno, il dut retourner à l'Hotel de Pesth, Grande rue de Pera, où son maître et lui étaient descendus dans la matinée, afin de faire transporter immédiatement au comptoir tout le bagage de Van Mitten et le sien. L'obéissant Hollandais, que son ami ne perdait pas de vue, n'aurait point osé le quitter un seul instant.

"Ainsi, c'est bien décidé, mon maître? dit Bruno, au moment où il allait quitter le comptoir.

--Comment pourrait-il en être autrement avec ce diable d'homme!
repondit Van Mitten.

--Nous allons faire le tour de la mer Noire?

--A moins que mon ami Keraban ne change d'avis en route, ce qui n'est guère probable!

--De toutes les tetes de Turc sur lesquelles on tape dans les foires, repondit Bruno, je ne crois pas qu'il puisse jamais s'en trouver une aussi dure que celle-la!

--Ta comparaison, si elle n'est pas respectueuse, est tres juste, Bruno, repliqua Van Mitten. Aussi, comme je me briserais le poing sur cette tete, je me dispenserai, a l'avenir, de frapper dessus!

--J'esperais pourtant me reposer a Constantinople, mon maitre! reprit Bruno! Les voyages et moi....

--Ce n'est point un voyage, Bruno, repondit Van Mitten, c'est tout simplement un autre chemin que prend mon ami Keraban pour rentrer diner chez lui!"

Cette facon d'envisager les choses ne rendit pas le calme a Bruno. Il n'aimait pas les deplacements, et il allait se deplacer pendant des semaines, des mois peut-etre, a travers quelques pays varies, ce qui l'interessait assez peu, mais difficiles et meme dangereux, ce dont il se preoccupait davantage. De plus, avec les fatigues inherentes a ces longs parcours, il arriverait a maigrir et, par consequent, a perdre de ce poids normal,--cent soixante-sept livres!--auquel il tenait tant.

Et alors son eternel et lamentable refrain de revenir a l'oreille de son maitre:

"Il vous arrivera malheur, monsieur, je vous le repete, il vous arrivera malheur!"

--Nous le verrons bien, repondit le Hollandais; mais va toujours chercher mes bagages, pendant que j'acheterai un guide pour etudier ces divers pays, et un carnet pour noter mes impressions; puis, tu reviendras ici, Bruno, et tu te reposeras....

--Quand?...

--Quand nous aurons fait le tour de la mer Noire, puisqu'il est dans notre destinee de le faire!"

Sur cette reflexion fataliste, qu'un Musulman n'eut pas desavouee, Bruno, hochant la tete, quitta le comptoir et se rendit a l'hotel. En verite, ce voyage ne lui disait rien de bon!

Deux heures apres, Bruno revenait avec plusieurs portefaix, munis de leurs crochets sans montants, retenus au dos par de fortes bretelles. C'etaient de ces indigenes, vetus d'une etoffe feutree, de bas de laine a cotes, coiffes d'un kalah brode de soies multicolores, et chausses de chaussures doubles, en un mot de ces hammals, que Theophile Gautier a si justement appeles "chameaux a deux pieds sans bosses".

La gibbosite, cependant, ne manquait point a ceux-ci, grace aux

nombreux colis qu'ils portaient sur leur dos. Tout cela fut déposé dans la cour du comptoir, et on commença à charger la chaise de poste, qui avait été tirée de sa remise.

Pendant ce temps, le seigneur Keraban, en négociant soigneux, mettait ordre à ses affaires. Il visitait l'état de sa caisse, il vérifiait son journal, il donnait ses instructions au chef des employés, il écrivait quelques lettres, et prenait une grosse somme en or, le papier-monnaie, démonétisé en 1862, n'ayant plus cours. Keraban ayant besoin d'une certaine quantité de monnaie russe pour la partie du parcours qui longeait le littoral de l'empire moscovite, son intention était de changer ses livres ottomans chez son ami, le banquier Selim, puisque cet itinéraire l'obligeait à passer par Odessa.

Les préparatifs furent rapidement achevés. Des provisions s'entassèrent dans les coffres de la chaise. Quelques armes furent déposées à l'intérieur, --on ne savait pas ce qui pouvait arriver, et il fallait être prêt à tout événement. En outre, le seigneur Keraban n'eut garde d'oublier deux narghiles, l'un pour Van Mitten, l'autre pour lui, ustensiles indispensables à un Turc, qui est en même temps un négociant en tabacs.

Quant aux chevaux, ils avaient été commandés le soir même et devaient être amenés dès l'aube. De minuit au lever du jour, il restait quelques heures qui furent consacrées d'abord au souper, puis au repos. Le lendemain, lorsque le seigneur Keraban donna le signal du réveil, tous, sautant hors du lit, endosserent leurs habits de voyage. La chaise de poste attelée, chargée, le postillon en selle, n'attendait plus que les voyageurs.

Le seigneur Keraban renouvela ses dernières instructions aux employés du comptoir. Il n'y avait plus qu'à partir.

Van Mitten, Bruno, Nizib, attendaient silencieusement dans la vaste cour du comptoir.

"Ainsi, c'est bien décidé!" dit une dernière fois Van Mitten à son ami Keraban.

Pour toute réponse, celui-ci montra la voiture, dont la portière était ouverte.

Van Mitten s'inclina, gravit le marchepied et s'installa dans le fond du coupé à gauche. Le seigneur Keraban prit place auprès de lui. Nizib et Bruno grimperent dans le cabriolet.

"Ah! ma lettre!" dit Keraban, au moment où le bruyant équipage allait quitter le comptoir.

Et, baissant la vitre, il tendit à l'un des employés une lettre qu'il lui ordonna de mettre, ce matin même, à la poste.

Cette lettre était adressée au cuisinier de la villa de Scutari et ne

contenait que ces mots;

"Diner remis a mon retour. Modifiez le menu: soupe au lait caille, epaule de mouton aux epices. Surtout pas trop cuit."

Puis, la chaise s'embranla, descendit les rues du faubourg, traversa la Corne-d'Or sur le pont de la Valideh-Sultane, et sortit de la ville par Ieni-Kapoussi, la "porte nouvelle".

Le seigneur Keraban est parti! Qu'Allah le protege!

VI

OU LES VOYAGEURS COMMENCENT A EPROUVER QUELQUES DIFFICULTES,
PRINCIPALEMENT DANS LE DELTA DU DANUBE.

Au point de vue administratif, la Turquie d'Europe est divisee en vilayets, gouvernements ou departements, administres par un vali, gouverneur general, sorte de prefet nomme par le Sultan. Les vilayets se subdivisent en sandjaks ou arrondissements, regis par un moustesarif; en kazas ou cantons, administres par un caimacan; en nahies ou communes, avec un moudir ou maire elu. C'est donc, a peu pres, le systeme administratif tel qu'il est institue en France.

En somme, le seigneur Keraban ne devait avoir que peu ou point de rapport avec les autorites des vilayets de la Roumelie, que traverse la route de Constantinople a la frontiere. Cette route etait celle qui s'ecartait moins du littoral de la mer Noire et elle abregeait le parcours autant que possible.

Il faisait un beau temps de voyage, une temperature rafraichie par la brise de mer, qui courait sans obstacles a travers ce pays assez plat. C'etaient des champs de maïs, d'orge et de seigle, et de ces vignobles, qui prosperent dans les parties meridionales de l'empire ottoman; puis, des forets de chenes, de sapins, de hetres, de bouleaux; puis, groupes ca et la, des platanes, des arbres de Judée, des lauriers, des figuiers, des caroubiers, et plus particulierement, dans les portions voisines de la mer, des grenadiers et des oliviers, identiques a ceux des memes latitudes de la basse Europe.

En sortant par la porte d'Ieni, la chaise prit la route de Constantinople a Choumla, d'ou se detache un embranchement sur Andrinople par Kirk-Kilisse. Cette route suit lateralement et croise meme, en plusieurs points, le railway qui met Andrinople, cette seconde capitale de la Turquie europeenne, en communication avec la metropole de l'empire ottoman.

Precisement, au moment ou la chaise longeait le chemin de fer, le train vint a passer. Un voyageur mit rapidement la tete a la portiere

de son wagon, et put apercevoir l'équipage du seigneur Keraban, rapidement enlevé par son vigoureux attelage.

Ce voyageur n'était autre que le capitaine maltais Yarhud, en route pour Odessa, ou, grâce à la rapidité des trains, il allait arriver beaucoup plus tôt que l'oncle du jeune Ahmet.

Van Mitten ne put se retenir de montrer à son ami le convoi filant à toute vapeur.

Celui-ci, suivant son habitude, haussa les épaules.

"Eh! ami Keraban, on arrive vite!" dit Van Mitten.

--"Quand on arrive!" répondit le seigneur Keraban.

Pendant cette première journée de voyage, il faut dire que pas une heure ne fut perdue. L'argent aidant, il n'y eut jamais aucune difficulté aux relais de poste. Les chevaux ne se firent pas plus prier pour se laisser atteler que les postillons pour véhiculer un seigneur qui payait si généreusement.

On passa par Tchaldje, par Bayuk-Khan, sur la limite des pentes d'écoulement pour les tributaires de la mer de Marmara, par la vallée de Tchoulou, par le village de Yeni-Keui, puis par la vallée de Galata, à travers laquelle, si l'on en croit la légende, sont forcés des canaux souterrains, qui amenaient autrefois l'eau à la capitale.

Le soir venu, la chaise s'arrêtait une heure seulement à la bourgade de Serai. Comme les provisions, emportées dans les coffres, étaient destinées plus spécialement aux régions dans lesquelles il serait difficile de se procurer les éléments d'un repas, même médiocre, il convenait de les réserver. On dina donc à Serai, passablement même, et la route fut reprise.

Peut-être Bruno trouva-t-il un peu dur de passer la nuit dans son cabriolet; mais Nizib regarda cette éventualité comme toute naturelle, et il dormit d'un sommeil contagieux, qui gagna son compagnon.

La nuit s'acheva sans incidents, grâce à un long et sinueux lacet qui faisait la route aux approches de Viza, pour éviter les rudes pentes et les terrains marécageux de la vallée. À son grand regret, Van Mitten ne vit donc rien de cette petite ville de sept mille habitants, presque entièrement occupée par une population grecque, et qui est la résidence d'un évêque orthodoxe. Il n'était pas venu pour voir, d'ailleurs, mais bien pour accompagner l'imperieux seigneur Keraban, lequel se souciait médiocrement de recueillir des impressions de voyage.

Le soir, vers cinq heures, après avoir traversé les villages de Bounar-Hissan, d'Iena, d'Uskup, les voyageurs contourneront un petit bois semé de tombes, où reposent les restes des victimes égorgées par une bande de brigands qui jadis opéraient en cet endroit; puis elle

atteignit une ville assez importante, de seize mille habitants, Kirk-Kilisse. Son nom "Quarante Eglises" est justifié par le grand nombre de ses monuments religieux. C'est, à vrai dire, une sorte de petite vallée, dont les maisons occupent le fond et les flancs, que Van Mitten, suivi du fidèle Bruno, explora en quelques heures.

La chaise fut remise dans la cour d'un hôtel assez bien tenu, où le seigneur Keraban et ses compagnons passèrent la nuit, et d'où ils repartirent au point du jour.

Pendant la journée du 19 août, les postillons dépassèrent le village de Karabounar, et arrivèrent le soir très tard au village de Bourgaz, bâti sur le golfe de ce nom. Les voyageurs couchèrent, cette nuit-là, dans un "khani", espèce d'auberge fort rudimentaire, qui certainement ne valait pas leur chaise de poste.

Le lendemain au matin, la route, qui s'écarte du littoral de la mer Noire, les ramena vers Aidos, et, le soir, à Paravadi, une des stations du petit railway de Choumla à Varna. Ils traversaient alors la province de Bulgarie, à l'extrémité sud de la Dobroutcha, au pied des derniers contreforts de la chaîne des Balkans.

Là, les difficultés furent grandes, pendant ce difficile passage, tantôt au milieu de vallées marécageuses, tantôt à travers des forêts de plantes aquatiques, d'un développement extraordinaire, dans lesquelles la chaise avait bien de la peine à se glisser, troublant dans leurs retraites des milliers de filets, de becasses, de becassines, remises sur le sol de cette région si accidentée.

On sait que les Balkans forment une chaîne importante. En courant entre la Roumélie et la Bulgarie vers la mer Noire, elle détache de son versant septentrional de nombreux contreforts, dont le mouvement se fait sentir presque jusqu'au Danube.

Le seigneur Keraban eut la l'occasion de voir sa patience mise à une rude épreuve.

Lorsqu'il fallut franchir l'extrémité de la chaîne, afin de redescendre sur la Dobroutcha, des pentes d'une raideur presque inabordable, des tournants dont le coude brusque ne permettait pas à l'attelage de tirer d'ensemble, des chemins étroits, bordés de précipices, plus faits pour le cheval que pour la voiture, tout cela prit du temps et ne se fit pas sans une grande dépense de mauvaise humeur et de récriminations. Plusieurs fois, on dut deteler, et il fallut caler les roues pour se tirer de quelque passe difficile,--et les caler surtout avec un grand nombre de piastres, qui tombaient dans la poche des postillons, menaçant de revenir sur leurs pas.

Ah! le seigneur Keraban eut beau jeu pour pester contre le gouvernement actuel, qui entretenait si mal les routes de l'empire, et se souciait si peu d'assurer une bonne viabilité à travers les provinces! Le Divan ne se gênait pas, pourtant, quand il s'agissait d'impôts, de taxes, de vexations de toutes sortes, et le seigneur

Keraban le savait de reste! Dix paras pour traverser le Bosphore! Il en revenait toujours la, comme obsede par une idee fixe! Dix paras! dix paras!

Van Mitten se gardait bien de repondre quoi que ce soit a son compagnon de route. L'apparence d'une contradiction eut amene quelque scene.

Aussi, pour l'apaiser, daubait-il a son tour le gouvernement turc en particulier, et tous les gouvernements en general.

"Mais il n'est pas possible, disait Keraban, qu'en Hollande, il y ait de pareils abus!

--Il y en a, au contraire, ami Keraban, repondait Van Mitten, qui voulait, avant tout, calmer son compagnon.

--Je vous dis que non! reprenait celui-ci. Je vous dis qu'il n'y a que Constantinople ou de pareilles iniquites soient possibles! Est-ce qu'a Rotterdam on a jamais songe a mettre un impot sur les caiques?

--Nous n'avons pas de caiques!

--Peu importe!

--Comment, peu importe?

--Eh! vous en auriez, que jamais votre roi n'eut ose les taxer! Allez-vous maintenant me soutenir que le gouvernement de ces nouveaux Turcs n'est pas le pire gouvernement qu'il y ait au monde?

--Le pire, a coup sur!" repondait Van Mitten, pour couper court a une discussion qu'il sentait poindre.

Et, pour mieux clore ce qui n'etait encore qu'une simple conversation, il tira sa longue pipe hollandaise. Cela donna au seigneur Keraban l'envie de s'etourdir, lui aussi, dans les fumees du narghile. Le coupe ne tarda donc pas a s'emplier de vapeurs, et il fallut baisser les glaces pour leur donner issue. Mais, dans cet assoupissement narcotique qui finissait par s'emparer de lui, l'entete voyageur redevenait muet et calme jusqu'au moment ou quelque incident le rappelait a la realite.

Cependant, faute d'un lieu de halte dans ce pays demi sauvage, on passa la nuit du 20 au 21 aout en chaise de poste. Ce fut vers le matin seulement que, les dernieres ramifications des Balkans depassees, on se retrouva, au dela de la frontiere roumaine, sur les terrains plus carrossables de la Dobroutcha.

Cette region est comme une presqu'ile, formee par un large coude du Danube, qui, apres s'etre eleve au nord vers Galatz, revient a l'est sur la mer Noire, dans laquelle il se jette par plusieurs bouches. Au vrai, cette sorte d'isthme qui rattache cette presqu'ile a la

peninsule des Balkans, se trouve circonscrite par la portion de la province situee entre Tchernavoda et Kustendje, ou court la ligne d'un petit railway de quinze a seize lieues au plus, qui part de Tchernavoda. Mais, dans le sud du railway, la contree etant sensiblement la meme qu'au nord, au point de vue topographique, on peut dire que les plaines de la Dobroutcha prennent naissance a la base des derniers chainons des Balkans.

"Le bon pays", c'est ainsi que les Turcs appellent cette tranche fertile, dans laquelle la terre appartient au premier occupant. Elle est, sinon habitee, parcourue du moins par des Tatars pasteurs, et peulee de Valaques, dans la partie qui avoisine le fleuve. L'empire ottoman possede la une immense contree, dont les vallees creusent a peine le sol, presque sans relief. Elle presente plutot une succession de plateaux, qui s'etendent jusqu'aux forets semees aux embouchures du Danube.

Sur ce sol, les routes, sans cotes abruptes ni pentes brusques, permirent a la chaise de rouler plus rapidement. Les maitres de poste n'avaient plus le droit de maugreer en voyant atteler leurs chevaux, ou, s'ils le faisaient, c'etait pour ne point en perdre l'habitude.

On alla donc vite et bien. Ce jour, 21 aout, a midi, la chaise relayait a Koslidcha, et, le soir meme a Bazardjik.

La, le seigneur Keraban se decida a passer la nuit, pour donner quelque repos a tout son monde,--ce dont Bruno lui sut gre, sans en rien dire, par prudence.

Le lendemain, des la premiere aube, la chaise, atteele de chevaux frais, courait dans la direction du lac Karasou, sorte de vaste entonnoir, dont le contenu, alimente par des sources de fond, se deverse dans le Danube, a l'epoque des basses eaux. Vingt-quatre lieues environ etaient enlevees en douze heures, et, vers huit heures du soir, les voyageurs s'arretaient devant le railway de Kustendje a Tchernavoda, en face de la station de Medjidie, une ville toute neuve, qui compte deja vingt mille ames et promet de devenir plus importante.

La, a son grand deplaisir, le seigneur Keraban ne put immediatement franchir la voie pour rejoindre le khan, ou il devait passer la nuit. La voie etait occupee par un train, et il fallut attendre pendant un grand quart d'heure que le passage fut libre.

De la, des plaintes, des recriminations contre ces administrations de chemins de fer, qui se croient tout permis, non seulement d'ecraser les voyageurs qui ont la sottise de monter dans leurs vehicules, mais de retarder ceux qui se refusent a y prendre place.

"En tout cas, dit-il a Van Mitten, ce n'est pas a moi qu'il arrivera jamais un accident de chemin de fer!

--On ne sait! repondit, peut-etre imprudemment, le digne Hollandais.

--Je le sais, moi!" repliqua le seigneur Keraban d'un ton qui coupa court a toute discussion.

Enfin, le train quitta la station de Modjidie, les barrieres s'ouvrirent, la chaise passa, et les voyageurs se reposerent dans un khan assez confortablement etabli en cette ville, dont le nom fut choisi en l'honneur du sultan Abdul-Medjid.

Le lendemain, tous arrivaient, sans encombre, a travers une sorte de plaine deserte, a Babadagh, mais tellement tard, qu'il parut plus convenable de continuer le voyage pendant la nuit. Le soir, vers cinq heures, on s'arretait a Toultscha, l'une des plus importantes villes de la Moldavie.

En cette cite de trente a quarante mille ames, ou se confondent Tcherkesses, Nogais, Persans, Kurdes, Bulgares, Roumains, Grecs, Armeniens,

Turcs et Juifs, le seigneur Keraban ne pouvait etre embarrasse pour trouver un hotel a peu pres confortable. C'est ce qui fut fait. Van Mitten eut, avec la permission de son compagnon, le temps de visiter Toultscha, dont l'amphitheatre, tres pittoresque, se deploie sur le versant nord d'une petite chaine, au fond d'un golfe forme par un elargissement du fleuve, presque en face de la double ville d'Ismail.

Le lendemain, 24 aout, la chaise traversait le Danube, devant Toultscha, et s'aventurait a travers le delta du fleuve, forme par deux grandes branches. La premiere, celle que suivent les bateaux a vapeur est dite la branche de Toultscha; la seconde, plus au nord, passe a Ismail, puis a Kilia, et atteint au-dessous la mer Noire, apres s'etre ramifiee en cinq chenaux. C'est ce qu'on appelle les bouches du Danube.

Au dela de Kilia et de la frontiere, se developpe la Bessarabie, qui, pendant une quinzaine de lieues, se jette vers le nord-est, et emprunte un morceau du littoral de la mer Noire.

Il va sans dire que l'origine du nom du Danube, qui a donne lieu a nombre de contestations scientifiques, amena une discussion purement geographique entre le seigneur Keraban et Van Mitten.

Que les Grecs, au temps d'Hesiodé, l'aient connu sous le nom d'Istor ou Histor; que le nom de Danuvius ait ete importe par les armees romaines, et que Cesar, le premier, l'ait fait connaitre sous ce nom; que dans la langue des Thraces, il signifie "nuageux"; qu'il vienne du celtique, du sanscrit, du zend ou du grec; que le professeur Bupp ait raison, ou que le professeur Windishmann n'ait pas tort, lorsqu'ils disputent sur cette origine, ce fut le seigneur Keraban qui, comme toujours, reduisit finalement son adversaire au silence, en faisant venir le mot Danube, du mot zend "asdanu", qui signifie: la riviere rapide.

Mais, si rapide qu'elle soit, son cours ne suffit pas a entrainer la

masse de ses eaux, en les contenant dans les divers lits qu'elle s'est creusés, et il faut compter avec les inondations du grand fleuve.

Or, par entêtement, le seigneur Keraban ne compta pas, en dépit des observations qui lui furent faites, et il lança sa chaise à travers le vaste delta.

Il n'était pas seul, dans cette solitude, en ce sens que nombre de canards, d'oies sauvages, d'ibis, de hérons, de cygnes, de pélicans, semblaient lui faire cortège. Mais, il oubliait que, si la nature a fait de ces oiseaux aquatiques des échassiers ou des palmipèdes, c'est qu'il faut des palmes ou des échasses pour fréquenter cette région trop souvent submergée, à l'époque des grandes crues, après la saison pluvieuse.

Or, les chevaux de la chaise étaient insuffisamment conformes, on en conviendra, pour fouler du pied ces terrains détrempés par les dernières inondations. Au-delà de cette branche du Danube, qui va se jeter dans la mer Noire à Sulina, ce n'était plus qu'un vaste marécage au travers duquel se dessinait une route à peu près impraticable. Malgré les conseils des postillons, auxquels se joignit Van Mitten, le seigneur Keraban donna l'ordre de pousser plus avant, et il fallut bien lui obéir. Il arriva donc ceci: c'est que, vers le soir, la chaise fut bien et dûment embourbée, sans qu'il fut possible aux chevaux de la tirer de là.

"Les routes ne sont pas suffisamment entretenues dans cette contrée! crut devoir faire observer Van Mitten.

--Elles sont ce qu'elles sont! répondit Keraban. Elles sont ce qu'elles peuvent être sous un pareil gouvernement!

--Nous ferions peut-être mieux de revenir en arrière et de prendre un autre chemin?

--Nous ferons mieux, au contraire, de continuer à marcher en avant et de ne rien changer à notre itinéraire!

--Mais le moyen?...

--Le moyen, répondit le tétu personnage, consiste à envoyer chercher des chevaux de renfort au village le plus voisin. Que nous couchions dans notre voiture ou dans une auberge, peu importe!"

Il n'y avait rien à répliquer. Le postillon et Nizib furent détachés à la recherche du plus prochain village, qui ne laissait pas d'être assez éloigné. Très probablement, ils ne pourraient être de retour qu'au lever du soleil. Le seigneur Keraban, Van Mitten et Bruno durent donc se résigner à passer la nuit au milieu de cette vaste steppe, aussi abandonnés qu'ils l'eussent été au plus profond des déserts de l'Australie centrale. Très heureusement, la chaise, enfoncée dans les vases jusqu'au moyeu des roues, ne menaçait pas de s'enliser davantage.

Cependant, la nuit était fort obscure. De gros nuages, très bas, en voie de condensation, chassés par les vents de la mer Noire, couraient à travers l'espace. S'il ne pleuvait pas, une forte humidité montait du sol imprégné d'eau, qui mouillait comme un brouillard polaire. À dix pas, on ne se voyait plus. Les deux lanternes de la voiture projetaient seules une lueur douteuse sous l'épaisse brume évaporée du marécage, et peut-être eut-il mieux valu les éteindre.

En effet, cette lueur pouvait attirer quelque importune visite. Mais Van Mitten ayant émis cette observation, son intraitable ami crut devoir la discuter, et de la discussion il résulta qu'il ne fut point donné suite à la proposition de Van Mitten.

Il avait pourtant raison, le sage Hollandais, et avec un peu plus de finesse, il aurait proposé à son compagnon de laisser les lanternes allumées: très vraisemblablement, le seigneur Keraban les eut fait éteindre.

VII

DANS LEQUEL LES CHEVAUX DE LA CHAISE FONT PAR PEUR CE QU'ILS N'ONT PU FAIRE SOUS LE FOUET DU POSTILLON.

Il était dix heures du soir. Keraban, Van Mitten et Bruno, après un souper prélevé sur les provisions serrées dans le coffre de la voiture, se promènèrent en fumant, pendant une demi-heure environ, le long d'une étroite sente, dont le sol ne cédait pas sous le pied.

"Et maintenant, dit Van Mitten, je pense, ami Keraban, que vous ne voyez aucune objection à ce que nous allions dormir jusqu'au moment où arriveront les chevaux de renfort?"

--Je n'en vois aucune, répondit Keraban, après avoir réfléchi, avant de faire cette réponse un peu extraordinaire de la part d'un homme qui n'était jamais à court d'objections.

--Je veux croire que nous n'avons rien à craindre? ajouta le Hollandais, au milieu de cette plaine absolument déserte?

--Je veux le croire aussi.

--Aucune attaque n'est à redouter?

--Aucune.

--Si ce n'est, toutefois, l'attaque des moustiques!" répondit Bruno, qui venait de s'appliquer une claque formidable sur le front pour écraser une demi-douzaine de ces importuns diptères.

Et, en effet, des nuées d'insectes très voraces, qu'attirait peut-être la lueur des lanternes, commençaient à tourbillonner effrontément autour de la chaise.

"Hum! fit Van Mitten, il y a ici une fière quantité de ces moustiques, et une moustiquaire n'eût pas été de trop!

--Ce ne sont point des moustiques, répondit le seigneur Keraban, en se grattant le bas de la nuque, et ce n'est point une moustiquaire qui nous manque!

--Qu'est-ce donc? demanda le Hollandais.

--Une cousinière, répondit Keraban, car ces prétendus moustiques sont des cousins!

--Du diable si j'en ferais la différence! pensa Van Mitten, qui ne jugea pas à propos d'entamer une discussion sur cette question purement entomologique.

--Ce qu'il y a de curieux, fit observer Keraban; c'est que ce sont uniquement les femelles de ces insectes qui s'attaquent à l'homme.

--Je les reconnais bien là, ces représentants du beau sexe! répondit Bruno, en se frottant les mollets.

--Je crois que nous ferons sagement de rentrer dans la voilure, dit alors Van Mitten, car nous allons être dévorés!

--En effet, répondit Keraban, les contrées que traverse le bas Danube sont particulièrement infestées par ces cousins, et on ne les combat qu'en semant son lit pendant la nuit, sa chemise et ses bas pendant le jour, de poudre de pyréthre....

--Dont nous sommes absolument et malheureusement dépourvus! ajouta le Hollandais.

--Absolument, répondit Keraban. Mais qui pouvait prévoir que nous resterions en détresse dans les marécages de la Dobroutcha?

--Personne, ami Keraban.

--J'ai entendu parler, ami Van Mitten, d'une colonie de Tatars crimeens, auxquels le gouvernement turc avait accordé une vaste concession dans ce delta du fleuve, et que des légions de ces cousins forcèrent à s'expatrier.

--D'après ce que nous voyons, ami Keraban, l'histoire n'est point invraisemblable!

--Revenons donc dans la chaise!

--Nous n'avons que trop tardé! répondit Van Mitten, qui s'agitait au

milieu d'un bourdonnement d'ailes, dont les fremissements se chiffrent par millions a la seconde.

Au moment ou le seigneur Keraban et son compagnon allaient remonter dans la voiture, le premier s'arreta.

"Bien qu'il n'y ait rien a craindre, dit-il, il serait bon que Bruno veillat jusqu'au retour du postillon.

--Il ne s'y refusera pas, repondit Van Mitten.

--Je ne m'y refuserai pas, dit Bruno, parce que mon devoir est de ne pas m'y refuser, mais je vais etre devore vivant!

--Non! repliqua Keraban. Je me suis laisse dire que les cousins ne piquaient pas deux fois a la meme place, de sorte que Bruno sera bientot a l'abri de leurs attaques.

--Oui!... lorsque j'aurai ete crible de mille piqures!

--C'est ainsi que je l'entends, Bruno.

--Mais, au moins, pourrai-je veiller dans le cabriolet?

--Parfaitement, a la condition de ne point vous y endormir!

--Et comment dormirais-je, au milieu de cet effroyable essaim de moustiques?

--De cousins, Bruno, repondit Keraban, de simples cousins!... Ne l'oubliez pas!"

Sur cette observation, le seigneur Keraban et Van Mitten monterent dans le coupe, laissant a Bruno le soin de veiller a la garde de son maitre, ou mieux de ses maitres. Depuis la rencontre de Keraban et de Van Mitten, ne pouvait-il se dire qu'il en avait deux?

Apres s'etre assure que les portieres de la chaise etaient bien fermees, Bruno visita l'attelage. Les chevaux, epuises de fatigue, etaient etendus sur le sol, respirant avec bruit, melant leur chaude haleine au brouillard de cette plaine marecageuse.

"Le diable ne les tirerait pas de cette orniere! se dit Bruno. Il faut convenir que le seigneur Keraban a eu la une fiere idee de prendre cette route! Apres tout, cela le regarde!"

Et Bruno remonta dans le cabriolet, dont il baissa le chassis vitre, a travers lequel il pouvait voir dans le rayon du faisceau lumineux projete par les lanternes.

Que pouvait faire de mieux le serviteur de Van Mitten, si ce n'est de rever, les yeux ouverts, et de combattre le sommeil, en reflechissant a la serie d'aventures, dans lesquelles l'entraînait son maitre, a la

suite du plus tetu des Osmanlis?

Ainsi, lui, un enfant de l'ancienne Batavie, un traineur du pave de Rotterdam, un habitue des quais de la Meuse, un pecheur a la ligne emerite, un musard des canaux qui sillonnent sa ville natale, il avait ete transporte a l'autre extremite de l'Europe! De la Hollande a l'empire ottoman, il avait fait cette gigantesque enjambee! Et a peine débarque a Constantinople, la fatalite venait de le jeter a travers les steppes du bas Danube! Et il se voyait la, juche dans le cabriolet d'une chaise de poste, au milieu des marais de la Dobroutcha, perdu dans une nuit profonde, et plus enracine a ce sol que la tour gothique de Zuidekerk! Et tout cela, parce qu'il etait tenu d'obeir a son maitre, lequel, sans y etre force, n'en obeissait pas moins au seigneur Keraban.

"Oh! bizarrerie des complications humaines!

se repetait Bruno. Me voila, en train de faire le tour de la mer Noire, si nous le faisons jamais, et cela pour epargner dix paras que j'eusse volontiers payes de ma poche, si j'avais ete assez avise pour le faire en cachette du moins endurant des Turcs! Ah! Le tetu! le tetu! Je suis sur que, depuis le depart, j'ai deja maigri de deux livres!... En quatre jours! .. Que sera-ce donc dans quatre semaines!--Bon! encore ces maudits insectes!".

Et, si hermetiquement que Bruno eut ferme le chassis du cabriolet, quelques douzaines de cousins avaient pu y penetrer et s'acharnaient contre le pauvre homme. Aussi, que de tapes, que de grattements, et comme il s'en donnait de les traiter de moustiques, alors que le seigneur Keraban ne pouvait l'entendre!

Une heure se passa ainsi, puis une autre heure encore. Peut-etre, sans l'agacante attaque de ces insectes, Bruno, succombant a la fatigue, se serait-il enfin laisse aller au sommeil? Mais dormir dans ces conditions eut ete impossible.

Il devait etre un peu plus de minuit, lorsque Bruno eut une idee. Elle eut meme du lui venir plus tot, a lui, un de ces Hollandais pur sang, qui, en venant au monde, cherchent plutot le tuyau d'une pipe que le sein de leur nourrice. Ce fut de se mettre a fumer, de combattre l'envahissement des cousins a coups de bouffees de tabac. Comment n'y avait-il pas deja songe? S'ils resistaient a l'atmosphere nicotique qu'il allait emprisonner dans son cabriolet, c'est que ces insectes ont la vie dure au milieu des marecages du bas Danube!

Bruno tira donc de sa poche sa pipe de porcelaine a fleurs emaillees,--une soeur de celle qui lui avait ete si impudemment volee a Constantinople. Il la bourra comme il eut fait d'une arme a feu qu'il comptait decharger sur les troupes ennemies; puis, il battit le briquet, alluma le fourneau, aspira a pleins poumons la fumee d'un excellent tabac de Hollande, et la rejeta en enormes volutes.

L'essaim bourdonna tout d'abord en redoublant ses assourdissants coups

d'ailes, et se dispersa peu a peu dans les angles les plus obscurs du cabriolet.

Bruno ne put que se feliciter de sa manoeuvre. La batterie qu'il venait de demasquer faisait merveille, les assaillants se repliaient en desordre; mais, comme il ne cherchait pas a faire de prisonniers,--bien au contraire,--il ouvrit rapidement le chassis, afin de donner une issue aux insectes du dedans, sachant bien que ses bordees de fumee interdiraient tout acces aux insectes du dehors.

Ainsi fut-il fait. Bruno, debarrasse de cette importune legion de dipteres, put meme se hasarder a regarder a droite et a gauche. La nuit etait toujours aussi noire. Il passait de grands coups de brise, qui ebranlaient parfois la voiture; mais elle adherait fortement au sol, trop fortement meme. Donc, nulle crainte qu'elle fut renversee.

Bruno chercha a voir en avant, vers l'horizon du nord, si quelque lumiere ne se montrait pas, qui eut annonce le retour du postillon et des chevaux de renfort. Obscurite complete, tenebres d'autant plus profondes, au lointain, que le devant de la chaise de poste se decoupait dans le segment lumineux des lanternes. Cependant, en portant ses regards sur les cotes, a une distance de soixante pas environ, Bruno crut apercevoir quelques points brillants, qui se deplacaient dans l'ombre, rapidement, sans bruit, tantot au ras du sol, tantot a deux ou trois pieds au-dessus.

Bruno se demanda tout d'abord si ce n'etaient pas la quelques phosphorescences de feux follets, dont le degagement se produisait a la surface d'un marais ou ne manque pas l'hydrogene sulfure.

Mais si, en sa qualite d'etre raisonnant, sa raison risquait de l'induire en erreur, il ne pouvait en etre ainsi des chevaux de la chaise, que leur instinct n'eut pas trompes sur la cause de ce phenomene. En effet, ils commencerent a donner quelques signes d'agitation, les naseaux eventes, renaclant d'une facon insolite.

"Eh! qu'est-ce cela? se dit Bruno. Quelque nouvelle complication, sans doute! Seraient-ce des loups?"

Que ce fut la une bande de loups, attiree par l'odeur de l'attelage, a cela rien d'impossible. Ces animaux, toujours affames, sont nombreux dans le delta du Danube.

"Diable! murmura Bruno, voila qui serait encore plus malfaisant que les moustiques ou les cousins de notre entete! La fumee de tabac n'y ferait rien, cette fois!"

Cependant, les chevaux ressentaient une vive inquietude, a laquelle on ne pouvait se meprendre. Ils essayaient de ruer dans la boue epaisse, ils se cabraient, ils donnaient de violentes secousses a la voiture. Les points lumineux semblaient s'etre rapproches. Une sorte de grognement sourd se melait aux sifflements de la brise.

"Je pense, se dit Bruno, qu'il est opportun de prévenir le seigneur Keraban et mon maître!"

Cela était urgent, en effet. Bruno se laissa donc lentement glisser sur le sol; il abaissa le marchepied de la chaise, ouvrit la portière, puis la referma, après s'être introduit dans le coupe, où les deux amis dormaient tranquillement l'un près de l'autre.

"Mon maître?... dit Bruno à voix basse, en appuyant sa main sur l'épaule de Van Mitten.

--Au diable l'importun qui me réveille! murmura le Hollandais en se frottant les yeux.

--Il ne s'agit pas d'envoyer les gens au diable, surtout quand le diable est peut-être là! répondit Bruno.

--Mais qui donc me parle?...

--Moi, votre serviteur.

--Ah! Bruno!... c'est toi?... Après tout, tu as bien fait de me réveiller! Je revais que madame Van Mitten....

--Vous cherchiez querelle!... répondit Bruno. Il est bien question de cela maintenant!

--Qu'y a-t-il donc?

--Voudriez-vous, s'il vous plaît, réveiller le seigneur Keraban?

--Que je réveille?...

--Oui! Il n'est que temps!"

Sans en demander davantage, le Hollandais, dormant encore à moitié, secoua son compagnon.

Rien de tel qu'un sommeil de Turc, quand ce Turc a un bon estomac et une conscience nette. C'était le cas du compagnon de Van Mitten. Il fallut s'y prendre à plusieurs reprises.

Le seigneur Keraban, sans relever ses paupières, grommelait et grognait, en homme qui n'est pas d'humeur à se rendre. Pour peu qu'il fut aussi tétu dans l'état de sommeil que dans l'état de veille, bien certainement il faudrait le laisser dormir.

Cependant, les insistances de Van Mitten et de Bruno furent telles que le seigneur Keraban se réveilla, détira ses bras, ouvrit les yeux, et d'une voix encore brouillée d'assoupissement:

"Hum! fit-il, les chevaux de renfort sont donc arrivés avec le

postillon et Nizib?

--Pas encore, repondit Van Mitten.

--Alors pourquoi me reveiller?

--Parce que, si les chevaux ne sont pas arrives, repondit Bruno, d'autres animaux tres suspects sont la, qui entourent la voiture et se preparent a l'attaquer!

--Quels sont ces animaux?

--Voyez!"

La vitre de la portiere fut abaissee, et Keraban se pencha au dehors.

"Allah nous protege! s'ecria-t-il. Voila toute une bande de sangliers sauvages!"

Il n'y avait pas a s'y tromper. C'etaient bien des sangliers. Ces animaux sont tres nombreux dans toute la contree qui confine a l'estuaire danubien; leur attaque est fort a redouter, et ils peuvent etre ranges dans la categorie des betes ferores.

"Et qu'allons-nous faire? demanda le Hollandais.

--Rester tranquilles, s'ils n'attaquent pas, repondit Keraban. Nous defendre, s'ils attaquent!

--Pourquoi ces sangliers nous attaqueraient-ils? reprit Van Mitten, Ils ne sont point carnassiers, que je sache!

--Soit, repondit Keraban, mais si nous ne courons pas la chance d'etre devores, nous courons la chance d'etre eventres!

--Cela se vaut, fit tranquillement observer Bruno.

--Aussi, tenons-nous prêts a tout evenement!"

Cela dit, le seigneur Keraban fit mettre les armes en etat. Van Mitten et Bruno avaient chacun un revolver a six coups et un certain nombre de cartouches. Lui, Vieux Turc, ennemi declare de toute invention moderne, ne possedait que deux pistolets de fabrication ottomane, au canon damasquine, a la crosse incrustee d'ecaille et de pierres precieuses, mais plus faits pour orner la ceinture d'un agha que pour detonner dans une attaque serieuse. Van Mitten, Keraban et Bruno devaient donc se contenter de ces seules armes, et ne les employer qu'a coup sur.

Cependant, les sangliers, au nombre d'une vingtaine, s'etaient rapproches peu a peu et entouraient la voiture. A la lueur des lanternes, qui les avait sans doute attires, on pouvait les voir se demener violemment et fouiller le sol a coups de defenses. C'etaient

d'énormes suiliens, de la taille d'un ane, d'une force prodigieuse, capables de decoudre chacun toute une meute. La situation des voyageurs, emprisonnés dans leur coupe, ne laissait donc pas d'être très inquiétante, s'ils venaient à être assaillis de part et d'autre, avant le lever du jour.

Les chevaux de l'attelage le sentaient bien. Au milieu des grognements de la bande, ils s'ébrouaient, ils se jetaient de côté, à faire craindre qu'ils ne rompiennent ou leurs traits ou les brancards de la chaise.

Soudain, plusieurs détonations éclatèrent. Van Mitten et Bruno venaient de décharger chacun deux coups de leur revolver sur ceux des sangliers qui se lancaient à l'assaut. Ces animaux, plus ou moins blessés, firent entendre des rugissements de rage, en se roulant sur le sol. Mais les autres, rendus furieux, se précipitèrent sur la voiture et l'attaquèrent à coups de défenses. Les panneaux furent percés en maints endroits, et il devint évident qu'avant peu ils seraient défoncés.

"Diable! diable! murmurait Bruno.

--Feu! feu!" répétait le seigneur Keraban, en déchargeant ses pistolets, qui rataient généralement une fois sur quatre,--bien qu'il n'en voulut pas convenir.

Les revolvers de Bruno et de Van Mitten blessèrent encore un certain nombre de ces terribles assaillants, dont quelques-uns foncèrent directement sur l'attelage.

De là, épouvante bien naturelle des chevaux que menaçaient les défenses des sangliers, et qui ne pouvaient répondre qu'à coups de pied, sans avoir la liberté de leurs mouvements. S'ils eussent été libres, ils se seraient jetés à travers la campagne, et ce n'aurait plus été qu'une question de vitesse entre eux et la bande sauvage. Ils essayèrent donc, par d'effroyables efforts, de rompre leurs traits, afin de s'échapper. Mais les traits, faits d'une corde à torons serrés, résistèrent. Il fallait donc ou que l'avant-train de la chaise se rompît brusquement, ou que la chaise s'arrachât du sol sous ces terribles coups de collier.

Le seigneur Keraban, Van Mitten et Bruno le comprirent bien. Ce qui leur paraissait le plus à craindre, c'était que leur voiture ne vint à chavirer. Les sangliers, que les coups de feu n'auraient plus tenus en respect, se seraient jetés dessus, et c'en eût été fait de ceux qu'elle renfermait. Mais que faire pour conjurer une pareille éventualité? N'étaient-ils pas à la merci de cette troupe furieuse? Leur sang-froid ne les abandonna pas, pourtant, et ils n'épargnerent point les coups de revolver.

Tout à coup, une secousse plus violente ébranla la chaise, comme si l'avant-train s'en fut détaché.

"Eh! tant mieux! s'écria Keraban. Que nos chevaux s'emportent a travers la steppe! Les sangliers se mettront a leur poursuite, et ils nous laisseront en repos!"

Mais l'avant-train tenait bon et resistait avec une solidite qui faisait honneur a cet antique produit de la carrosserie anglaise. Donc, il ne ceda pas. Ce fut la chaise qui ceda. Les secousses devinrent telles, qu'elle fut arrachee aux profondes ornières ou elle plongeait jusqu'aux essieux. Un dernier coup de collier de l'attelage, fou de terreur, l'enleva sur un sol plus ferme, et la voila roulant au galop de ses chevaux emportes, que rien ne guidait au milieu de cette nuit profonde.

Cependant, les sangliers n'avaient point abandonne la partie. Ils couraient sur les cotes, s'attaquant, les uns aux chevaux, les autres a la voiture, qui ne parvenait pas a les distancer.

Le seigneur Keraban, Van Mitten et Bruno s'étaient rejetes dans le fond du coupe.

"Ou nous verserons... dit Van Mitten.

--Ou nous ne verserons pas, repondit Keraban.

--Il faudrait tacher de ressaisir les guides!", fit judicieusement observer Bruno.

Et, baissant les vitres de devant, il chercha avec la main si les guides etaient a sa portee; mais les chevaux, en se debattant, les avaient rompues, sans doute, et il fallait maintenant s'abandonner au hasard de cette course folle a travers une contree marecageuse. Pour arreter l'attelage, il n'y aurait eu qu'un moyen: arreter, en meme temps, la bande enragee qui le poursuivait. Or, les armes a feu, dont les coups se perdaient sur cette masse en mouvement, n'y auraient pu suffire. Les voyageurs, projetes les uns sur les autres, ou lances d'un coin a l'autre du coupe a chaque cahot de la route,--celui-ci resigne a son sort comme tout bon musulman, ceux-la, flegmatiques comme des Hollandais,--n'échangerent plus une parole.

Une grande heure s'écoula ainsi. La chaise roulait toujours. Les sangliers ne l'abandonnaient pas.

"Ami Van Mitten, dit enfin Keraban, je me suis laisse raconter qu'en pareille occurrence, un voyageur, poursuivi par une bande de loups a travers les steppes de la Russie, avait ete sauve, grace au sublime devouement de son domestique.

--Et comment? demanda Van Mitten.

--Oh! rien de plus simple, reprit Keraban. Le domestique embrassa son maitre, recommanda son ame a Dieu, se jeta hors de la voiture et, pendant que les loups s'arretaient a le devorer, son maitre parvint a les distancer et il fut sauve.

--Il est bien regrettable que Nizib ne soit pas là!" repondit tranquillement Bruno.

Puis, sur cette reflexion, tous trois retomberent dans le plus profond silence.

Cependant la nuit s'avancait. L'attelage ne perdait rien de son effrayante vitesse, et les sangliers ne gagnaient point assez pour pouvoir se jeter sur lui. Si quelque accident ne se produisait point, si une roue brisee, un heurt trop violent, ne faisaient pas verser la chaise, le seigneur Keraban et Van Mitten gardaient quelque chance d'etre sauves,--meme sans un devouement dont Bruno se sentait incapable.

Il faut dire, en outre, que les chevaux, guides par leur instinct, s'etaient maintenus sur cette portion de la steppe qu'ils avaient l'habitude de parcourir. C'etait en droite ligne, vers le relais de poste qu'ils s'etaient imperturbablement diriges.

Aussi, lorsque les premieres lueurs du jour commencerent a dessiner la ligne d'horizon dans l'est, ils n'en etaient plus eloignes que de quelques verstes.

La bande de sangliers luttait encore pendant une demi-heure; puis, peu a peu, elle resta en arriere; mais l'attelage ne ralentit pas sa course un seul instant, et il ne s'arreta que pour tomber, absolument fourbu, a quelque centaine de pas de la maison de poste.

Le seigneur Keraban et ses deux compagnons etaient sauves. Aussi le Dieu des chretiens ne fut-il pas moins remercie que le Dieu des infideles, pour la protection dont ils avaient couvert les voyageurs hollandais et turc pendant cette nuit perilleuse.

Au moment ou la voiture arrivait au relais, Nizib et le postillon, qui n'avaient pu s'aventurer a travers ces profondes tenebres, allaient en partir avec les chevaux de renfort. Ceux-ci remplacerent donc l'attelage que le seigneur Keraban dut payer un bon prix; puis, sans se donner meme une heure de repos, la chaise, dont les traits et le timon avaient ete repares, reprenait son train habituel et s'elancait sur la route de Kilia.

Cette petite ville, dont les Russes ont detruit les fortifications avant de la rendre a la Roumanie, est aussi un port du Danube, situe sur le bras qui porte son nom.

La chaise l'atteignit, sans nouveaux incidents, dans la soiree du 25 aout. Les voyageurs, extenués, descendirent a l'un des principaux hotels de la ville, et se rattraperent, pendant douze heures d'un bon sommeil, des fatigues de la nuit precedente.

Le lendemain, ils repartirent des l'aube, et ils arriverent rapidement a la frontiere russe.

La, il y eut encore quelques difficultes. Les formalites assez vexatoires de la douane moscovite ne laisserent pas de mettre a une rude epreuve la patience du seigneur Keraban, qui, grace a ses relations d'affaires,--par malheur ou par bonheur, comme on voudra,--parlait assez la langue du pays pour se faire comprendre. Un instant, on put croire que son entetement a contester les agissements des douaniers l'empecherait de passer la frontiere.

Cependant Van Mitten, non sans peine, parvint a le calmer. Keraban consentit donc a se soumettre aux exigences de la visite, a laisser fouiller ses malles, et il acquitta les droits de douane, non sans avoir a plusieurs reprises emis cette reflexion absolument juste:

"Decidement, les gouvernements sont tous les memes et ne valent pas l'ecorce d'une pastèque!"

Enfin la frontiere roumaine fut franchie d'un trait, et la chaise se lancait a travers cette portion de la Bessarabie que dessine le littoral de la mer Noire vers le nord-est.

Le seigneur Keraban et Van Mitten n'etaient plus qu'a une vingtaine de lieues d'Odessa.

VIII

OU LE LECTEUR FERA VOLONTIERS CONNAISSANCE AVEC LA JEUNE AMASIA ET SON FIANCE AHMET.

La jeune Amasia, fille unique du banquier Selim, d'origine turque, et sa suivante, Nedjeb, se promenaient en causant dans la galerie d'une habitation charmante, dont les jardins s'etendaient en terrasses jusqu'au bord de la mer Noire.

De la derniere terrasse, dont les marches se baignaient dans les eaux, calmes ce jour-la, mais souvent battues par les vents d'est de l'antique Pont-Euxin, Odessa se montrait, a une demi-lieue vers le sud, dans toute sa splendeur.

Cette ville,--une oasis au milieu de l'immense steppe qui l'entoure,--forme un magnifique panorama de palais, d'eglises, d'hotels, de maisons, batis sur la falaise escarpee, dont la base se plonge a pic dans la mer. De l'habitation du banquier Selim, on pouvait meme apercevoir la grande place ornee d'arbres, et l'escalier monumental que domine la statue du duc de Richelieu. Ce grand homme d'Etat fut le fondateur de cette cite et en resta l'administrateur jusqu'a l'heure ou il dut venir travailler a la liberation du territoire francais, envahi par l'Europe coalisee.

Si le climat de la ville est desséchant, sous l'influence des vents du nord et de l'est, si les riches habitants de cette capitale de la nouvelle Russie sont forcés, pendant la saison brûlante, d'aller chercher la fraîcheur à l'ombrage des khoutors, cela suffit à expliquer pourquoi ces villas se sont multipliées sur le littoral, pour l'agrément de ceux auxquels leurs affaires interdisent quelques mois de villégiature sous le ciel de la Crimée méridionale. Entre ces diverses villas, on pouvait remarquer celle du banquier Selim, à laquelle son orientation épargnait les inconvénients d'une sécheresse excessive.

Si l'on demande pourquoi ce nom d'Odessa, c'est-à-dire "la ville d'Ulysse" a été donné à une bourgade qui, au temps de Potemkin, s'appelait encore Hadji-Bey, comme sa forteresse, c'est que les colons, attirés par les privilèges octroyés à la nouvelle cité, demandèrent un nom à l'impératrice Catherine II. L'impératrice consulta l'Académie de Saint-Petersbourg; les académiciens fouillèrent l'histoire de la guerre de Troie; ces fouilles mirent à nu l'existence plus ou moins problématique d'une ville d'Odysseos, qui aurait jadis existé sur cette partie du littoral: d'où ce nom d'Odessa, apparaissant dans le second tiers du dix-huitième siècle.

Odessa était une ville commerçante, elle l'est restée, on peut croire qu'elle le sera toujours. Ses cent cinquante mille habitants se composent non seulement de Russes, mais de Turcs, de Grecs, d'Arméniens,--enfin une agglomération cosmopolite de gens qui ont le goût des affaires. Or, si le commerce, et principalement le commerce d'exportation, ne se fait pas sans commerçants, il ne se fait pas sans banquiers non plus. De là, la création de maisons de banque, dès l'origine de la ville nouvelle, et, parmi elles, modeste à ses débuts, maintenant classée à un rang estimable sur la place, celle du banquier Selim.

On le connaîtra suffisamment, lorsqu'il aura été dit que Selim appartenait à la catégorie, plus nombreuse qu'on ne croit, des Turcs monogames; qu'il était veuf de la seule femme qu'il eut eue: qu'il avait pour fille unique Amasia, la fiancée du jeune Ahmet, neveu du seigneur Keraban; enfin qu'il était le correspondant et l'ami du plus entêté Osmanli dont la tête se soit jamais cachée sous les plis du turban traditionnel.

Le mariage d'Ahmet et d'Amasia, on le sait, allait être célèbre à Odessa. La fille du banquier Selim n'était point destinée à devenir la première femme d'un harem, partageant avec de plus ou moins nombreuses rivales le gynécée d'un Turc égoïste et capricieux. Non! Elle devait, seule avec Ahmet, revenir à Constantinople, dans la maison de son oncle Keraban. Seule et sans partage, elle était destinée à vivre près de ce mari qu'elle aimait, qui l'aimait depuis son enfance. Dut cet avenir paraître singulier pour une jeune femme turque dans le pays de Mahomet, il en serait ainsi, cependant, et Ahmet n'était point homme à faire exception aux usages de sa famille.

On sait, en outre, qu'une tante d'Amasia, une sœur de son père, lui

avait legue en mourant l'enorme somme de cent mille livres turques, a la condition qu'elle fut mariee avant seize ans revolus,--un caprice de vieille fille qui n'ayant jamais pu trouver un mari, s'etait dit que sa niece n'en trouverait jamais assez tot,--et l'on sait aussi que ce delai expirait dans six semaines. Faute de quoi l'heritage, qui constituait la plus grande partie de la fortune de la jeune fille, s'en irait a des collateraux.

Au reste, Amasia eut ete charmante, meme pour les yeux d'un Europeen. Si son iachmak ou voile de mousseline blanche, si la coiffure en etoffe tissee d'or qui lui couvrait la tete, si le triple rang de sequins de son front se fussent deranges, on aurait vu flotter les tortils d'une magnifique chevelure noire. Amasia n'empruntait point aux modes de son pays de quoi rehausser sa beaute. Ni le hanum ne dessinait ses sourcils, ni le khol ne teignait ses cils, ni le henne n'estompait ses paupieres. Pas de blanc de bismuth ni de carmin pour peindre son visage. Pas de kermes liquide pour rougir ses levres. Une femme d'Occident, arrangee a la deplorable mode du jour, eut ete plus peinte qu'elle. Mais son elegance naturelle, la flexibilite de sa taille, la grace de sa demarche, se devinaient sous le feredje, large manteau en cachemire, qui la drapait du cou jusqu'aux pieds comme une dalmatique.

Ce jour-la, dans la galerie ouverte sur les jardins de l'habitation, Amasia portait une longue chemise de soie de Brousse, que recouvrait l'ample chalwar, se rattachant a une petite veste brodee, et une entari a longue traine de soie, tailladee aux manches et garnie d'une passementerie d'oya, sorte de dentelle exclusivement fabriquee en Turquie. Une ceinture en cachemire lui retenait les pointes de la traine, de maniere a faciliter sa marche. Des boucles d'oreille et une bague etaient ses seuls bijoux. D'elegants padjoubes de velours cachaient le bas de sa jambe, et ses petits pieds disparaissaient dans une chaussure soutachee d'or.

Sa suivante Nedjeb, jeune fille vive, enjouee, sa devouee compagne,--on pourrait dire presque son amie,--etait alors pres d'elle, allant, venant, causant, riant, egayant cet interieur par sa belle humeur franche et communicative.

Nedjeb, d'origine zingare, n'etait point une esclave. Si l'on voit encore des Ethiopiens ou des noirs du Soudan mis en vente sur quelques marches de l'empire, l'esclavage n'en est pas moins aboli, en principe. Bien que le nombre des domestiques soit considerable pour les besoins des grandes familles turques,--nombre qui, a Constantinople, comprend le tiers de la population musulmane,--ces domestiques ne sont point reduits a l'etat de servitude, et il faut dire que, limites chacun dans sa specialite, ils n'ont pas grand'chose a faire.

C'etait un peu sur ce pied qu'etait montee la maison du banquier Selim; mais Nedjeb, uniquement attachee au service d'Amasia, apres avoir ete recueillie tout enfant dans cette maison, occupait une situation speciale, qui ne la soumettait a aucun des services de la

domesticite.

Amasia, a demi etendue sur un divan recouvert d'une riche etoffe persane, laissait son regard parcourir la baie du cote d'Odessa.

"Chere maitresse, dit Nedjeb, en venant s'asseoir sur un coussin aux pieds de la jeune fille, le seigneur Ahmet n'est pas encore ici? Que fait donc le seigneur Ahmet?"

--Il est alle a la ville, repondit Amasia, et peut-etre nous rapportera-t-il une lettre de son oncle Keraban?"

--Une lettre! une lettre! s'ecria la jeune suivante. Ce n'est pas une lettre qu'il nous faut, c'est l'oncle lui-meme, et, en verite, l'oncle se fait bien attendre!

--Un peu de patience, Nedjeb!

--Vous en parlez a votre aise, ma chere maitresse! Si vous etiez a ma place, vous ne seriez pas si patiente!

--Folle! repondit Amasia. Ne dirait-on pas qu'il s'agit de ton mariage, non du mien!

--Et croyez-vous donc que ce ne soit pas une chose grave, de passer au service d'une dame, apres avoir ete au service d'une jeune fille?"

--Je ne t'en aimerai pas mieux, Nedjeb!

--Ni moi, ma chere maitresse! Mais, en verite, je vous verrai si heureuse, si heureuse, lorsque vous serez la femme du seigneur Ahmet, qu'il rejaillira sur moi un peu de votre bonheur!

--Cher Ahmet! murmura la jeune fille, dont les beaux yeux se voilerent un instant, pendant qu'elle evoquait le souvenir de son fiance.

--Allons! vous voila forcee de fermer les yeux pour le voir, ma bien-aimee maitresse! s'ecria malicieusement Nedjeb, tandis que, s'il etait ici, il suffirait de les ouvrir!

--Je te repete, Nedjeb, qu'il est alle prendre connaissance du courrier a la maison de banque, et que, sans doute, il nous rapportera une lettre de son oncle.

--Oui!... une lettre du seigneur Keraban, ou le seigneur Keraban repetera, suivant son habitude, que ses affaires le retiennent a Constantinople, qu'il ne peut encore quitter son comptoir, que les tabacs sont en hausse, a moins qu'ils ne soient en baisse qu'il arrivera dans huit jours, sans faute, a moins que ce ne soit dans quinze!... Et cela presse! Nous n'avons plus que six semaines, et il faut que vous soyez mariee, sinon toute votre fortune...

--Ce n'est pas pour ma fortune que je suis aimee d'Ahmet!

--Soit... mais il ne faut pas compromettre par un retard!... Oh! ce seigneur Keraban... si c'était mon oncle!

--Et que ferais-tu, si c'était ton oncle?

--Je n'en ferais rien, chère maitresse, puisqu'il paraît qu'on n'en peut rien faire!... Et cependant, s'il était ici, s'il arrivait aujourd'hui même... demain, au plus tard, nous irions faire enregistrer le contrat chez le juge, et, après-demain, une fois la prière dite par l'imam, nous serions mariées, et bien mariées, et les fêtes se prolongeraient pendant quinze jours à la villa, et le seigneur Keraban repartirait avant la fin, si cela lui faisait plaisir de s'en retourner la-bas!"

Il est certain que les choses pourraient se passer ainsi, à la condition que l'oncle Keraban ne tarderait pas davantage à quitter Constantinople. Le contrat enregistré chez le mollah, qui remplit la fonction d'officier ministériel,--contrat par lequel, en principe, le futur s'oblige à donner à sa femme l'ameublement, l'habillement et la batterie de cuisine,--puis, la cérémonie religieuse, toutes ces formalités, rien n'empêcherait de les accomplir en aussi peu de temps que le disait Nedjeb. Mais encore fallait-il que le seigneur Keraban, dont la présence était indispensable pour la validation du mariage, en sa qualité de tuteur du fiancé, put prendre sur ses affaires quelques jours que réclamait, au nom de sa jolie maitresse, l'impatient Zingare.

En ce moment, la jeune suivante s'écria:

"Ah! voyez!... voyez donc ce petit bâtiment qui vient de jeter l'ancre au pied des jardins!

--En effet!" répondit Amasia.

Et les deux jeunes filles se dirigèrent vers l'escalier qui descendait à la mer, afin de mieux apercevoir le léger navire, gracieusement mouillé en cet endroit.

C'était une tartane, dont la voile pendait maintenant sur ses cargues. Une petite brise lui avait permis de traverser la baie d'Odessa. Sa chaîne la maintenait à moins d'une encablure du rivage, et elle se balançait doucement sur les dernières lames, qui venaient mourir au pied de l'habitation. Le pavillon turc,--une étamine rouge avec un croissant d'argent,--flottait à l'extrémité de son antenne.

"Peux-tu lire son nom? demanda Amasia à Nedjeb.

--Oui, répondit la jeune fille. Voyez! Elle se présente par l'arrière. Son nom est _Guidare_."

La _Guidare_, en effet, capitaine Yarhud, venait de mouiller en cette partie de la baie. Mais il ne semblait pas qu'elle dut y séjourner

longtemps, car ses voiles ne furent point serrees, et un marin aurait reconnu qu'elle restait en appareillage.

"Vraiment, dit Nedjeb, ce serait delicieux de se promener sur cette jolie tartane, par une mer bien bleue, avec un peu de vent, qui la ferait incliner sous ses grandes ailes blanches!"

Puis, grace a la mobilite de son imagination, la jeune Zingare, apercevant un coffret, depose sur une petite table en laque de Chine, pres du divan, alla l'ouvrir et en tira quelques bijoux.

"Et ces belles choses que le seigneur Ahmet a fait apporter pour vous, s'ecria-t-elle. Il me semble que voila bien une grande heure que nous ne les avons regardees!"

--Le penses-tu? murmura Amasia, en prenant un collier et des bracelets, qui scintillerent sous ses doigts.

--Avec ces bijoux, le seigneur Ahmet espere vous rendre encore plus belle, mais il n'y reussira pas!

--Que dis-tu, Nedjeb? repondit Amasia. Quelle femme ne gagnerait pas a s'orner de ces magnifiques parures? Vois ces diamants de Visapour! Ce sont des bijoux de feu, et ils semblent me regarder comme les beaux yeux de mon fiance!

--Eh! chere maitresse, lorsque les votres le regardent, ne lui faites-vous pas un cadeau qui vaut le sien?

--Folle! reprit Amasia. Et ce saphir d'Ormuz, et ces perles d'Ophir, et ces turquoises de Macedoine!...

--Turquoise pour turquoise! repondit Nedjeb, avec un joyeux rire, il n'y perd pas, le seigneur Ahmet?

--Heureusement, Nedjeb, il n'est pas la pour t'entendre!

--Bon! s'il etait la, chere maitresse, c'est lui-meme qui vous dirait toutes ces verites, et, de sa bouche, elles auraient un bien autre prix que de la mienne!"

Puis, prenant une paire de pantouffles, deposees pres du coffret, Nedjeb se prit a dire:

"Et ces jolies babouches, toutes pailletees et passementees, avec des houppes de cygne, faites pour deux petits pieds que je connais!... Voyons laissez-moi vous les essayer!"

--Essaye-les toi-meme, Nedjeb.

--Moi?

--Ce ne serait pas la premiere fois que, pour me faire plaisir...

--Sans doute! sans doute! repondit Nedjeb. Oui! j'ai deja essaye vos belles toilettes... et j'allais me montrer sur les terrasses de la villa... et l'on risquait de me prendre pour vous, chere maitresse! C'est que j'etais bien belle ainsi!... Mais non! cela ne doit pas etre, et aujourd'hui moins que jamais.

--Voyons, essayez ces jolies pantoufles!

--Tu le veux?"

Et Amasia se preta complaisamment au caprice de Nedjeb, qui la chaussa de pantoufles dignes d'etre mises en evidence derriere quelque vitrine de bibelots precieux.

"Ah! comment ose-t-on marcher avec cela! s'ecria la jeune Zingare. Et qui va etre jalouse, maintenant? Votre tete, chere maitresse, jalouse de vos petits pieds!

--Tu me fais rire, Nedjeb, repondit Amasia, et pourtant....

--Et ces bras, ces jolis bras, que vous laissez tout nus! Que vous ont-il donc fait? Le seigneur Ahmet ne les a pas oublies, lui! Je vois la des bracelets qui leur iront a merveille! Pauvres petits bras, comme on vous traite!... Heureusement, je suis la!"

Et tout en riant, Nedjeb passait aux poignets de la jeune fille deux magnifiques bracelets, plus resplendissants sur cette peau blanche et chaude que sur le velours de leur ecrin.

Amasia se laissait faire. Tous ces bijoux lui parlaient d'Ahmet, et, a travers l'incessant babil de Nedjeb, ses yeux, allant de l'un a l'autre, lui repondaient en silence.

"Chere Amasia!"

La jeune fille, a cette voix, se leva precipitamment.

Un jeune homme, dont les vingt-deux ans allaient bien aux seize ans de sa fiancee, etait pres d'elle. Taille au-dessus de la moyenne, tournure elegante, a la fois fiere et gracieuse, yeux noirs d'une grande douceur, que la passion pouvait emplir d'eclairs, chevelure brune, dont les boucles tremblaient sous le pucker de soie, qui pendait a son fez, fines moustaches tracees a la mode albanaise, dents blanches,--enfin un air tres aristocratique, si cette epithete pouvait avoir cours dans un pays ou, le nom n'etant pas transmissible, il n'existe aucune aristocratie hereditaire.

Ahmet etait consciencieusement vetu a la turque, et pouvait-il en etre autrement du neveu d'un oncle qui se serait cru deshonne en s'europeanisant comme un simple fonctionnaire? Sa veste brodee d'or, son chalwar d'une coupe irreprochable, que ne surchargeait aucune passementerie de mauvais gout, sa ceinture qui l'enroulait d'un pli

gracieux, son fez entouré d'un saryk en coton de Brousse, ses bottes de maroquin, lui faisaient un costume tout à son avantage.

Ahmet s'était avancé près de la jeune fille, il lui avait pris les mains, il l'avait doucement obligée à se rasseoir, tandis que Nedjeb s'écriait:

"Eh bien, seigneur Ahmet, avons-nous ce matin une lettre de Constantinople?"

--Non, répondit Ahmet, pas même une lettre d'affaires de mon oncle Keraban!

--Oh! le vilain homme! s'écria la jeune Zingare.

--Je trouve même assez inexplicable, reprit Ahmet, que le courrier n'ait apporté aucune correspondance de son comptoir. C'est le jour ou, d'habitude, sans y manquer jamais, il règle ses opérations avec son banquier d'Odessa, et votre père n'a point reçu de lettre à ce sujet!

--En effet, mon cher Ahmet, de la part d'un négociant aussi régulier dans ses affaires que votre oncle Keraban, cela a lieu d'étonner! Peut-être une dépêche?...

--Lui? envoyer une dépêche? Mais, chère Amasia, vous savez bien qu'il ne correspond pas plus par le télégraphe qu'il ne voyage par le chemin de fer! Utiliser ces inventions modernes, même pour ses relations commerciales! Il aimerait mieux, je crois, recevoir une mauvaise nouvelle par lettre, qu'une bonne par dépêche! Ah! l'oncle Keraban!...

--Vous lui aviez écrit pourtant, cher Ahmet? demanda la jeune fille, dont les regards se leverent doucement sur son fiancé.

--Je lui ai écrit dix fois pour presser son arrivée à Odessa, pour le prier de fixer à une date plus rapprochée la célébration de notre mariage! Je lui ai répété qu'il était un oncle barbare....

--Bien! s'écria Nedjeb.

--Un oncle sans cœur, tout en étant le meilleur des hommes!...

--Oh! fit Nedjeb, en secouant la tête.

--Un oncle sans entrailles, tout en étant un père pour son neveu!... Mais il m'a répondu que, pourvu qu'il arrivât avant six semaines, on ne pouvait rien lui demander de plus!

--Il nous faudra donc attendre son bon vouloir Ahmet!

--Attendre, Amasia, attendre!... répondit Ahmet! Ce sont autant de jours de bonheur qu'il nous vole!

--Et on arrête des voleurs, oui! des voleurs, qui n'ont jamais fait

pis! s'ecria Nedjeb, en frappant du pied.

--Que voulez-vous? reprit Ahmet. J'essayerai encore d'attendrir mon oncle Keraban. Si demain il n'a pas repondu a ma lettre, je pars pour Constantinople, et....

--Non, cher Ahmet, repondit Amasia, qui saisit la main du jeune homme, comme si elle eut voulu le retenir. Je souffrirais plus de votre absence que je ne me rejouirais de quelques jours gagnes pour notre mariage! Non! restez! Qui sait si quelque circonstance ne changera pas les idees de votre oncle?

--Changer les idees de l'oncle Keraban! repondit Ahmet. Autant vaudrait essayer de changer le cours des astres, faire lever la lune a la place du soleil, modifier les lois du ciel!

--Ah! si j'etais sa niece! dit Nedjeb.

--Et que ferais-tu, si tu etais sa niece? demanda Ahmet.

--Moi!... J'irais si bien le saisir par son cafetan, repondit la jeune Zingare, que...

--Que tu déchirerais son cafetan, Nebjeb, et rien de plus!

--Eh bien, je le tirerais si vigoureusement par sa barbe....

--Que sa barbe te resterait dans la main!

--Et pourtant, dit Amasia, le seigneur Keraban est le meilleur des hommes!

--Sans doute, sans doute, repondit Ahmet, mais tellement entete, que s'il luttait d'entetement avec un mulet, ce n'est pas pour le mulet que je parierais!"

IX

DANS LEQUEL IL S'EN FAUT BIEN PEU QUE LE PLAN DU CAPITAINE YARHUD NE REUSSISSE.

En ce moment, un des serviteurs de l'habitation,--celui qui, d'apres les usages ottomans, etait uniquement destine a annoncer les visiteurs,--parut a l'une des portes laterales de la galerie.

"Seigneur Ahmet, dit-il en s'adressant au jeune homme, un etranger est la, qui desirerait vous parler.

--Quel est-il? demanda Ahmet.

--Un capitaine maltais. Il insiste vivement pour que vous vouliez bien le recevoir.

--Soit! Je vais.... repondit Ahmet.

--Mon cher Ahmet, dit Amasia, recevez ici ce capitaine, s'il n'a rien de particulier a vous dire.

--C'est peut-etre celui qui commande cette charmante tartane? fit observer Nedjeb, en montrant le petit batiment mouille dans les eaux memes de l'habitation.

--Peut-etre! repondit Ahmet. Faites entrer."

Le serviteur se retira, et, un instant apres, l'etranger se presentait a la porte de la galerie.

C'etait bien le capitaine Yarhud, commandant la tartane _Guidare_, rapide navire d'une centaine de tonneaux, aussi propre au cabotage de la mer Noire qu'a la navigation des Echelles du Levant.

A son grand deplaisir, Yarhud avait eprouve quelque retard avant d'avoir pu jeter l'ancre a portee de la villa du banquier Selim. Sans perdre une heure, apres sa conversation avec Scarpante, l'intendant du seigneur Saffar, il s'etait transporte de Constantinople a Odessa par les railways de la Bulgarie et de la Roumanie. Yarhud devancait ainsi de plusieurs jours l'arrivee du seigneur Keraban, qui, dans sa lenteur de Vieux Turc, ne se deplacait que de quinze a seize lieues par vingt-quatre heures; mais, a Odessa, il trouva le temps si mauvais, qu'il n'osa se hasarder a faire sortir la _Guidare_ du port, et dut attendre que le vent de nord-est eut hale un peu la terre d'Europe. Ce matin, seulement, sa tartane avait pu mouiller en vue de la villa. Donc, de ce chef, un retard qui ne lui donnait plus que peu d'avance sur le seigneur Keraban et pouvait etre prejudiciable a ses interets.

Yarhud devait maintenant agir sans perdre un jour. Son plan etait tout indique: la ruse d'abord, la force ensuite, si la ruse echouait; mais il fallait que, le soir meme, la _Guidare_ eut quitte la rade d'Odessa, ayant Amasia a son bord. Avant que l'eveil ne fut donne et qu'on put la poursuivre, la tartane serait hors de portee avec ces brises de nord-ouest.

Les enlevements de ce genre s'operent encore, et plus frequemment qu'on ne saurait le croire, sur les divers points du littoral. S'ils sont assez frequents dans les eaux turques, aux environs des parages de l'Anatolie, on doit egalement les redouter meme sur les portions du territoire, directement soumis a l'autorite moscovite. Il y a quelques annees a peine, Odessa avait ete precisement eprouvee par une serie de rapt, dont les auteurs sont demeurés inconnus. Plusieurs jeunes filles, appartenant a la haute societe odessienne, disparurent, et il n'etait que trop certain qu'elles avaient ete enlevees a bord de batiments destines a cet odieux commerce d'esclaves pour les marches

de l'Asie Mineure.

Or, ce que des misérables avaient fait dans cette capitale de la Russie méridionale, Yarhud comptait le refaire au profit du seigneur Saffar. La _Guidare_ n'en était plus à son coup d'essai en pareille matière, et son capitaine n'eut pas cédé à dix pour cent de perte les profits qu'il espérait retirer de cette entreprise "commerciale".

Voici quel était le plan de Yarhud: attirer la jeune fille à bord de la _Guidare_, sous prétexte de lui montrer et de lui vendre diverses étoffes précieuses, achetées aux principales fabriques du littoral. Très probablement, Ahmet accompagnerait Amasia à sa première visite; mais peut-être y reviendrait-elle seule avec Nedjeb? Ne serait-il pas possible alors de prendre la mer, avant qu'on put lui porter secours. Si, au contraire, Amasia ne se laissait pas tenter par les offres de Yarhud, si elle refusait de venir à bord, le capitaine maltais essaierait de l'enlever de vive force. L'habitation du banquier Selim était isolée dans une petite anse, au fond de la baie, et ses gens n'étaient point en état de résister à l'équipage de la tartane. Mais, dans ce cas, il y aurait lutte. On ne tarderait pas à savoir en quelles conditions se serait fait l'enlèvement. Donc, dans l'intérêt des ravisseurs, mieux valait qu'il s'accomplît sans éclat.

"Le seigneur Ahmet? dit en se présentant le capitaine Yarhud, qui était accompagné d'un de ses matelots, portant sous son bras quelques coupons d'étoffes.

--C'est moi, répondit Ahmet. Vous êtes?...

--Le capitaine Yarhud, commandant la tartane _Guidare_, qui est mouillée là, devant l'habitation du banquier Selim.

--Et que voulez-vous?

--Seigneur Ahmet, répondit Yarhud, j'ai entendu parler de votre prochain mariage....

--Vous avez entendu parler là, capitaine, de la chose qui me tient le plus au cœur!

--Je le comprends, seigneur Ahmet, répondit Yarhud en se retournant vers Amasia. Aussi ai-je eu la pensée de venir mettre à votre disposition toutes les richesses que contient ma tartane.

--Eh! capitaine Yarhud, vous n'avez point eu la une mauvaise idée! répondit Ahmet.

--Mon cher Ahmet, en vérité, que me faut-il donc de plus? dit la jeune fille.

--Que sait-on? répondit Ahmet. Ces capitaines levantins ont souvent un choix d'objets précieux, et il faut voir....

--Oui! il faut voir et acheter, s'écria Nedjeb, quand nous devrions ruiner le seigneur Keraban pour le punir de son retard!

--Et de quels objets se compose votre cargaison, capitaine? demanda Ahmet.

--D'étoffes de prix que j'ai été chercher dans les lieux de production, répondit Yarhud, et dont je fais habituellement le commerce.

--Eh bien, il faudra montrer cela à ces jeunes femmes! Elles s'y connaissent beaucoup mieux que moi, et je serai heureux, ma chère Amasia, si le capitaine de la _Guidare_ a dans sa cargaison quelques étoffes qui puissent vous plaire!

--Je n'en doute pas, répondit Yarhud, et, d'ailleurs, j'ai eu soin d'apporter divers échantillons que je vous prie d'examiner, avant même de venir à bord.

--Voyons! voyons! s'écria Nedjed. Mais je vous préviens, capitaine, que rien ne peut être trop beau pour ma maîtresse!

---Rien, en effet!" répondit Ahmet.

Sur un signe de Yarhud, le matelot avait étalé plusieurs échantillons, que le capitaine de la tartane présenta à la jeune fille.

"Voici des soies de Brousse, brodées d'argent, dit-il, et qui viennent de faire leur apparition dans les bazars de Constantinople.

--Cela est vraiment d'un beau travail, répondit Amasia, en regardant ces étoffes, qui, sous les doigts agiles de Nedjeb, scintillaient comme si elles eussent été tissées de rayons lumineux.

--Voyez! voyez! répétait la jeune Zingare. Nous n'aurions pas trouvé mieux chez les marchands d'Odessa!

--En vérité, cela semble avoir été fabriqué exprès pour vous, ma chère Amasia! dit Ahmet.

--Je vous engage aussi, reprit Yarhud, à bien examiner ces mousselines de Scutari et de Tournovo. Vous pourrez juger, sur cet échantillon, de la perfection du travail; mais c'est à bord que vous serez émerveillés par la variété des dessins et l'éclat des couleurs de ces tissus.

--Eh bien, c'est entendu, capitaine, nous irons rendre visite à la _Guidare_! s'écria Nedjeb.

--Et vous ne le regretterez pas, reprit Yarhud. Mais permettez-moi de vous montrer encore quelques autres articles. Voici des brocarts diamantés, des chemises de soie crepée à rayures diaphanes, des tissus pour feredjes, des mousselines pour iachmaks, des châles de Perse pour ceinture, des taffetas pour pantalons..."

Amasia ne se lassait pas d'admirer ces magnifiques étoffes que le capitaine maltais faisait chatoyer sous ses yeux avec un art infini. Pour peu qu'il fut aussi bon marin qu'il était habile marchand, la _Guidare_ devait être habituée aux navigations heureuses. Toute femme, --et les jeunes dames turques ne font point exception,-- se fut laissée tenter à la vue de ces tissus empruntés aux meilleures fabriques de l'Orient.

Ahmet vit aisément combien sa fiancée les regardait avec admiration. Certainement, ainsi que l'avait dit Nedjeb, ni les bazars d'Odessa, ni ceux de Constantinople,--pas même les magasins de Ludovic, le célèbre marchand arménien,--n'eussent offert un choix plus merveilleux.

"Chère Amasia, dit Ahmet, vous ne voudriez pas que ce honnête capitaine se fût dérangé pour rien? Puisqu'il vous montre de si belles étoffes, et puisque sa tartane en apporte de plus belles encore, nous irons visiter sa tartane.

--Oui! oui! s'écria Nedjeb, qui ne tenait plus en place et courait déjà vers la mer.

--Et nous trouverons bien, ajouta Ahmet, quelque soierie qui plaise à cette folle de Nedjeb!

--Eh! ne faut-il point qu'elle fasse honneur à sa maîtresse, répondit Nedjeb, le jour où l'on célébrera son mariage avec un seigneur aussi généreux que le seigneur Ahmet?

--Et, surtout, aussi bon! ajouta la jeune fille, en tendant la main à son fiancé.

--Voilà qui est convenu, capitaine, dit Ahmet. Vous nous recevrez à bord de votre tartane.

--À quelle heure? demanda Yarhud, car je veux être là pour vous montrer toutes mes richesses?

--Eh bien... dans l'après-midi.

--Pourquoi pas tout de suite? s'écria Nedjeb.

--Oh! l'impatient! répondit en riant Amasia. Elle est encore plus pressée que moi de visiter ce bazar flottant! On voit bien qu'Ahmet lui a promis quelque cadeau, qui la rendra plus coquette encore!

--Coquette, s'écria Nedjeb, de sa voix caressante, coquette pour vous seule, ma bien-aimée maîtresse!

--Il ne tient qu'à vous, seigneur Ahmet, dit alors le capitaine Yarhud, de venir dès à présent visiter la _Guidare_. Je puis heler mon canot, il accostera au pied de la terrasse, et, en quelques coups d'avirons, il vous aura déposés à bord.

--Faites donc, capitaine, repondit Ahmet.

--Oui... a bord! s'ecria Nedjeb.

--A bord, puisque Nedjeb le veut!" ajouta la jeune fille.

Le capitaine Yarhud ordonna a son matelot de reemballer tous les echantillons qu'il avait apportés.

Pendant ce temps, il se dirigea vers la balustrade, a l'extremite de la terrasse, et lanca un long helement.

On put aussitot voir quelque mouvement se faire sur le pont de la tartane. Le grand canot, hisse sur les pistolets de babord, fut lestement descendu a la mer; puis, moins de cinq minutes apres, une embarcation, effilee et legere, sous l'impulsion de ses quatre avirons, venait accoster les premiers degres de la terrasse.

Le capitaine Yarhud fit alors signe au seigneur Ahmet que le canot etait a sa disposition.

Yarhud, malgre tout l'empire qu'il possedait sur lui-meme, ne fut pas sans eprouver une vive emotion. N'etait-ce pas la une occasion qui se presentait d'accomplir cet enlevement? Le temps pressait, car le seigneur Keraban pouvait arriver d'une heure a l'autre. Rien ne pouvait, d'ailleurs, qu'avant d'operer ce voyage insense autour de la mer Noire, il ne voudrait pas celebrer dans le plus bref delai le mariage d'Amasia et d'Ahmet. Or, Amasia, femme d'Ahmet, ne serait plus la jeune fille qu'attendait le palais du seigneur Saffar!

Oui! le capitaine Yarhud se sentit tout soudainement pousse a quelque coup de force. C'etait bien dans sa nature brutale, qui ne connaissait aucun menagement. Au surplus, les circonstances etaient propices, le vent favorable pour se degager des passes. La tartane serait en pleine mer, avant qu'on eut pu songer a la poursuivre, au cas ou la disparition de la jeune fille se fut subitement ebruitee.

Certainement, Ahmet absent, si Amasia et Nedjeb seules eussent rendu visite a la _Guidare_, Yarhud n'aurait pas hesite a se mettre en appareillage et a prendre la mer, des que les deux jeunes filles, sans defiance, auraient ete occupees a faire un choix dans la cargaison.

Il eut ete facile de les retenir prisonnieres dans l'entrepont, d'etouffer leurs cris, jusqu'au sortir de la baie. Ahmet present, c'etait plus difficile, non impossible cependant. Quanta se debarrasser plus tard de ce jeune homme, si energique qu'il fut, meme au prix d'un meurtre, cela n'etait pas pour gener le capitaine de la _Guidare_. Le meurtre serait porte sur la note, et le rapt paye plus cher par le seigneur Saffar, voila tout.

Yarhud attendait donc sur les marches de la terrasse, tout en reflechissant a ce qu'il convenait de faire, que le seigneur Ahmet et ses compagnes se fussent embarques dans le canot de la _Guidare_. Le leger batiment se balançait avec grace sur ces eaux legerement

gonflées par la brise, à moins d'une encablure.

Ahmet, se tenant sur la dernière marche, avait déjà aidé Amasia à prendre place sur le banc d'arrière de l'embarcation, lorsque la porte de la galerie s'ouvrit. Puis, un homme, âgé d'une cinquantaine d'années au plus, dont l'habillement turc se rapprochait du vêtement européen, entra précipitamment, en criant:

"Amasia?... Ahmet?"

C'était le banquier Selim, le père de la jeune fiancée, le correspondant et l'ami du seigneur Keraban.

"Ma fille?... Ahmet?" répéta Selim.

Amasia, reprenant la main que lui tendait Ahmet, débarqua aussitôt et s'élança sur la terrasse.

"Mon père, qu'y a-t-il? demanda-t-elle. Quel motif vous ramène si vite de la ville?"

--Une grande nouvelle!

--Bonne?... demanda Ahmet.

--Excellente! répondit Selim. Un exprès, envoyé par mon ami Keraban, vient de se présenter à mon comptoir!

--Est-il possible? s'écria Nedjeb.

--Un exprès, qui m'annonce son arrivée, répondit Selim, et ne le précède même que de peu d'instant!

--Mon oncle Keraban! répétait Ahmet... mon oncle Keraban n'est plus à Constantinople?

--Non, et je l'attends ici!"

Fort heureusement pour le capitaine de la *_Guidare_*, personne ne vit le geste de colère qu'il ne put retenir. L'arrivée immédiate de l'oncle d'Ahmet était la plus grave éventualité qu'il put redouter pour l'accomplissement de ses projets.

"Ah! le bon seigneur Keraban! s'écria Nedjeb.

--Mais pourquoi vient-il? demanda la jeune fille.

--Pour votre mariage, chère maîtresse! répondit Nedjeb. Sans cela, que viendrait-il faire à Odessa?"

--Cela doit être, dit Selim.

-Je le pense! répondit Ahmet, Pourquoi aurait-il quitté

Constantinople, sans ce motif? Il se sera ravise, mon digne oncle! Il a abandonne son comptoir, ses affaires, brusquement, sans prevenir!... C'est une surprise qu'il a voulu nous faire!

--Comme il va etre recu! s'ecria Nedjeb, et quel bon accueil l'attend ici!

--Et son expres ne vous a rien dit de ce qui l'amene, mon pere? demanda Amasia.

--Rien, repondit Selim. Cet homme a pris un cheval a la maison de poste de Majaki, ou la voiture de mon ami Keraban s'etait arretee pour relayer. Il est arrive au comptoir, afin de m'annoncer que mon ami Keraban viendrait directement ici, sans s'arreter a Odessa, et par consequent, d'un instant a l'autre, mon ami Keraban va apparaitre!"

Si l'ami Keraban pour le banquier Selim, l'oncle Keraban pour Amasia et Ahmet, le seigneur Keraban pour Nedjeb, fut "par contumace" salue en cet instant des qualifications les plus aimables, il est inutile d'y insister. Cette arrivee, c'etait la celebration du mariage a bref delai! C'etait le bonheur des fiances a courte echeance! L'union tant souhaitee n'attendrait meme plus le delai fatal pour s'accomplir! Ah! si le seigneur Keraban etait le plus entete, c'etait aussi le meilleur des hommes!

Yarhud, impassible, assistait a toute cette scene de famille. Cependant, il n'avait point renvoye son canot. Il lui importait de savoir quels etaient, au juste, les projets du seigneur Keraban. Ne pouvait-il craindre, en effet, que celui-ci ne voulut celebrer le mariage d'Amasia et d'Ahmet, avant de continuer son voyage autour de la mer Noire?

En ce moment, des voix que dominait une voix plus imperieuse se firent entendre au dehors. La porte s'ouvrit, et, suivi de Van Mitten, de Bruno, de Nizib, apparut le seigneur Keraban.

X

DANS LEQUEL AHMET PREND UNE ENERGIQUE RESOLUTION, COMMANDEE, D'AILLEURS, PAR LES CIRCONSTANCES.

"Bonjour, ami Selim! bonjour! Qu'Allah te protege, toi et toute ta maison!"

Et, cela dit, le seigneur Keraban serra solidement la main de son correspondant d'Odessa.

"Bonjour, neveu Ahmet!"

Et le seigneur Keraban pressa sur sa poitrine, dans une vigoureuse étreinte, son neveu Ahmet.

"Bonjour, ma petite Amasia!"

Et le seigneur Keraban embrassa sur les deux joues la jeune fille qui allait devenir sa nièce.

Tout cela fut fait si rapidement, que personne n'avait encore eu le temps de répondre.

"Et maintenant, au revoir et en route!" ajouta le seigneur Keraban, en se retournant vers Van Mitten.

Le flegmatique Hollandais, qui n'avait point été présente, semblait être, avec son impassible figure, quelque étrange personnage, évoqué dans la scène capitale d'un drame.

Tous, à voir le seigneur Keraban distribuer avec tant de prodigalité ses baisers et ses poignées de main, ne doutaient plus qu'il ne fut venu pour hâter le mariage; mais, lorsqu'ils l'entendirent s'écrier

"En route!", ils tomberent dans le plus parfait ahurissement.

Ce fut Ahmet qui intervint le premier en disant:

"Comment, en route!"

--Oui! en route, mon neveu!

--Vous allez repartir, mon oncle?

--A l'instant!" Nouvelle stupefaction générale, tandis que Van Mitten disait à l'oreille de Bruno:

"En vérité, ces façons d'agir sont bien dans le caractère de mon ami Keraban!"

--Trop bien!" répondit Bruno.

Cependant, Amasia regardait Ahmet, qui regardait Selim, tandis que Nedjeb n'avait d'yeux que pour cet oncle invraisemblable,--un homme capable de partir avant même d'être arrivé!

"Allons, Van Mitten, reprit le seigneur Keraban, en se dirigeant vers la porte.

--Monsieur, me direz-vous?... dit Ahmet à Van Mitten.

--Que pourrais-je vous dire?" répliqua le Hollandais, qui marchait déjà sur les talons de son ami.

Mais le seigneur Keraban, au moment de sortir, venait de s'arrêter,

et, s'adressant au banquier:

"A propos, ami Selim, lui demanda-t-il, vous me changerez bien quelques milliers de piastres pour leur valeur en roubles?"

--Quelques milliers de piastres?... repondit Selim, qui n'essayait meme plus de comprendre.

--Oui ... Selim ... de l'argent russe, dont j'ai besoin pour mon passage sur le territoire moscovite.

--Mais, mon oncle, nous direz-vous enfin?... s'ecria Ahmet, auquel se joignit la jeune fille.

--A quel taux le change aujourd'hui? demanda le seigneur Keraban.

--Trois et demi pour cent, repondit Selim, chez qui le banquier reparut un instant.

--Quoi! trois et demi?

--Les roubles sont en hausse! repondit Selim. On les demande sur le marche....

--Allons, pour moi, ami Selim, ce sera trois un quart seulement! Vous entendez!... Trois un quart!

--Pour vous, oui!... pour vous ... ami Keraban, et meme sans aucune commission!"

Le banquier Selim ne savait evidemment plus ni ce qu'il disait ni ce qu'il faisait.

Il va sans dire que, du fond de la galerie ou il se tenait a l'ecart, Yarhud observait toute cette scene avec une extreme attention. Qu'allait-il se produire de favorable ou de nuisible a ses projets?

En ce moment, Ahmet vint saisir son oncle par le bras; il l'arreta sur le seuil de la porte qu'il allait franchir, et il le forca, non sans peine, etant donne le caractere de l'entete, a revenir sur ses pas.

"Mon oncle, lui dit-il, vous nous avez tous embrasses au moment ou vous arriviez....

--Mais non! mais non! mon neveu, repondit Keraban, au moment ou j'allais repartir!

--Soit, mon oncle!... je ne veux pas vous contrarier.... Mais, au moins, dites-nous pourquoi vous etes venu a Odessa!

--Je ne suis venu a Odessa, repondit Keraban, que parce qu'Odessa etait sur ma route. Si Odessa n'avait point ete sur ma route, je ne serais pas venu a Odessa!--N'est-il pas vrai, Van Mitten?"

Le Hollandais se contenta de faire un signe affirmatif, en abaissant lentement la tête.

"Ah! au fait, vous n'avez pas été présente, et il faut que je vous présente!" dit le seigneur Keraban.

Et, s'adressant à Selim:

"Mon ami Van Mitten, lui dit-il, mon correspondant de Rotterdam, que j'emmène dîner à Scutari!

--A Scutari? s'écria le banquier.

--Il paraît!... dit Van Mitten.

--Et son valet Bruno, ajouta Keraban, un brave serviteur, qui n'a pas voulu se séparer de son maître!

--Il paraît!... répondit Bruno, comme un écho fidèle.

--Et maintenant, en route!"

Ahmet intervint de nouveau:

"Soit, mon oncle, dit-il, et croyez bien que personne ici n'a l'envie de vous résister.... Mais si vous n'êtes venu à Odessa que parce qu'Odessa est sur votre route, quelle route voulez-vous donc suivre pour aller de Constantinople à Scutari?"

--La route qui fait le tour de la mer Noire!

--Le tour de la mer Noire!" s'écria Ahmet.

Et il y eut un instant de silence.

"Ah ça! reprit Keraban, qu'y a-t-il d'étonnant, d'extraordinaire, s'il vous plaît, à ce que je me rende de Constantinople à Scutari en faisant le tour de la mer Noire?"

Le banquier Selim et Ahmet se regarderent. Est-ce que le riche négociant de Galata était devenu fou?

"Ami Keraban, dit alors Selim, nous ne songeons point à vous contrarier...."

C'était la phrase habituelle par laquelle on commençait prudemment toute conversation avec le têtard personnage.

"... Nous ne voulons pas vous contrarier, mais il nous semble que, pour aller directement de Constantinople à Scutari, il n'y a qu'à traverser le Bosphore!

--Il n'y a plus de Bosphore!

--Plus de Bosphore?... repeta Ahmet.

--Pour moi, du moins! Il n'y en a que pour ceux qui veulent se soumettre a payer un impot inique, un impot de dix paras par personne, un impot dont le gouvernement des nouveaux Turcs vient de frapper ces eaux libres de tout droit jusqu'a ce jour!

--Quoi!... un nouvel impot! s'ecria Ahmet, qui comprit en un instant dans quelle aventure un entetement inderacinable venait de lancer son oncle.

--Oui, reprit le seigneur Keraban en s'animant de plus belle. Au moment ou j'allais m'embarquer dans mon caique ... pour aller diner a Scutari ... avec mon ami Van Mitten, cet impot de dix paras venait d'etre etabli!... Naturellement, j'ai refuse de payer!... On a refuse de me laisser passer!... J'ai dit que je saurais bien aller a Scutari sans traverser le Bosphore!... On m'a repondu que cela ne serait pas!... J'ai repondu que cela serait!... Et cela sera! Par Allah! je me serais plutot coupe la main que de la porter a ma poche pour en tirer ces dix paras! Non! par Mahomet! par Mahomet! ils ne connaissent pas Keraban!"

Evidemment, ils ne connaissaient pas Keraban! Mais son ami Selim, son neveu Ahmet, Van Mitten, Amasia, le connaissaient, et ils virent bien, apres ce qui s'etait passe, qu'il serait impossible de le faire revenir sur sa resolution. Il n'y avait donc pas a discuter,--ce qui aurait complique les choses,--mais a accepter la situation.

C'etait tellement indique que cela se fit d'un commun accord, sans meme entente prealable.

"Apres tout, mon oncle, vous avez raison! dit Ahmet.

--Absolument raison! ajouta Selim.

--Toujours raison! repondit Keraban.

--Il faut resister aux pretentions iniques, reprit Ahmet, resister, quand il devrait vous en couter la fortune....

--Et la vie! ajouta Keraban.

--Vous avez donc bien fait de vous refuser au paiement de cet impot, et de montrer que vous saurez aller de Constantinople a Scutari, sans franchir le Bosphore....

--Et sans debourser dix paras, ajouta Keraban, dut-il m'en couter cinq cent mille!

--Mais vous n'etes pas absolument presse de partir, je suppose?... demanda Ahmet.

--Absolument presse, mon neveu, repondit Keraban. Il faut, tu sais pourquoi, que je sois de retour avant six semaines!

--Bon! mon cher oncle, vous pourriez bien nous donner quelque huit jours a Odessa?...

--Pas cinq jours, pas quatre, pas un, repondit Keraban, pas meme une heure!"

Ahmet, voyant que le naturel allait reprendre le dessus, fit signe a Amasia d'intervenir.

"Et notre mariage, monsieur Keraban? dit la jeune fille, en lui prenant la main.

--Ton mariage, Amasia? repondit Keraban, il ne sera en aucune facon recule. Il faut qu'il soit fait avant la fin du mois prochain!... Eh bien, il le sera!... Mon voyage ne le retardera pas d'un jour ... a la condition que je parte, sans perdre un instant!"

Ainsi tombait cet echafaudage d'esperances que tous avaient edifie sur l'arrivee inattendue du seigneur Keraban. Le mariage ne serait pas hate, mais il ne serait pas recule non plus! disait-il. Eh! qui pouvait en repondre? Comment prevoir les eventualites d'un si long et si penible voyage, fait dans ces conditions?

Ahmet ne put retenir un mouvement de depot, que son oncle ne vit pas, heureusement,--pas plus qu'il n'apercut le nuage qui obscurcit le front d'Amasia,--pas plus qu'il n'entendit Nedjeb murmurer:

"Ah! le vilain oncle!

--D'ailleurs, ajouta celui-ci du ton d'un homme qui fait une proposition a laquelle il n'est pas d'objection possible, d'ailleurs, je compte bien qu'Ahmet m'accompagnera!

--Diable! voila un coup droit, difficile a parer! dit a mi-voix Van Mitten.

--On ne le parera pas!" repondit Bruno.

Ahmet, en effet, avait recu ce coup en plein coeur. De son cote, Amasia, vivement atteinte par l'annonce du depart de son fiance, demeurait immobile, pres de Nedjeb, qui aurait arrache les yeux au seigneur Keraban.

Au fond de la galerie, le capitaine de la Guidare ne perdait pas un mot de cette conversation. Cela prenait evidemment une tournure favorable a ses projets.

Selim, bien qu'il eut peu d'espoir de modifier la resolution de son ami, crut devoir intervenir, pourtant, et dit:

"Est-il donc nécessaire, Keraban, que votre neveu fasse avec vous le tour de la mer Noire?"

--Nécessaire, non! répondit Keraban, mais je ne pense pas qu'Ahmet hésite à m'accompagner!

--Cependant!... reprit Selim.

--Cependant?..." répondit l'oncle, dont les dents se serrèrent, ainsi qu'il lui arrivait au début de toute discussion.

Une minute de silence, qui parut interminable, suivit le dernier mot prononcé par le seigneur Keraban. Mais Ahmet avait énergiquement pris son parti. Il parlait bas à la jeune fille. Il lui faisait comprendre que, quelque chagrin qu'ils dussent ressentir tous deux de ce départ, mieux valait ne pas résister; que, sans lui, ce voyage pourrait éprouver des retards de toutes sortes; qu'avec lui, au contraire, ce voyage s'accomplirait plus rapidement; qu'avec sa parfaite connaissance de la langue russe, il ne laisserait perdre ni un jour ni une heure; qu'il saurait bien obliger son oncle à faire les pas doubles, comme on dit, cela dut-il lui coûter le triple; qu'enfin, avant la fin du prochain mois, c'est-à-dire avant la date à laquelle Amasia devait être mariée pour sauvegarder un intérêt de fortune considérable, il aurait ramené Keraban sur la rive gauche du Bosphore.

Amasia n'avait pas eu la force de dire oui, mais elle comprenait que c'était le meilleur parti à prendre.

"Eh bien, c'est convenu, mon oncle! dit Ahmet. Je vous accompagnerai, et je suis prêt à partir, mais...."

--Oh! pas de conditions, mon neveu!

--Soit, sans conditions!" répondit Ahmet.

Et, mentalement, il ajouta:

"Je saurai bien te faire courir, quand tu devrais t'y époumonner, oh! le plus têtu des oncles!"

--En route donc," dit Keraban.

Et se retournant vers Selim:

"Ces roubles en échange de mes piastres?..."

--Je vous les donnerai à Odessa, ou je vais vous accompagner, répondit Selim.

--Vous êtes prêt, Van Mitten? demanda Keraban.

--Toujours prêt.

--Eh bien, Ahmet, reprit Keraban, embrasse ta fiancée, embrasse-la bien, et partons!"

Ahmet serrait déjà la jeune fille dans ses bras. Amasia ne pouvait retenir ses larmes.

"Ahmet, mon cher Ahmet!... repétait-elle.

--Ne pleurez pas, chère Amasia! disait Ahmet. Si notre mariage n'est pas avancé, il ne sera pas retardé non plus, je vous le promets!... Ce ne sont que quelques semaines d'absence!...

--Ah! chère maîtresse, dit Nedjeb, si le seigneur Keraban pouvait seulement se casser une jambe ou deux avant de sortir d'ici! Voulez-vous que je m'occupe de cela?"

Mais Ahmet ordonna à la jeune Zingare de se tenir tranquille, et il fit bien. Certainement, Nedjeb était femme à tout tenter pour arrêter cet oncle intraitable.

Les adieux étaient faits, les derniers baisers étaient échangés. Tous se sentaient émus. Le Hollandais lui-même éprouvait comme un serrement de cœur. Seul, le seigneur Keraban ne voyait rien ou ne voulait rien voir de l'attendrissement général.

"La chaise est-elle prête? demanda-t-il à Nizib, qui entra à ce moment dans la galerie.

--La chaise est prête, répondit Nizib.

--En route! dit Keraban. Ah! messieurs les modernes Ottomans, qui vous habillez à l'européenne! Ah! messieurs les nouveaux Turcs, qui ne savez plus même être gras!..."

C'était évidemment la une impardonnable décadence aux yeux du seigneur Keraban.

"... Ah! messieurs les renégats, qui vous soumettez aux prescriptions de Mahmoud, je vous montrerai qu'il y a encore de Vieux Croyants, dont vous n'aurez jamais raison!"

Personne ne le contredisait alors, le seigneur Keraban, et pourtant il s'animait de plus belle.

"Ah! vous prétendez monopoliser le Bosphore à votre profit! Eh bien, je m'en passerai, de votre Bosphore! Je m'en moque, de votre Bosphore!--Vous dites, Van Mitten?..."

--Je ne dis rien, répondit Van Mitten, qui, de fait, n'avait pas même ouvert la bouche et s'en fut bien garde!

--Votre Bosphore! Leur Bosphore! reprit le seigneur Keraban, en

tendant son poing vers le sud. Heureusement, la mer Noire est là! Elle a un littoral, la mer Noire, et il n'est pas uniquement fait pour les conducteurs de caravanes! Je le suivrai, je le contournerai! Hein! mes amis, voyez-vous d'ici la figure que feront ces employés du gouvernement, quand ils me verront apparaître sur les hauteurs de Scutari, sans avoir jeté même un demi-para dans leur seille de mendiants administratifs!"

Il faut bien en convenir, le seigneur Keraban, tout débordant de menaces en cette suprême imprecation, était magnifique.

"Allons, Ahmet! allons, Van Mitten! s'écria-t-il. En route! en route! en route!"

Il était déjà sur la porte, lorsque Selim l'arrêta d'un mot:

"Ami Keraban, dit-il, une simple observation.

--Pas d'observations!

--Eh bien, une simple remarque que je désirerais vous faire, reprit le banquier.

--Eh! avons-nous le temps?...

--Écoutez-moi, ami Keraban. Une fois arrivé à Scutari, après avoir achevé ce tour de la mer Noire, que ferez-vous?

--Moi?... Eh bien, je ... je....

--Vous n'allez pas, je suppose, vous fixer à Scutari, sans jamais revenir à Constantinople, où est le siège de votre maison de commerce?

--Non.... répondit Keraban, en hésitant un peu.

--Au fait, mon oncle, fit observer Ahmet, pour peu que vous vous obstiniez à ne plus passer le Bosphore, notre mariage....

--Ami Selim, rien n'est plus simple! répondit Keraban, en éludant la première question, qui ne laissait pas de l'embarrasser. Qui vous empêche de venir avec Amasia à Scutari? Cela vous coûtera dix paras par tête, il est vrai, pour franchir leur Bosphore, mais votre honneur n'est pas engagé comme le mien dans l'affaire!

--Oui! oui! Venez à Scutari, dans un mois! s'écria Ahmet. Vous nous attendrez là, ma chère Amasia, et nous ferons en sorte de ne pas trop vous faire attendre!

--Soit! Rendez-vous à Scutari! répondit Selim. C'est là que nous célébrerons le mariage!--Mais enfin, ami Keraban, le mariage fait, ne reviendrez-vous pas à Constantinople?

--J'y reviendrai, s'écria Keraban, certes, j'y reviendrai!

--Et comment?

--Eh bien, ou cet impot vexatoire sera aboli, et je passerai le Bosphore ... sans payer....

--Et s'il ne l'est pas?

--S'il ne l'est pas?... repondit le seigneur Keraban avec un geste superbe. Par Allah! je reprendrai le meme chemin, et je referai le tour de la mer Noire!"

XI

DANS LEQUEL IL SE MELE UN PEU DE DRAME A CETTE FANTAISISTE HISTOIRE DE VOYAGE.

Ils etaient tous partis! Ils avaient quitte la villa, le seigneur Keraban pour accomplir ce voyage, Van Mitten pour accompagner son ami, Ahmet pour suivre son oncle, Nizib et Bruno, parce qu'ils ne pouvaient faire autrement! L'habitation etait maintenant deserte, a ne point compter cinq ou six serviteurs, qui s'occupaient de leur besogne dans les communs. Le banquier Selim, lui-meme, venait de se rendre a Odessa, afin de remettre aux voyageurs les roubles echanges contre leurs piastres ottomanes.

La villa ne comptait plus parmi ses hotes que les deux jeunes filles, Amasia et Nedjeb.

Le capitaine maltais le savait bien. Toutes les peripeties de cette scene d'adieux, il les avait suivies avec un interet facile a comprendre. Le seigneur Keraban remettrait-il a son retour le mariage d'Amasia et d'Ahmet? Il l'avait remis: premiere bonne carte dans son jeu. Ahmet consentirait-il a accompagner son oncle?... Il y avait consenti: seconde bonne carte dans le jeu d'Yarhud.

Eh bien, le Maltais en avait une troisieme: Amasia et Nedjeb etaient maintenant seules dans la villa, ou, tout au moins, dans la galerie qui s'ouvrait sur la mer. Sa tartane se trouvait la, a une demi-encablure.... Son canot l'attendait au bas des degres.... Ses matelots etaient gens a lui obeir sur un signe.... Il n'avait qu'a vouloir!

Le capitaine fut vivement tente d'employer la violence pour s'emparer d'Amasia. Mais, au fond, comme c'etait un homme prudent, ne voulant rien donner au hasard, decide a ne laisser aucune trace de l'enlevement, il se mit a reflechir.

Or, il faisait grand jour alors. S'il tentait d'agir par force, Amasia

appellerait a son aide. Nedjeb joindrait ses cris aux siens. Peut-etre seraient-elles entendues de quelque serviteur! Peut-etre verrait-on la _Guidare_ appareillant en toute hate pour sortir de la baie d'Odessa! Ce serait la un indice, un commencement de preuve.... Non! mieux valait operer avec plus de circonspection et attendre la nuit pour agir. L'important etait qu'Ahmet ne fut plus la..., et il n'y etait plus.

Le Maltais resta donc a l'ecart, assis a l'arriere de son canot que dissimulait en partie la balustrade, et il observait les deux jeunes filles. Elles ne songeaient guere a la presence de ce dangereux personnage.

Toutefois, si, par suite de la visite convenue, Amasia et Nedjeb consentaient a venir a bord de la tartane, soit pour examiner les articles dont elles devaient faire emplette, soit pour tout autre motif,--et Yarhud avait une idee a cet egard,--il verrait s'il serait opportun de se decider, sans attendre la nuit.

Apres le depart d'Ahmet, Amasia, frappee de ce coup subit, etait restee silencieuse, pensive, regardant le lointain horizon qui se deroulait vers le nord. La se dessinait ce littoral, dont les voyageurs allaient obstinement suivre le contour; la, cette route ou les retards, les dangers peut-etre, mettraient a l'epreuve le seigneur Keraban et tous ceux qu'il entraînait malgre eux! Si son mariage eut ete fait, elle n'aurait pas hesite a accompagner Ahmet! Comment l'oncle s'y serait-il oppose? Il ne l'eut pas voulu. Non! Devenue sa niece, il lui semblait qu'elle aurait eu quelque influence sur lui, qu'elle l'aurait arrete sur cette pente dangereuse, ou son obstination pouvait le pousser encore! Et maintenant, elle etait seule, et il lui fallait attendre bien des semaines avant de se retrouver avec Ahmet dans cette villa de Scutari, ou leur union devait s'accomplir!

Mais si Amasia etait triste, Nedjeb etait furieuse, elle, furieuse contre l'entete, cause de toutes ces deceptions! Ah! s'il se fut agi de son propre mariage, la jeune Zingare ne se fut point laisse enlever ainsi son fiance! Elle aurait tenu tete au tetu! Non! cela ne se serait pas passe de la sorte!

Nedjeb s'approcha de la jeune fille. Elle la prit par la main; elle la ramena vers le divan; elle la forca de s'y reposer, et, prenant un coussin, s'assit a ses pieds.

"Chere maitresse, dit-elle, a votre place, au lieu de penser au seigneur Ahmet pour le plaindre, je penserais au seigneur Keraban pour le maudire a mon aise!

--A quoi bon? repondit Amasia.

--Il me semble que ce serait moins triste! reprit Nedjeb. Si vous le voulez, nous allons accabler cet oncle de toutes nos maledictions! Il les merite, et je vous assure que je lui ferai bonne mesure!

--Non, Nedjeb, repondit Amasia. Parlons plutot d'Ahmet! C'est a lui seul que je dois penser! c'est a lui seul que je pense!

--Parlons-en donc, chere maitresse, dit Nedjeb. En verite, c'est bien le plus charmant fiance que puisse rever une jeune fille, mais quel oncle il a! Ce despote, cet egoiste, ce vilain homme, qui n'avait qu'un mot a dire et qui ne l'a pas dit, qui n'avait qu'a nous donner quelques jours et qui les a refuses! Vraiment! il meriterait....

--Parlons d'Ahmet! reprit Amasia.

--Oui, chere maitresse! Comme il vous aime! Combien vous serez heureuse avec lui! Ah! il serait parfait s'il n'avait pas un pareil oncle! Mais en quoi est-il bati, cet homme-la? Savez-vous qu'il a bien fait de ne point prendre de femme, ni une ni plusieurs! Avec ses entetements, il aurait fait revolter jusqu'aux esclaves de son harem!

--Voila que tu parles encore de lui, Nedjeb! dit Amasia, dont les pensees suivaient un tout autre cours.

--Non!... non!... je parle du seigneur Ahmet! Comme vous, je ne songe qu'au seigneur Ahmet!

Eh, tenez! a sa place, je ne me serais pas rendue! J'aurais insiste!... Je lui croyais plus d'energie!

--Qui te dit, Nedjeb, qu'il n'a pas montre plus d'energie a ceder aux ordres de son oncle qu'a lui resister? Ne vois-tu pas, quelque douleur que cela me cause, que mieux valait qu'il fut de ce voyage, pour le hater par tous les moyens possibles, pour prevenir peut-etre des dangers dans lesquels le seigneur Keraban risque de se jeter avec son entetement habituel. Non! Nedjeb, non! En partant, Ahmet a fait preuve de courage! En partant, il m'a donne une nouvelle preuve de son amour!

--Il faut que vous ayez raison, ma chere maitresse! repondit Nedjeb, qui, emportee par la vivacite de son sang de Zingare, ne pouvait se rendre! Oui! le seigneur Ahmet s'est montre energique en partant! Mais n'eut-il pas ete plus energique encore s'il eut empeche son oncle de partir!

--Etait-ce possible, Nedjeb? reprit Amasia. Je te le demande, etait-ce possible?

--Oui ... non!... peut-etre! repondit Nedjeb. Il n'y a pas de barre de fer qu'on ne puisse faire plier ... ou briser, au besoin! Ah! cet oncle Keraban! C'est bien a lui seul qu'il faut s'en prendre! Et s'il arrive quelque accident, c'est lui seul qui en sera responsable! Et quand je pense que c'est pour ne pas payer dix paras qu'il fait le malheur du seigneur Ahmet, le votre ... et, par consequent, le mien. Je voudrais, oui!... je voudrais que la mer Noire debordat jusqu'aux dernieres limites du monde, pour voir s'il s'obstinerait encore a en faire le tour!

--Il le ferait! repondit Amasia d'un ton de conviction profonde. Mais parlons d'Ahmet, Nedjeb, et ne parlons que de lui!"

En ce moment, Yarhud venait de quitter son canot, et, sans etre vu, il s'avancait vers les deux jeunes filles. Au bruit de ses pas, toutes deux se retournerent. Leur surprise, melee d'un peu de crainte, fut grande en l'apercevant pres d'elles.

Nedjeb s'etait relevee la premiere.

"Vous, capitaine? dit-elle. Que venez-vous faire ici? Que voulez-vous donc?..."

--Je ne veux rien, repondit Yarhud, en feignant quelque etonnement de se voir accueilli de la sorte, je ne veux rien, si ce n'est me mettre a votre disposition pour....

--Pour?... repeta Nedjeb.

--Pour vous conduire a bord de la tartane, repondit le capitaine. N'avez-vous pas decide de venir visiter sa cargaison et de faire un choix de ce qui pourrait vous convenir?

--C'est vrai, chere maitresse, s'ecria Nedjeb. Nous avons promis au capitaine....

--Nous avons promis, quand Ahmet etait encore la, repondit la jeune fille, mais Ahmet est parti, et il n'y a plus lieu de nous rendre a bord de la _Guidare_!"

Les sourcils du capitaine se froncerent un instant; puis, du ton le plus calme:

"La _Guidare_, dit-il, ne peut faire un long sejour dans la baie d'Odessa, et il est possible que j'appareille demain ou apres-demain au plus tard. Si donc la fiancee du seigneur Ahmet veut faire acquisition de quelques-unes de ces etoffes dont les echantillons ont paru lui plaire, il faudrait profiter de cette occasion. Mon canot est la, et, en quelques instants, nous pourrions etre a bord.

--Nous vous remercions, capitaine, repondit froidement Amasia, mais j'aurais peu de gout a m'occuper de pareilles fantaisies en l'absence du seigneur Ahmet! Il devait nous accompagner dans cette visite a la _Guidare_, il devait nous aider de ses conseils... Il n'est plus la, et, sans lui, je ne peux et ne veux rien faire!

--Je le regrette, repondit Yarhud, d'autant plus que le seigneur Ahmet, je n'en doute pas, serait agreablement surpris, a son retour, si vous aviez fait ces acquisitions! C'est une occasion qui ne se retrouvera plus, et que vous regretterez!

--Cela est possible, capitaine, repondit Nedjeb, mais, en ce moment, vous ferez mieux, je pense, de ne point insister a ce sujet!

--Soit, reprit Yarhud, en s'inclinant. Toutefois, laissez-moi esperer que si, dans quelques semaines, les hasards de ma navigation ramenaient la _Guidare_ a Odessa, vous voudriez bien ne point oublier que vous aviez promis de lui rendre visite.

--Nous ne l'oublierons pas, capitaine," repondit Amasia, en faisant comprendre au Maltais qu'il pouvait se retirer.

Yarhud salua donc les deux jeunes filles; il fit quelques pas vers la terrasse; puis, s'arretant, comme si quelque idee lui fut venue soudain, il revint vers Amasia, au moment ou la jeune fille allait quitter la galerie.

"Un mot encore, dit-il, ou plutot une proposition, qui ne peut qu'etre agreable a la fiancee du seigneur Ahmet.

--De quoi s'agit-il? demanda Amasia, un peu impatientee de cette obstination du capitaine maltais a lui imposer sa presence et cette conversation dans la villa.

--Le hasard m'a fait assister a toute cette scene, qui a precede le depart du seigneur Ahmet.

--Le hasard? repondit Amasia, devenue mefiante, comme par un pressentiment.

--Le hasard seul! repondit Yarhud. J'etais la, dans mon canot, qui etait reste a votre disposition....

--Quelle proposition avez-vous a nous faire, capitaine? demanda la jeune fille.

--Une proposition tres naturelle, repondit Yarhud. J'ai vu combien la fille du banquier Selim avait ete affectee de ce brusque depart, et, s'il lui plaisait de revoir encore une fois le seigneur Ahmet?...

--Revoir encore une fois!... Que voulez-vous dire? repondit Amasia, dont le coeur battit a cette pensee.

--Je veux dire, reprit Yarhud, que, dans une heure, l'equipage du seigneur Keraban passera necessairement a la pointe de ce petit cap que vous apercevez la-bas!"

Amasia s'etait avancee et regardait, la legere courbure de la cote a l'endroit indique par le capitaine.

"La?... la?... fit-elle.

--Oui.

--Chere maitresse, s'ecria Nedjeb, si nous pouvions nous rendre a cette pointe?

--Rien n'est plus facile, repondit Yarhud. En une demi-heure, avec le vent portant, la _Guidare_ peut avoir atteint ce cap, et, si vous voulez vous embarquer, nous appareillerons immediatement.

--Oui!... oui!..." s'ecria Nedjeb, qui ne voyait, dans cette promenade en mer, qu'une occasion pour Amasia de revoir encore une fois son fiance.

Mais Amasia avait reflechi. Devant cette hesitation, le capitaine n'avait pu retenir un mouvement, qui ne lui avait point echappe. Il lui sembla alors que la physionomie de Yarhud ne prevenait guere en sa faveur. Elle redevint defiante.

Quittant la balustrade, sur laquelle elle s'etait accoudee pour mieux apercevoir la prolongation du littoral, Amasia rentra dans la galerie avec Nedjeb, dont elle avait saisi la main.

"J'attends vos ordres? dit le capitaine.

--Non, capitaine, repondit Amasia. En revoyant mon fiance dans ces conditions, je crois que je lui ferais moins de plaisir que de peine!"

Yarhud, comprenant que rien ne ferait revenir la jeune fille sur son refus, se retira froidement.

Un instant apres, l'embarcation debordait, emmenant le capitaine maltais et ses hommes; puis, elle accostait la tartane, et restait elongee sur son flanc de babord, tourne au large.

Les deux jeunes filles demeurerent seules dans la galerie, pendant une heure encore. Amasia revint s'accouder sur la balustrade. Elle regardait obstinement ce point du littoral, indique par Yarhud, que devait franchir la chaise du seigneur Keraban.

Nedjeb observait, comme elle, ce retour de la cote, qui se developpait a pres d'une lieue dans l'est.

Au bout d'une heure, en effet, la jeune Zingare de s'ecrier:

"Ah! chere maitresse, voyez! voyez! N'apercevez-vous pas une voiture qui suit la route, la-bas, au sommet de la falaise?"

--Oui! oui! repondit Amasia! Ce sont eux! C'est lui, lui!

--Il ne peut vous voir!...

--Qu'importe! Je sens qu'il me regarde!

--N'en doutez pas, chere maitresse! repondit Nedjeb. Ses yeux auront bien su decouvrir la villa au milieu des arbres, au fond de la baie, et peut-etre nous.

--Au revoir, mon Ahmet! au revoir!" dit une dernière fois la jeune fille, comme si cet adieu eut pu parvenir jusqu'à son fiancé.

Amasia et Nedjeb, lorsque la chaise de poste eut disparu au tournant de la route, sur l'extrême pente de la falaise, quitterent la galerie et regagnerent l'intérieur de l'habitation.

Du pont de la tartane, Yarhud les vit se retirer, et il donna l'ordre aux hommes de quart de guetter leur retour, si elles revenaient, lorsque la nuit commencerait à tomber. Alors, il agirait par la force, puisque la ruse n'avait pu lui réussir.

Sans doute, depuis le départ d'Ahmet, avec cette heureuse circonstance que le mariage ne se ferait pas avant six semaines, l'enlèvement de la jeune fille ne demandait plus à être accompli aussi hâtivement. Mais il fallait compter avec les impatiences du seigneur Saffar, dont la rentrée à Trebizonde était peut-être prochaine. Or, étant données les incertitudes d'une navigation sur la mer Noire, un bâtiment à voile peut éprouver des retards de quinze à vingt jours. Il importait donc de partir le plus tôt possible, si Yarhud voulait arriver à l'époque fixée dans son entretien avec l'intendant Scarpante. Sans doute, Yarhud était un coquin, mais c'était un coquin qui tenait à faire honneur à ses engagements. De là, son projet d'opérer sans perdre un seul instant.

Les circonstances ne devaient que trop le servir. En effet, vers le soir, avant même que son père fut revenu de la maison de banque, Amasia rentra dans la galerie. Elle était seule, cette fois. Sans attendre que la nuit fut complète, la jeune fille voulait revoir encore une fois ce lointain panorama de falaises qui fermait l'horizon dans le nord. C'était par là que s'en allait tout son cœur. Elle reprit donc cette place, à laquelle elle reviendrait souvent, sans doute, elle s'accouda sur la balustrade, et demeura pensive, ayant dans les yeux un de ces regards qui vont au-delà du possible, et qu'aucune distance ne peut arrêter.

Mais aussi, perdue dans ses réflexions, Amasia n'aperçut pas une embarcation qui se détachait de la _Guidare_, déjà à peine visible dans l'ombre. Elle ne la vit pas s'approcher sans bruit, longer en les contournant les degrés de la terrasse, et s'arrêter aux premières marches que baignaient les eaux de la baie.

Cependant, Yarhud, suivi de trois matelots, s'était glissé en rampant sur les gradins.

La jeune fille, absorbée dans sa rêveuse pensée, ne l'avait pas aperçu.

Soudain, Yarhud, bondissant sur elle, la saisit avec tant de force et d'a-propos qu'elle fut dans l'impossibilité de lui résister.

"A moi! à moi!" put cependant crier la malheureuse enfant.

Ses cris furent aussitôt étouffés; mais ils avaient été entendus de Nedjeb, qui venait chercher sa maîtresse.

A peine la jeune Zingare eut-elle franchi la porte de la galerie, que deux des matelots, se jetant sur elle, comprimèrent aussitôt ses mouvements et ses cris.

"A bord!" dit Yarhud.

Les deux jeunes filles, irrésistiblement emportées, furent déposées dans l'embarcation, qui déborda pour rallier la tartane.

La Guidare, son ancre à pic, ses voiles hautes, n'avait plus qu'à dériver pour appareiller.

C'est ce qui fut fait, dès qu'Amasia et Nedjeb eurent été enfermées à bord, dans une cabine de l'arrière, ne pouvant plus rien voir, ne pouvant plus se faire entendre.

Cependant, la tartane, ayant pris le vent, s'inclinait sous ses grandes antennes, de manière à sortir de la petite anse qui bordait les murs de la villa. Mais, si rapidement qu'eût été fait ce coup de force, il avait éveillé l'attention de quelques serviteurs, occupés dans les jardins.

L'un d'eux avait entendu le cri poussé par Amasia: il donna aussitôt l'alarme.

A ce moment, le banquier Selim rentrait à son habitation. Il fut mis au courant de ce qui venait de se passer. Dans une angoisse dont il ne pouvait se rendre compte, il chercha sa fille ... Sa fille avait disparu.

Mais, en voyant la tartane évoluer pour doubler l'extrémité sud de la petite anse, Selim comprit tout. Il courut, à travers les jardins, vers une pointe que devait raser d'assez près la Guidare, afin d'éviter les dernières roches du littoral.

"Miserables! criait-il. On enlève ma fille! ma fille! Amasia! Arrêtez-les!... arrêtez!..."

Un coup de feu, parti du pont de la Guidare, fut l'unique réponse à son appel.

Selim tomba frappé d'une balle à l'épaule. Un instant après, la tartane, toutes voiles dessus, enlevée par la fraîche brise du soir, avait disparu au large de l'habitation.

DANS LEQUEL VAN MITTEN RACONTE UNE HISTOIRE DE TULIPES, QUI INTERESSERA PEUT-ETRE LE LECTEUR.

La chaise de poste, attelée de chevaux frais, avait quitté Odessa vers une heure de l'après-midi. Le seigneur Keraban occupait le coin de gauche du coupe, Van Mitten, le coin de droite, Ahmet, la place du milieu. Bruno et Nizib étaient remontés dans le cabriolet, où le temps se passait pour eux moins à causer qu'à dormir.

Un soleil assez vif égayait la campagne, et les eaux de la mer se détachaient en bleu sombre sur les falaises grisâtres du littoral.

Dans le coupe, on commença par être tout aussi silencieux que dans le cabriolet, à cela près que, si l'on sommeillait en haut, on réfléchissait en bas.

Le seigneur Keraban s'enfonçait avec délices dans ses rêves d'entêtement, et ne songeait qu'au "bon tour" qu'il prétendait jouer aux autorités ottomanes.

Van Mitten pensait à ce voyage imprévu, et ne cessait de se demander pourquoi lui, citoyen des provinces bataves, il était lancé sur les routes littorales de la mer Noire, lorsqu'il pouvait tranquillement rester dans le faubourg de Pera, à Constantinople.

Ahmet, lui, avait franchement pris son parti de ce départ. Mais il était bien décidé à ne point épargner la bourse de son oncle, dans tous les cas où un retard devrait être évité ou un obstacle franchi à prix d'argent. On irait par le plus court, mais aussi par le plus vite.

Le jeune homme ruminait tout cela dans sa tête, quand, au tournant du petit cap, il aperçut au fond de la baie la villa du banquier Selim. Ses yeux se fixèrent sur ce point, --sans doute au moment où les yeux d'Amasia se portaient vers lui, --et il est probable que leurs regards se croisèrent sans avoir pu s'atteindre.

Puis, s'adressant à son oncle, Ahmet, résolu à toucher une question des plus délicates, lui demanda s'il avait arrêté minutieusement tous les détails de l'itinéraire.

"Oui, mon neveu, répondit Keraban. Nous suivrons, sans jamais l'abandonner, la route qui contourne le littoral.

--Et nous nous dirigeons, en ce moment?...

--Sur Koblewo, à une douzaine de lieues d'Odessa, et je compte bien y arriver ce soir.

--Et une fois à Koblewo? demanda Ahmet....

--Nous voyagerons toute la nuit, mon neveu, afin d'arriver à Nikolaïef

demain, vers midi, apres avoir franchi les dix-huit lieues qui separent cette ville de la bourgade.

--Tres bien, oncle Keraban, il s'agit d'aller vite, en effet!... Mais, arrive a Nikolaief, ne songerez-vous pas a atteindre, en quelques jours seulement, les districts du Caucase?

--Et comment?

--En usant des chemins de fer de la Russie meridionale, qui, par Alexandroff et Rostow, nous permettront d'accomplir ainsi un bon tiers de notre voyage.

--Les chemins de fer?" s'ecria Keraban.

En ce moment, Van Mitten poussa legerement le coude de son jeune compagnon:

"Inutile! lui dit-il a mi-voix.... Discussion inutile!... Horreur des chemins de fer!"

Ahmet n'etait pas sans savoir quelles etaient les idees de son oncle sur ces moyens de locomotion trop modernes pour un fidele du vieux parti turc; mais enfin, en ces conjonctures, il lui semblait que le seigneur Keraban pourrait bien, pour une fois, se departir de ses deplorables preventions.

Ceder, meme un instant, sur un point quelconque!... Keraban n'eut plus ete Keraban.

"Tu parles de chemin de fer, je crois?... dit-il.

--Sans doute, mon oncle.

--Tu veux que moi, Keraban, je consente a faire ce que je n'ai jamais fait encore?

--Il me semble que....

--Tu veux que moi, Keraban, je me fasse stupidement trainer par une machine a vapeur?

--Quand vous aurez essaye....

--Ahmet, il est evident que tu ne reflechis pas a ce que tu as l'audace de me proposer!

--Mais, mon oncle!...

--Je dis que tu ne reflechis pas, puisque tu te permets de formuler cette proposition!

--Je vous assure, mon oncle, que dans ces wagons....

--Wagons?... dit Keraban, en repetant ce mot d'importation etrangere avec un intonation difficile a rendre.

--Oui ... ces wagons, qui glissent sur des rails....

--Rails?... fit Keraban. Quels sont ces horribles mots, et quelle langue parlons-nous, s'il te plait?

--Mais la langue des voyageurs modernes!

--Dis donc, mon neveu, repondit l'entete personnage, en s'animant, est-ce que j'ai l'air d'un voyageur moderne, qui consente jamais a monter en wagon et a se faire tirer par une mecanique? Est-ce que j'ai besoin de glisser sur des rails, quand je puis rouler sur une route?

--Lorsqu'on est presse, mon oncle....

--Ahmet, regarde-moi bien en face et retiens ceci: il n'y aurait plus de voitures, que j'irais en charrette; plus de charrettes, que j'irais a cheval; plus de cheval, que j'irais a ane; plus d'ane, que j'irais a pied; plus de pieds, que j'irais a genoux; plus de genoux, que j'irais....

--Ami Keraban, arretez-vous, de grace! s'ecria Van Mitten.

--...Que j'irais sur le ventre! repliqua le seigneur Keraban. Oui!... sur le ventre!"

Et saisissant le bras d'Ahmet:

"Est-ce que tu as jamais entendu dire que Mahomet ait pris le chemin de fer pour aller a la Mecque?"

A ce dernier argument, il n'y avait evidemment rien a repondre. Aussi, Ahmet, qui aurait pu repliquer que, s'il y avait eu des chemins de fer de son temps, Mahomet les eut pris, sans doute, se tut-il, pendant que le seigneur Keraban continuait a grommeler dans son coin, en denaturant a plaisir tous les mots de l'argot railwayen.

Cependant, si la chaise ne pouvait pretendre a lutter de rapidite avec un express, elle marchait bien. Son attelage, sur une route assez bonne, l'enlevait au petit galop, et il n'y avait pas a se plaindre. Les chevaux ne manquaient point aux relais. Ahmet, qui s'etait charge du reglement de toutes les depenses,--son oncle y avait volontiers consenti,--payait des surtaxes et soldait les bakhchichs ou pourboires des postillons avec une generosite imperiale. Les billets s'envolaient de sa poche. On eut dit d'un cavalier semant des roubles sur les chemins d'un "rallie-paper"!

Tant et si bien que, le jour meme, la chaise, en longeant le littoral, passa par les bourgades de Schumirka, d'Alexandrowka, et, le soir, arriva a la bourgade de Koblewo.

De la, pendant la nuit, remontant dans l'intérieur de la province, de manière à franchir le Bug, à la hauteur de Nikolaïef, à travers le gouvernement de Kherson, les voyageurs atteignirent facilement cette ville, vers le midi du 28 août.

Trois heures de halte retinrent la chaise devant un hôtel passable, qui fournit un déjeuner de même qualité, dont Bruno prit sa bonne part. Ahmet profita de ce repas pour écrire au banquier Selim que le voyage se faisait dans des conditions acceptables, en ajoutant de bien douces choses pour Amasia. Le seigneur Keraban, lui, ne crut pas pouvoir mieux passer ces heures d'attente qu'en prolongeant le dessert entre les suaves absorptions du moka et les odorantes aspirations de son narghile.

Quant à Van Mitten, d'accord avec Bruno sur ce point qu'il valait autant que ce singulier voyage servit à leur instruction, il alla visiter cette ville de Nikolaïef, dont la prospérité s'accroît visiblement aux dépens de sa rivale Kherson et menace même de substituer son nom au sien dans l'appellation géographique du gouvernement.

Ahmet fut le premier à donner le signal du départ. Le Hollandais n'eut garde de le faire attendre.

Le seigneur Keraban lança la dernière bouffée de son narghile, au moment où le postillon se mettait en selle, et la chaise prit la route qui descend vers Kherson.

Il y avait dix-sept lieues à faire à travers un pays peu fertile. Ça et là, des muriers, des peupliers, des saules. Aux approches du Dnieper, dont le cours de près de quatre cents lieues se termine à Kherson, s'étendent de longues plaines de roseaux, qui semblaient tachetées de bleuets; mais ces bleuets s'envolaient à tire d'ailes au bruit de la chaise: c'étaient des geais azures, et leurs piaulements causaient plus de déplaisir aux oreilles que leurs chatoyantes couleurs ne causaient de plaisir aux yeux.

Le 29 août, dès l'aube, le seigneur Keraban et ses compagnons, après une nuit sans incidents, arrivaient à Kherson, chef-lieu du gouvernement, dont la fondation est due à Potemkin. Les voyageurs ne purent que se féliciter de cette création de l'impérial favori de Catherine II. Là, en effet, se trouvaient un bon hôtel, dans lequel ils firent halte pendant quelques heures, et des magasins suffisamment approvisionnés pour refaire les réserves comestibles de la chaise,--tâche dont Bruno, infiniment plus débrouillard que Nizib, s'acquitta à merveille.

Quelques heures plus tard, ils relayaient à l'importante bourgade d'Aleschki et se dirigeaient en redescendant vers l'isthme de Perekop, qui rattache la Crimée au littoral de la Russie méridionale.

Ahmet n'avait point négligé d'adresser à Odessa une lettre datée de

la bourgade d'Aleschki. Quand ils eurent repris place dans la chaise, lorsque l'attelage fut lancé à fond de train sur la route de Perekop, le seigneur Keraban demanda à son neveu s'il avait eu l'attention d'envoyer ses meilleurs "allahs", en même temps que les siens, à son ami Selim.

"Oui, sans doute, je ne l'ai point oublié, mon oncle, répondit Ahmet, et j'ai même ajouté que nous faisons toute diligence pour atteindre Scutari le plus tôt possible.

--Tu as bien fait, mon neveu, et il ne faudra pas négliger de donner de nos nouvelles, toutes les fois que nous aurons un bureau de poste à notre disposition.

--Malheureusement, comme nous ne savons jamais d'avance où nous nous arrêterons, fit observer Ahmet, nos lettres resteront toujours sans réponse!

--En effet, ajouta Van Mitten.

--Mais, à ce propos, dit Keraban, en s'adressant à son ami de Rotterdam, il me semble que vous n'êtes pas très pressé de correspondre avec madame Van Mitten? Que pensera cette excellente femme de votre négligence à son égard?

--Madame Van Mitten?... répondit le Hollandais.

--Oui!

--Madame Van Mitten est, à coup sûr, une fort honnête dame! Comme femme, je n'ai jamais eu un seul reproche à lui adresser, mais, comme compagne de ma vie.... Au fait, ami Keraban, pourquoi parlons-nous de madame Van Mitten?

--Eh! parce que, autant qu'il m'en souvient, c'était une très aimable personne!

--Ah?... fit Van Mitten, comme si on lui eut appris une chose toute nouvelle pour lui.

--Ne t'en ai-je pas parlé dans les meilleurs termes, neveu Ahmet, lorsque je suis revenu de Rotterdam?

--En effet, mon oncle.

--Et pendant mon voyage, n'ai-je pas été particulièrement charmé de l'accueil qu'elle me fit?

--Ah?... répéta Van Mitten.

--Cependant, reprit Keraban, elle avait bien parfois, j'en conviens, quelques idées singulières, des caprices ... des vapeurs!... Mais cela est inhérent au caractère des femmes, et, si l'on ne peut leur passer

cela, mieux vaut n'en jamais prendre! C'est précisément ce que j'ai fait.

--Et vous avez fait sagement, répondit Van Mitten.

--Elle aime toujours passionnément les tulipes, en vraie Hollandaise qu'elle est? demanda Keraban.

--Passionnément.

--Voyons, Van Mitten, parlons avec franchise! Je vous trouve froid pour votre femme!

--Froid serait une expression encore trop chaude pour ce que j'éprouve à son égard!

--Vous dites?... s'écria Keraban.

--Je dis, répondit le Hollandais, que je ne vous aurais peut-être jamais parlé de madame Van Mitten; mais, puisque vous m'en parlez, et puisque l'occasion s'en présente, je vais vous faire un aveu.

--Un aveu?

--Oui, ami Keraban! Madame Van Mitten et moi, nous sommes présentement séparés!

--Séparés, s'écria Keraban ... d'un commun accord?...

--D'un commun accord!

--Et pour toujours?...

--Pour toujours!

--Contez-moi donc cela, à moins que l'émotion....

--L'émotion? répondit le Hollandais. Et pourquoi voulez-vous que je ressente de l'émotion?

--Alors, parlez, parlez, Van Mitten! reprit Keraban. En ma qualité de Turc, j'aime les histoires, et en ma qualité de célibataire, j'adore surtout les histoires de ménage!

--Eh bien, ami Keraban, reprit le Hollandais, du ton dont il eut conté les aventures d'un autre, depuis quelques années, la vie était devenue intolérable entre madame Van Mitten et moi. Discussions incessantes sur toutes choses, sur l'heure de se lever, sur l'heure de se coucher, sur l'heure des repas, sur ce qu'on mangerait, sur ce qu'on ne mangerait pas, sur ce qu'on boirait, sur ce qu'on ne boirait pas, sur le temps qu'il faisait, sur le temps qu'il allait faire, sur le temps qu'il avait fait, sur les meubles que l'on placerait ici ou que l'on placerait là, sur le feu qu'il fallait allumer dans une chambre plutôt

que dans l'autre, sur la fenetre qu'il convenait d'ouvrir, sur la porte qu'il convenait de fermer, sur les plantes que l'on planterait dans le jardin, sur celles qu'on arracherait, enfin....

--Enfin, ca allait bien! dit Keraban.

--Comme vous voyez, mais ca allait surtout en empirant, parce qu'au fond, je suis d'un caractere doux, d'un temperament docile, et que je cedais sur tout pour n'avoir de querelle sur rien!

--C'etait peut-etre le plus sage! dit Ahmet.

--C'etait, au contraire, le moins sage! repondit Keraban, pret a soutenir une discussion sur ce sujet.

--Je n'en sais rien, reprit Van Mitten; mais, quoi qu'il en soit, dans notre derniere dispute, j'ai voulu resister.... J'ai resiste, oui, comme un veritable Keraban!

--Par Allah! cela n'est pas possible! s'ecria l'oncle d'Ahmet, qui se connaissait bien.

--Plus qu'un Keraban, ajouta Van Mitten!

--Mahomet me protege! repondit Keraban. Mais pretendre que vous etes plus entete que moi!...

--C'est evidemment improbable! repondit Ahmet, avec un accent de conviction qui alla jusqu'au coeur de son oncle.

--Vous allez voir, reprit tranquillement Van Mitten, et....

--Nous ne verrons rien! s'ecria Keraban.

--Veuillez m'entendre jusqu'au bout. C'etait a propos de tulipes, cette discussion qui s'eleva entre madame Van Mitten et moi, de ces belles tulipes d'amateurs, de ces _Genners_, qui montent droit sur leur tige, et dont il y a plus de cent varietes. Je n'en avais pas qui me coutassent moins de mille florins l'oignon!

--Huit mille piastres, dit Keraban, habitue a tout chiffrer en monnaie turque.

--Oui, huit mille piastres environ! repondit le Hollandais. Or, ne voila-t-il pas que madame Van Mitten s'avise, un jour, de faire arracher une _Valentia_ pour la remplacer par un _Oeil de Soleil_! Cela passait les bornes! Je m'y oppose.... Elle s'entete!... Je veux la saisir.... Elle m'echappe!... Elle se precipite sur la _Valentia_... Elle l'arrache...

--Cout: huit mille piastres! dit Keraban.

--Alors, reprit Van Mitten, je me jette a mon tour sur son _Oeil de

Soleil_, que j'écrase!

--Cout: seize mille piastres! dit Keraban.

--Elle tombe sur une seconde _Valentia_.... dit Van Mitten.

--Cout: vingt-quatre mille piastres! repondit Keraban, comme s'il eut passe les ecritures de son livre de caisse.

--Je lui reponds par un second _Oeil de Soleil_!...

--Cout: trente-deux mille piastres.

--Et alors la bataille s'engage, reprit Van Mitten. Madame Van Mitten ne se possedait plus. Je recois deux magnifiques "caieux" du plus grand prix par la tete....

--Cout: quarante-huit mille piastres!

--Elle en recoit trois autres en pleine poitrine!...

--Cout: soixante-douze mille piastres!

--C'était une veritable pluie d'oignons de tulipes, comme on n'en a peut-etre jamais vu! Cela a dure une demi-heure! Tout le jardin y a passe, puis la serre apres le jardin!... Il ne restait plus rien de ma collection!

--Et, finalement, ca vous a coute?... demanda Keraban.

--Plus cher que si nous ne nous etions jetes que des injures a la tete, comme les economes heros d'Homere, soit environ vingt-cinq mille florins.

--Deux cent mille piastres [note: Environ 50,000 francs.!] dit Keraban.

--Mais je m'étais montre!

--Ca valait bien cela!

--Et la-dessus, reprit Van Mitten, je suis parti, apres avoir donne des ordres pour realiser ma part de fortune et la verser a la banque de Constantinople. Puis, j'ai fui Rotterdam avec mon fidele Bruno, bien decide a ne rentrer dans ma maison que lorsque madame Van Mitten l'aura quittee ... pour un monde meilleur....

--Ou il ne pousse pas de tulipes! dit Ahmet.

--Eh bien, ami Keraban, reprit Van Mitten, avez-vous eu beaucoup d'entetements qui vous aient coute deux cent mille piastres?

--Moi? repondit Keraban, legerement pique par cette observation de son

ami.

--Mais certainement, dit Ahmet, mon oncle en a eu, et, pour ma part, j'en connais au moins un!

--Et lequel, s'il vous plait? demanda le Hollandais.

--Mais cet entêtement qui le pousse, pour ne pas payer dix paras, a faire le tour de la mer Noire! Ca lui coutera plus cher que votre averse de tulipes!

--Ca coutera ce que ca coutera! riposta le seigneur Keraban, d'un ton sec. Mais je trouve que l'ami Van Mitten n'a pas paye sa liberte d'un trop haut prix! Voila ce que c'est de n'avoir affaire qu'a une seule femme! Mahomet connaissait bien ce sexe enchanteur, quand il permettait a ses adeptes d'en prendre autant qu'ils le pouvaient!

--Certes! repondit Van Mitten. Je pense que dix femmes sont moins difficiles a gouverner qu'une seule!

--Et ce qui est moins difficile encore, ajouta Keraban en maniere de moralite, c'est pas de femme du tout!"

Sur cette observation, la conversation fut close.

La chaise arrivait alors a une maison de poste. On relaya, on courut toute la nuit. Le lendemain, a midi, les voyageurs, assez fatigues, mais sur les instances d'Ahmet, decides a ne pas perdre une heure, apres avoir passe par Bolschoi-Kopani et Kalantschak, arrivaient a la bourgade de Perekop, au fond du golfe de ce nom, a l'amorce meme de l'isthme qui rattache la Crimée a la Russie meridionale.

XIII

DANS LEQUEL ON TRAVERSE OBLIQUEMENT L'ANCIENNE TAURIDE, ET AVEC QUEL ATTELAGE ON EN SORT.

La Crimée! cette Chersonese taurique des anciens, un quadrilatere, ou plutot un losange irregulier, qui semble avoir ete enleve au plus enchanteur des rivages de l'Italie, une presqu'île dont M. Ferdinand de Lesseps ferait une île en deux coups de canif, un coin de terre qui fut l'objectif de tous les peuples jaloux de se disputer l'empire d'Orient, un ancien royaume du Bosphore, que soumièrent successivement les Heracleens, six cents ans avant l'ere chretienne, puis, Mithridate, les Alains, les Goths, les Huns, les Hongrois, les Tartares, les Genoïs, une province enfin dont Mahomet II fit une riche dependance de son empire, et que Catherine II rattacha definitivement a la Russie en 1791!

Comment cette contrée, bénie des dieux et disputée des mortels, eut-elle pu échapper à l'enlacement des légendes mythologiques? N'a-t-on pas voulu retrouver dans les marécages du Sivach des traces des gigantesques travaux de ce problématique peuple des Atlantes? Les poètes de l'antiquité n'ont-ils pas placé une entrée des Enfers près du cap Kerberian, dont les trois moles formaient le Cerbere aux trois têtes? Iphigénie, la fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, devenue prêtresse de Diane, en Tauride, ne fut-elle pas sur le point d'immoler à la chaste déesse son frère Oreste, jeté par les vents aux rivages du cap Parthenium?

Et maintenant, la Crimée, dans sa partie méridionale, qui vaut plus à elle seule que toutes les arides îles de l'archipel, avec ce Tchadir-Dagh, qui montre à quinze cents mètres d'altitude sa table où l'on pourrait dresser un festin pour tous les dieux de l'Olympe, ses amphitheatres de forêts, dont le manteau de verdure s'étend jusqu'à la mer, ses bouquets de marronniers sauvages, de cyprès, d'oliviers, d'arbres de Judée, d'amandiers, de cythises, ses cascades chantées par Pouschkine, n'est-elle point le plus beau joyau de cette couronne de provinces, qui s'étendent de la mer Noire à la mer Arctique? N'est-ce pas sous ce climat vivifiant et tempéré, que les Russes du nord, aussi bien que les Russes du sud, viennent chercher, les uns un refuge contre les ardeurs de l'hiver hyperboréen, les autres un abri contre les desséchantes brises de l'été? N'est-ce pas là, autour de ce cap Aia, ce front de bélier, qui fait tête aux flots du Pont-Euxin, à l'extrême pointe sud de la Tauride, que se sont fondées ces colonies de châteaux, de villas, de cottages, Yalta, Aloupka, qui appartient au prince Woronsow, manoir féodal à l'extérieur, rêve d'une imagination orientale à l'intérieur, Kisil-Tasch, au comte Poniatowski, Artek, au prince André Galitzine, Marsanda, Orcanda, Eriklik, propriétés impériales, Livadia, palais admirable, avec ses sources vives, ses torrents capricieux, ses jardins d'hiver, retraite favorite de l'impératrice de toutes les Russies?

Il semble, en outre, que l'esprit le plus curieux, le plus sentimental, le plus artiste, le plus romantique, trouverait à satisfaire ses aspirations dans ce coin de terre,--un vrai microcosme, dans lequel l'Europe et l'Asie se donnent rendez-vous. Là, sont réunis des villages tartares, des bourgades grecques, des villes orientales avec mosquées et minarets, muezzins et derviches, des monastères du rite russe, des serais de khans, des thébaïdes où sont venues s'ensevelir quelques romanesques aventures, des lieux saints vers lesquels rayonnent les pèlerinages, une montagne juive qui appartient à la tribu des Karaites, et une vallée de Josaphat, creusée comme une succursale de la célèbre vallée du Cedron, où des milliards de justiciables doivent se réunir au son des trompettes du jugement dernier.

Que de merveilles aurait eu à visiter Van Mitten! Que d'impressions à noter en ce pays où l'entraînait son étrange destinée! Mais son ami Keraban ne voyageait pas pour voir, et Ahmet, qui, d'ailleurs, connaissait toutes ces splendeurs de la Crimée, ne lui eut pas accordé une heure pour en prendre un aperçu sommaire.

"Peut-etre, apres tout, peut-etre, se disait Van Mitten, me sera-t-il possible, en passant, de saisir une legere impression de cette antique Chersonese, si justement vantee?"

Il ne devait point en etre ainsi. La chaise allait se lancer par le plus court, suivant une ligne oblique du nord au sud-ouest, sans atteindre ni le centre ni la cote meridionale de l'ancienne Tauride.

En effet, l'itineraire tel qu'il suit avait ete arrete en un conseil, ou le Hollandais n'avait pas eu meme voix consultative. Si, en traversant la Crimée, on economisait le tour de la mer d'Azof,--qui eut allonge de cent cinquante lieues, au moins, ce voyage circulaire,--on gagnait encore une partie du parcours, en coupant droit de Perekop sur la presqu'île de Kertsch. Puis, de l'autre cote du detroit d'Ienikale, la presqu'île de Taman offrirait un passage regulier jusqu'au littoral caucasien.

La chaise roula donc sur l'etroit isthme, auquel la Crimée pend comme une magnifique orange a la branche d'un oranger. D'un cote, c'était la baie de Perekop, de l'autre les marais de Sivach, plus connus sous le nom de mer Putride, vaste etang de deux milliards de metres carres, alimente par les eaux de la Tauride et par les eaux de la mer d'Azof, auxquelles la coupure de Ghenitche sert de canal.

En passant, les voyageurs purent observer ce Sivach, qui n'a guere qu'un metre de profondeur en moyenne, et dont le degre de salure est presque au point de saturation, en de certains endroits. Or, comme c'est dans ces conditions que le sel cristallise commence a se deposer naturellement, on pourrait faire de cette mer Putride l'une des plus productives salines du globe.

Mais il faut le dire, a longer ce Sivach, il n'y a rien de bien agreable pour l'odorat. L'atmosphere s'y melange d'une certaine quantite d'acide sulfhydrique, et les poissons, qui penetrent dans ce lac, y trouvent presque aussitot la mort. Ce serait donc la comme un equivalent du lac Asphaltite de la Palestine.

C'est au milieu de ces marais que se dessine le railway, qui descend d'Alexandroff a Sebastopol. Aussi, le seigneur Keraban put-il entendre avec horreur les sifflets assourdissants que lancaient, dans la nuit, les locomotives hennissantes, en courant sur ces rails auxquels viennent se heurter parfois les lourdes eaux de la mer Putride.

Le lendemain, 31 aout, pendant la journee, le chemin se deroula au milieu d'une campagne verdoyante. C'étaient des bouquets d'oliviers, dont les feuilles, en se retournant sous la brise, semblaient fretiller comme une pluie de vif-argent, des cypres d'un vert qui touchait au noir, des chenes magnifiques, des arbousiers de haute taille. Partout, sur les coteaux, s'étagaient des lignes de ceps, qui produisent, sans trop d'infériorité, quelques crus des vignobles de France.

Cependant, sous l'instigation d'Ahmet, grace a ces poignees de roubles qu'il prodiguait, les chevaux etaient toujours prêts a s'atteler a la chaise, et les postillons, stimules, coupaient par le plus court. Le soir, on avait depasse la bourgade de Dorte, et quelques lieues plus loin, on retrouvait les bords de la mer Putride.

En cet endroit, la curieuse lagune n'est separee de la mer d'Azof que par une langue de sable peu elevee, faite d'un bourrelet de coquilles, dont la largeur moyenne peut etre evaluee a un quart de lieue.

Cette langue s'appelle fleche d'Arabat. Elle s'etend depuis le village de ce nom, au sud, jusqu'a Ghenitche, au nord,--en terre ferme,--coupee seulement en cet endroit par une saignee de trois cents pieds, par laquelle entrent les eaux de la mer d'Azof, ainsi qu'il a ete dit plus haut.

Avec le lever du jour, le seigneur Keraban et ses compagnons furent entoures de vapeurs humides, epaisses, malsaines, qui se dissiperent peu a peu sous l'action des rayons solaires.

La campagne etait moins boisee, plus deserte aussi. On y voyait paître en liberte des dromadaires de grande taille,--ce qui faisait de cette contree comme une annexe du desert arabique. Les charrettes qui passaient, construites en bois, sans un seul morceau de fer, assourdisaient l'air en grincant sur leurs essieux frottes de bitume. Tout cet aspect est assez primitif; mais, dans les maisons des villages, dans les fermes isolees, se retrouve encore la generosite de l'hospitalite tartare. Chacun peut y entrer, s'asseoir a la table du maitre, puiser aux plats qui y sont incessamment servis, manger a sa faim, boire a sa soif, et s'en aller avec un simple "merci" pour toute retribution.

Il va sans dire que les voyageurs n'abuserent jamais de la simplicité de ces vieilles coutumes, qui ne tarderont pas a disparaitre. Ils laisserent toujours et partout, sous forme de roubles, des marques suffisantes de leur passage. Le soir, l'attelage, epuise par une longue course, s'arretait a la bourgade d'Arabat, a l'extremite sud de la fleche.

La, sur le sable, s'eleve une forteresse, au pied de laquelle les maisons sont baties pele-mele. Partout des massifs de fenouil, qui sont de veritables receptacles a couleuvres, et des champs de pasteques, dont la recolte est extremement abondante.

Il etait neuf heures du soir, lorsque la chaise fit halte devant une auberge d'assez mince apparence. Mais, il faut en convenir, c'etait encore la meilleure de l'endroit. En ces regions perdues de la Chersonese, il ne convenait pas de se montrer trop difficile.

"Neveu Ahmet, dit le seigneur Keraban, voila plusieurs nuits et plusieurs jours que nous courons sans stationner ailleurs qu'aux relais de poste. Or, je ne serais pas fache de m'etendre quelques heures dans un lit, fut-ce meme dans un lit d'auberge.

--Et moi, j'en serais enchantée, ajouta Van Mitten, en se redressant sur les reins.

--Quoi! perdre douze heures! s'écria Ahmet. Douze heures sur un voyage de six semaines!

--Veux-tu que nous entamions une discussion à ce sujet? demanda Keraban, de ce ton quelque peu agressif qui lui allait si bien.

--Non, mon oncle, non! répondit Ahmet. Du moment que vous avez besoin de repos....

--Oui! j'en ai besoin, Van Mitten aussi, et Bruno, je suppose, et même Nizib, qui ne demandera pas mieux!

--Seigneur Keraban, répondit Bruno, directement interpellé, je regarde cette idée comme une des meilleures que vous ayez jamais eues, surtout si un bon souper nous prépare à bien dormir!"

L'observation de Bruno venait très à propos. Les provisions de la chaise étaient presque épuisées. Ce qui en restait, dans les coffres, il importait de n'y point toucher, avant d'être arrivé à Kertsch, ville importante de la presqu'île de ce nom, où elles pourraient être abondamment renouvelées.

Malheureusement, si les lits de l'auberge d'Arabat étaient à peu près convenables, même pour des voyageurs de cette importance, l'office laissait à désirer. Ils ne sont pas nombreux, les touristes qui, n'importe à quelle époque de l'année, s'aventurent vers les extrêmes confins de la Tauride. Quelques marchands ou négociants sauniers, dont les chevaux ou les charrettes fréquentent la route de Kertsch à Perekop, tels sont les principaux chalands de l'auberge d'Arabat, gens peu difficiles, sachant coucher à la dure et manger ce qui se rencontre.

Le seigneur Keraban et ses compagnons durent donc se contenter d'un assez maigre menu, c'est à dire un plat de pilaw, qui est toujours le mets national, mais avec plus de riz que de poulet et plus d'os de carcasse que de blancs d'ail. En outre, ce volatile était si vieux, et, par suite, si dur, qu'il faillit résister à Keraban lui-même; mais les solides molaires de l'entêté personnage eurent raison de sa coriacité, et, en cette circonstance, il ne céda pas plus que d'habitude.

À ce plat réglementaire succéda une véritable terrine de yaourt ou lait caillé, qui arriva fort à propos pour faciliter la déglutition du pilaw; puis, apparurent des galettes assez appétissantes, connues sous le nom de katlamas dans le pays.

Bruno et Nizib furent un peu moins bien, ou un peu plus mal partagés, comme on voudra, que leurs maîtres. Certes, leurs mâchoires auraient eu raison du plus recalcitrant des poulets; mais ils n'eurent pas

l'occasion de les exercer. Le pilaw fut remplacé sur leur table par une sorte de substance noire, fumée comme une plaque de cheminée, après un long séjour au fond de l'âtre.

"Qu'est-ce que cela? demanda Bruno.

--Je ne saurais le dire, répliqua Nizib.

--Comment, vous qui êtes du pays?...

--Je ne suis pas du pays.

--A peu près, puisque vous êtes turc! répondit Bruno. Eh bien, mon camarade, goûtez un peu à cette semelle desséchée, et vous me direz ce qu'il faut en penser!"

Et Nizib, toujours docile, mordit à belles dents dans le morceau de ladite semelle.

"Eh bien?... demanda Bruno.

--Eh bien, ce n'est pas bon, certes! mais ça se laisse manger tout de même!

--Oui, Nizib, quand on meurt de faim et qu'on n'a pas autre chose à se mettre sous la dent!"

Et Bruno y goûta à son tour, en homme décidé, pour ne pas maigrir, à risquer le tout pour le tout.

En somme, cela pouvait passer, en l'aidant de quelques verres d'une sorte de bière alcoolisée,--ce que firent les deux convives.

Mais, soudain, Nizib se écria:

"Eh! Allah me vienne en aide!

--Qu'est-ce qui vous prend, Nizib?

--Si ce que j'ai mangé là était du porc?...

--Du porc! répliqua Bruno. Ah! c'est juste, Nizib! Un bon musulman comme vous ne peut se nourrir de cet excellent mais immonde animal! Eh bien! il me semble que, si ce mets inconnu est du porc, vous n'avez plus qu'une chose à faire!

--Et laquelle?

--C'est de le digérer tout tranquillement, maintenant qu'il est mangé!"

Cela ne laissait pas d'inquiéter Nizib, très observateur des lois du Prophète, et, comme il se sentait la conscience profondément troublée,

Bruno dut aller aux informations pres du maitre de l'auberge.

Nizib fut alors rassure et put laisser sa digestion s'accomplir sans aucun remords. Ce n'etait meme pas de la viande, c'etait du poisson, du shebac, une sorte de Saint-Pierre, que l'on fend en deux comme une morue, que l'on seche au soleil, que l'on fume, en le suspendant au-dessus de l'atre, que l'on mange cru ou a peu pres, et dont il se fait une exportation considerable pour tout le littoral du port de Rostow, situe au fond de la pointe nord-est de la mer d'Azof.

Maitres et serviteurs durent donc se contenter de ce maigre souper de l'auberge d'Arabat. Les lits leur parurent plus durs que les coussins de la voiture; mais, enfin, ils n'etaient point soumis aux cahoteuses secousses d'une route, ils ne remuaient pas, et le sommeil qu'ils trouverent dans ces chambres peu confortables, fut suffisant pour les remettre de leurs precedentes fatigues.

Le lendemain, 2 septembre, des le soleil levant, Ahmet etait sur pied, et s'occupait de chercher la maison de poste, pour y prendre des chevaux de relais. L'attelage de la veille, surmene par une etape, longue et dure, n'aurait pu se remettre en route, sans avoir pris au moins vingt-quatre heures de repos.

Ahmet comptait amener la chaise toute atteele a l'auberge, de maniere que son oncle et Van Mitten n'eussent plus qu'a y monter pour suivre le chemin de la presqu'ile de Kertsch.

La maison de poste etait bien la, a l'extremite du village, avec son toit agremente de ces crosses de bois qui ressemblent a des manches de contrebasse; mais, de chevaux frais, il n'y avait point apparence. L'ecurie etait vide et, meme a prix d'or, le maitre n'aurait pu en fournir.

Ahmet, tres desappointe de ce contre-temps, revint donc a l'auberge. Le seigneur Keraban, Van Mitten, Bruno et Nizib, prêts a partir, attendaient que la chaise arrivat. Deja meme, l'un d'eux,--il est inutile de le nommer,--commençait a donner de visibles signes d'impatience.

"Eh bien, Ahmet, s'ecria-t-il, tu reviens seul? Faut-il donc que nous allions chercher la chaise au relais?"

--Ce serait malheureusement inutile, mon oncle! repondit Ahmet. Il n'y a plus un seul cheval!

--Pas de chevaux?... dit Keraban.

--Et nous ne pourrons en avoir que demain!

--Que demain?...

--Oui! C'est vingt-quatre heures a perdre!

--Vingt-quatre heures a perdre! s'ecria Keraban, mais j'entends ne pas en perdre dix, pas meme cinq, pas meme une!

--Cependant, fit observer le Hollandais a son ami, qui se montait deja, s'il n'y a pas de chevaux?...

--Il y en aura!" repondit le seigneur Keraban. Et sur un signe, tous le suivirent.

Un quart d'heure plus tard, ils atteignaient le relais et s'arretaient devant la porte.

Le maitre de poste se tenait sur le seuil, dans la nonchalante attitude d'un homme qui sait parfaitement qu'on ne pourra l'obliger a donner ce qu'il n'a pas.

"Vous n'avez plus de chevaux? demanda Keraban, d'un ton peu accommodant deja.

--Je n'ai que ceux qui vous ont amenes hier soir, repondit le maitre de poste, et ils ne peuvent marcher.

--Eh pourquoi, s'il vous plait, n'avez-vous pas de chevaux frais dans vos ecuries?

--Parce qu'ils ont ete pris par un seigneur turc, qui se rend a Kertsch, d'ou il doit gagner Poti, apres avoir traverse le Caucase.

--Un seigneur turc, s'ecria Keraban! Un de ces Ottomans a la mode europeenne, sans doute! Vraiment! ils ne se contentent pas de vous embarrasser dans les rues de Constantinople, il faut encore qu'on les rencontre sur les routes de la Crimée!

--Et quel est-il?

--Je sais qu'il se nomme le seigneur Saffar, voila tout, repondit tranquillement le maitre de poste.

--Eh bien, pourquoi vous etes-vous permis de donner ce qui vous restait de chevaux a ce seigneur Saffar? demanda Keraban, avec l'accent du plus parfait mepris.

--Parce que ce voyageur est arrive au relais, hier matin, douze heures avant vous, et que les chevaux etant disponibles, je n'avais aucune raison pour les lui refuser.

--Il y en avait, au contraire!...

--Il y en avait?... repeta le maitre de poste.

--Sans doute, puisque je devais arriver!"

Que peut-on repondre a des arguments de cette valeur? Van Mitten

voulut intervenir: il en fut pour une bourrade de son ami. Quant au maitre de poste, apres avoir regarde le seigneur Keraban d'un air goguenard, il allait rentrer dans sa maison, lorsque celui-ci l'arreta, en disant:

"Peu importe, apres tout! Que vous ayez des chevaux ou non, il faut que nous partions a l'instant!

--A l'instant?... repondit le maitre de poste. Je vous repete que je n'ai pas de chevaux.

--Trouvez-en!

--Il n'y en a pas a Arabat.

--Trouvez-en deux, trouvez-en un, repondit Keraban, qui commencait a ne plus se posseder, trouvez-en la moitie d'un ... mais trouvez-en!

--Cependant, s'il n'y en a pas?... crut devoir repeter doucement le conciliant Van Mitten.

--Il faut qu'il y en ait!

--Peut-etre pourriez-vous nous procurer un attelage de mules ou mulets? demanda Ahmet au maitre de poste.

--Soit! des mules ou des mulets! ajouta le seigneur Keraban. Nous nous en contenterons!--Je n'ai jamais vu ni mules ni mulets dans la province! repondit le maitre de poste.

--Eh bien, il en voit un aujourd'hui, murmura Bruno a l'oreille de son maitre, en designant Keraban, et un fameux!

--Des anes alors?... dit Ahmet.

--Pas plus d'anes que de mulets!

--Pas plus d'anes!... s'ecria le seigneur Keraban. Ah ca! vous moquez-vous de moi, monsieur le maitre de poste! Comment, pas d'anes dans le pays! Pas de quoi faire un attelage, quel qu'il soit? Pas de quoi relayer une voiture?"

Et l'obstine personnage, en parlant ainsi, jetait des regards courrouces, a droite et a gauche, sur une douzaine d'indigenes, qui s'etaient assemblees a la porte du relais.

"Il serait capable de les faire atteler a sa chaise! dit Bruno.

Oui!... eux ou nous!" repondit Nizib, en homme qui connaissait bien son maitre.

Cependant, puisqu'il n'y avait ni chevaux, ni mulets, ni anes, il devenait evident qu'on ne pourrait partir. Donc, necessite de

se resigner a un retard de vingt-quatre heures. Ahmet, que cela contrariait autant que son oncle, allait pourtant essayer de lui faire entendre raison en presence de cette impossibilite absolue, lorsque le seigneur Keraban de s'ecrier:

"Cent roubles a qui me procurera un attelage!"

Un certain fremissement courut parmi les indigenes d'Arabat. L'un d'eux s'avanca resolument.

"Seigneur Turc, dit-il, j'ai deux dromadaires a vendre!

--Je les achete!" repondit Keraban.

Atteler des dromadaires a une chaise de poste, cela ne s'etait jamais vu. Cela se vit cette fois.

En moins d'une heure le marche fut conclu, et pour un bon prix. Peu importait! Le seigneur Keraban en eut paye le double. Les deux betes furent donc harnachees tant bien que mal, attelees aux brancards, et, sous la promesse d'un pourboire exceptionnel, leur ex-propretaire, transforme en postillon, se campa en avant de la bosse de l'un de ces ruminants; puis, la chaise, au grand ebahissement de la population d'Arabat, mais a l'extreme satisfaction des voyageurs, descendit la route de Kertsch au trot allonge de son etrange attelage.

Le soir, on arrivait sans encombre au village d'Argin, a douze lieues d'Arabat.

Pas de chevaux au relais, et toujours, par suite du passage du seigneur Saffar. Il fallut se resoudre a coucher a Argin, afin de donner quelque repos aux dromadaires.

Le lendemain matin, 3 septembre, la chaise repartait dans les memes conditions, franchissant dans la journee la distance qui separe Argin du village de Marienthal, soit dix-sept lieues, y passait la nuit, le quittait des l'aube, et, dans la soiree, apres une etape de douze lieues, arrivait a Kertsch, sans accidents, mais non sans rudes secousses, dues aux coups de colliers de ces robustes betes, mal dressees a ce genre de service.

En somme, le seigneur Keraban et ses compagnons, partis depuis le 17 aout, apres dix-neuf jours de marche, avaient accompli les trois septiemes de leur voyage,--trois cents lieues environ sur sept cents. Ils etaient donc dans une bonne moyenne, et, s'ils s'y maintenaient pendant vingt-six jours encore, jusqu'au 30 septembre courant, ils devaient avoir acheve le tour de la mer Noire dans les delais voulus.

"Et pourtant, repetait souvent Bruno a son maitre, j'ai la pressentiment que cela finira mal!

--Pour mon ami Keraban?

--Pour votre ami Keraban ... ou pour ceux qui l'accompagnent!

XIV

DANS LEQUEL LE SEIGNEUR KERABAN SE MONTRE PLUS FORT EN GEOGRAPHIE QUE NE LE CROYAIT SON NEVEU AHMET.

La ville de Kertsch est située sur la presqu'île qui porte son nom, à l'extrémité orientale de la Tauride. Elle est assise en croissant sur la côte nord de cette langue de terre. Un mont, sur lequel s'élevait autrefois l'acropole, la domine majestueusement. C'est le mont Mithridate. Le nom de ce terrible et implacable ennemi des Romains, qui faillit les chasser de l'Asie, ce général audacieux, ce polyglotte émérite, ce toxicologue légendaire, a justement sa place au front d'une cité qui fut la capitale du royaume du Bosphore. C'est là que ce roi de Pont, ce terrible Eupator, se fit percer de l'épée d'un soldat gaulois, après avoir vainement tenté d'empoisonner ce corps de fer, qu'il avait habitué aux poisons.

Tel fut le petit cours d'histoire que Van Mitten, pendant une demi-heure de halte, crut devoir faire à ses compagnons. Ce qui lui attira cette réponse de son ami Keraban:

"Mithridate n'était qu'un maladroit!

--Et pourquoi? demanda Van Mitten.

--S'il voulait s'empoisonner sérieusement, il n'avait qu'à aller dîner à notre auberge d'Arabat!"

La-dessus, le Hollandais ne crut pas devoir continuer l'éloge de l'époux de la belle Monime; mais il se promit bien de visiter sa capitale, pendant les quelques heures qui lui seraient laissées.

La chaise traversa la ville, avec son singulier équipage, pour la plus grande surprise d'une population hybride, composée de juifs en très grand nombre, de Tatars, de Grecs et même de Russes,--en tout une douzaine de mille habitants.

Le premier soin d'Ahmet, en arrivant à l'_Hotel Constantin_, fut de s'enquérir s'il pourrait se procurer des chevaux pour le lendemain matin. À son extrême satisfaction, ils ne manquaient point, cette fois, aux écuries de la maison de poste.

"Il est heureux, fit observer Keraban, que le seigneur Saffar n'ait pas tout pris à ce relais!"

Mais le peu endurant oncle d'Ahmet n'en garda pas moins une vive rancune à l'égard de cet importun, qui se permettait de le devancer

sur les routes et de lui prendre ses chevaux.

En tout cas, comme il n'avait plus l'emploi des dromadaires, il les revendit a un chef de caravane, qui partait pour le detroit d'Ienikale; mais il ne les vendit vivants que pour la prix qu'on les eut achetés morts. De la, une perte assez sensible que le rancunier Keraban porta, _in petto_, au passif du seigneur Saffar.

Il va sans dire que ce Saffar n'était point a Kertsch,--ce qui lui evita sans doute une discussion des plus serieuses avec son concurrent. Depuis deux jours, il avait quitte la ville, pour prendre le chemin du Caucase. Circonstance heureuse, puisqu'il ne precederait plus des voyageurs decides a suivre la route du littoral.

Un bon souper a l'_Hotel Constantin_, une bonne nuit dans des chambres assez confortables, firent oublier les ennuis passes aux maitres aussi bien qu'aux serviteurs. Aussi, une lettre, adressee par Ahmet a Odessa, put-elle dire que le voyage s'accomplissait regulierement.

Comme le depart n'avait ete decide pour le lendemain, 5 septembre, qu'a dix heures du matin, le consciencieux Van Mitten se leva en meme temps que le soleil, afin de visiter la ville. Il trouva, cette fois, Ahmet pret a l'accompagner.

Tous deux s'en allerent donc a travers les larges rues de Kertsch, bordees de trottoirs dalles, ou fourmillaient des chiens vagabonds, qu'un bohémien, executeur patente de ces basses oeuvres, est charge d'assommer a coups de baton. Mais, sans doute, le bourreau avait passe une partie de la nuit a boire, car Ahmet et le Hollandais eurent quelque peine a echapper aux crocs de ces dangereuses betes.

Le quai de pierre, construit sur la mer, au fond de la baie formee par un retour de la cote, qui se prolonge jusqu'aux rives du detroit, leur permit de se promener plus aisement. La s'elevent le palais du gouverneur et la maison de la douane. Un peu au large, par suite du manque d'eau, sont mouilles les navires, auxquels le port de Kertsch offre un bon ancrage, non loin du lazaret. Ce port est devenu assez commercant, depuis la cession de la ville a la Russie en 1774, et on y trouve un vaste entrepot de ce sel que fournissent les salines de Perekop.

"Avons-nous le temps de monter la? dit Van Mitten, en designant le mont Mithridate, sur lequel se dresse actuellement un temple grec, enrichi des depouilles de ces tumuli, si nombreux dans la province de Kertsch,--temple qui a remplace l'antique acropole.

--Hum! fit Ahmet, il ne faudrait pas risquer de faire attendre l'oncle Keraban!

--Ni son neveu! repondit en souriant Van Mitten.

--Il est bien vrai, reprit Ahmet, que pendant tout ce voyage, je ne songe guere qu'a notre prochain retour a Scutari!--Vous me comprenez,

monsieur Van Mitten?

--Oui..., je comprends, mon jeune ami, repondit le Hollandais, et pourtant le mari de madame Van Mitten aurait bien le droit de ne pas vous comprendre!"

Sur cette reflexion, trop justifiee par les epreuves du menage de Rotterdam, tous deux commencerent a gravir le mont Mithridate, ayant encore deux heures devant eux avant le depart.

De ce point eleve, une vue magnifique s'etend sur la baie de Kertsch. Dans le sud se dessine l'angle extreme de la presqu'ile. Vers l'est s'arrondissent les deux langues de terre qui entourent la baie de Taman, au dela du detroit d'Ienikale. Le ciel, assez pur, permettait d'apercevoir alors les divers accidents de la contree, et ces khourghans, ou tombeaux anciens, dont la campagne est couverte jusqu'en ses moindres collines de corallites.

Lorsque Ahmet jugea que le moment etait venu de regagner l'hotel, il montra a Van Mitten un escalier monumental, orne de balustres, qui descend du mont Mithridate a la ville et aboutit a la place du marche. Un quart d'heure plus tard, tous deux rejoignaient le seigneur Keraban, lequel essayait vainement de discuter avec son hote, un Tatar des plus placides. Il etait temps d'arriver, car il eut fini par se facher en ne trouvant point l'occasion de se mettre en colere.

La chaise etait la, attellee de bons chevaux d'origine persane, dont il se fait un important commerce a Kertsch. Chacun reprit sa place, et on partit au galop d'un attelage qui ne fit point regretter le trot fatigant des dromadaires.

Ahmet n'etait pas sans eprouver une certaine inquietude en approchant du detroit. On se rappelle, en effet, ce qui s'etait passe, lorsque l'itineraire fut modifie a Kherson. Sur les instances de son neveu, le seigneur Keraban avait consenti a ne point faire le tour de la mer d'Azof, afin de couper au plus court par la Crimee. Mais, ce faisant, il devait penser que la terre ferme ne lui manquerait en aucun point du parcours. Il se trompait, et Ahmet n'avait rien fait pour dissiper son erreur.

On peut etre un tres bon Turc, un excellent negociant en tabacs, et ne pas connaitre a fond la geographie. L'oncle d'Ahmet devait probablement ignorer que l'ecoulement de la mer d'Azof dans la mer Noire se fait par un large sund, cet antique Bosphore cimmericien, qui porte le nom de detroit d'Ienikale, et que, par consequent, il lui faudrait forcement traverser ce detroit, entre la presqu'ile de Kertsch et la presqu'ile de Taman.

Or, le seigneur Keraban avait pour la mer une repugnance que son neveu connaissait de longue date. Que dirait-il donc, lorsqu'il se trouverait en face de cette passe, si, a cause des courants ou du peu de profondeur des eaux, il fallait la franchir dans sa plus grande largeur, qui peut etre estimee a vingt milles? Et s'il refusait

obstinement de s'y aventurer? Et s'il pretendait remonter toute la cote orientale de la Crimée pour suivre le littoral de la mer d'Azof jusqu'aux premiers contreforts du Caucase? Quelle prolongation de voyage! Que de temps perdu! Que d'interets compromis! Comment serait-on a Scutari pour la date du 30 septembre?

Voila quelles reflexions se faisait Ahmet, pendant que la chaise roulait a travers la presqu'île. Avant deux heures, elle aurait atteint le detroit, et l'oncle saurait a quoi s'en tenir. Convenait-il, des a present, de le preparer a cette grave eventualite? Mais, alors, que d'adresse a deployer pour que la conversation ne degenerat pas en discussion, et de discussion en dispute! Si le seigneur Keraban s'entetait, rien ne le ferait demordre de son idee, et, bon gre, mal gre, il obligerait la chaise de poste a reprendre le chemin de Kertsch.

Ahmet ne savait donc a quel parti s'arreter. S'il avouait sa ruse, il risquait de mettre son oncle hors de lui! Ne vaudrait-il pas mieux, dut-il passer lui-meme pour un ignorant, feindre la plus parfaite surprise, en trouvant un detroit la ou l'on croyait trouver la terre ferme?

"Qu'Allah me vienne en aide! se dit Ahmet.

Et il attendit avec resignation que le Dieu des musulmans voulut bien le tirer d'affaire.

La presqu'île de Kertsch est divisee par une longue tranchee, faite aux temps antiques, qu'on appelle le rempart d'Akos. La route, qui la suit en partie, est assez bonne depuis la ville jusqu'au lazaret; puis, elle devient difficile et glissante, en descendant les pentes vers le littoral.

L'attelage ne put donc marcher tres rapidement pendant la matinee,--ce qui permit a Van Mitten de prendre un aperçu plus complet de cette portion de la Chersonese.

En somme, c'était la steppe russe, dans toute sa nudite. Quelques caravanes la traversaient et venaient chercher abri le long du rempart d'Akos, campant avec tout le pittoresque d'une halte orientale. D'innombrables khourghans couvraient la campagne et lui donnaient l'aspect peu recreatif d'un immense cimetiere. C'étaient autant de tombeaux que les antiquaires avaient fouilles jusque dans leurs profondeurs, et dont les richesses, vases etrusques, pierres de cenotaphes, bijoux anciens, ornent maintenant les murs du temple et les salles du musee de Kertsch.

Vers midi, apparut a l'horizon une grosse tour carree, flanquee de quatre tourelles: c'était le fort qui s'eleve au nord de la bourgade d'Ienikale.

Dans le sud, a l'extremite de la baie de Kertsch, se dessinait le cap Au-Bouroum, dominant le littoral de la mer Noire. Puis, le detroit

s'ouvrait avec les deux pointes, qui forment le liman ou baie de Taman. Au lointain, les premiers profils du Caucase, sur la cote asiatique, faisaient comme un cadre gigantesque au Bosphore cimmerien.

Il est bien certain que ce detroit ressemblait a un bras de mer, a ce point que Van Mitten, qui connaissait les antipathies de son ami Keraban, regarda Ahmet d'un air tres etonne.

Ahmet lui fit signe de se taire. Tres heureusement, l'oncle sommeillait alors, et ne voyait rien des eaux de la mer Noire et de la mer d'Azof, qui se confondent dans ce sund, dont la partie la plus etroite mesure de cinq a six milles de large.

"Diable!" se dit Van Mitten.

Il etait vraiment facheux que le seigneur Keraban ne fut pas ne quelque cent ans plus tard! Si son voyage s'etait fait a cette epoque, Ahmet n'aurait pas eu sujet d'etre inquiet, comme il l'etait en ce moment.

En effet, ce detroit tend a s'ensabler, et finira, avec l'agglomeration des sables coquilliers, par ne plus etre qu'un etroit chenal a courant rapide. Si, il y a cent cinquante ans, les vaisseaux de Pierre le Grand avaient pu le franchir pour aller assieger Azof, maintenant, les batiments de commerce sont forces d'attendre que les eaux, refoulees par les vents du sud, leur donnent une profondeur de dix a douze pieds.

Mais on etait en l'an 1882 et non en l'un 2000, et il fallait accepter les conditions hydrographiques telles qu'elles se presentaient.

Cependant, la chaise avait descendu les pentes, qui aboutissent a lenikale, faisant partir d'assourdissantes volees d'outardes, remisees dans les grandes herbes. Elle s'arreta a la principale auberge de la bourgade, et le seigneur Keraban se reveilla.

"Nous sommes au relais? demanda-t-il.

--Oui! au relais d'lenikale," repondit simplement Ahmet.

Tous mirent pied a terre et entrerent dans l'auberge, pendant que la voiture regagnait la maison de poste. De la, elle devait se rendre au quai d'embarquement, ou se trouve le bac, destine au transport des voyageurs a pied, a cheval, en charrette, et meme au passage des caravanes qui vont d'Europe en Asie ou d'Asie en Europe.

lenikale est une bourgade ou se fait un lucratif commerce de sel, de caviar, de suif, de laine. Les pecheries d'esturgeons et de turbots occupent une partie de sa population, qui est presque entierement grecque. Les marins s'adonnent au petit cabotage du detroit et du littoral voisin sur de legeres embarcations, greees de deux voiles latines. lenikale se trouve dans une importante situation strategique,--ce qui explique pourquoi les Russes l'ont fortifiee,

apres l'avoir enlevee aux Turcs en 4771. C'est une des portes de la mer Noire, qui, sur ce point, a deux clefs de surete: la clef d'Ienikale, d'un cote, la clef de Taman, de l'autre.

Après une demi-heure de halte, le seigneur Keraban donna a ses compagnons le signal du depart, et ils se dirigerent vers le quai ou les attendait le bac.

Tout d'abord, les regards de Keraban se porterent a droite, a gauche, et une exclamation lui echappa.

"Qu'avez-vous, mon oncle? demanda Ahmet, qui ne se sentait point a l'aise.

--C'est une riviere, cela? dit Keraban, en montrant le detroit.

--Une riviere, en effet! repondit Ahmet, qui crut devoir laisser son oncle dans l'erreur.

--Une riviere!..." s'ecria Bruno.

Un signe de son maitre lui fit comprendre qu'il devait ne pas insister sur ce point.

"Mais non! C'est un...." dit Nizib.

Il ne put achever. Un violent coup de coude de son camarade Bruno lui coupa la parole, au moment ou il allait qualifier, comme elle le meritait, cette disposition hydrographique.

Cependant, le seigneur Keraban regardait toujours cette riviere, qui lui barrait la route.

"Elle est large! dit-il.

--En effet ... assez large ... par suite de quelque crue, probablement! repondit Ahmet.

--Crue ... due a la fonte des neiges!, ajouta Van Mitten, pour appuyer son jeune ami.

--La fonte des neiges ... au mois de septembre? dit Keraban, en se retournant vers le Hollandais.

--Sans doute ... la fonte des neiges ... des vieilles neiges ... les neiges du Caucase! repondit Van Mitten, qui ne savait plus trop ce qu'il disait.

--Mais je ne vois pas de pont qui permette de franchir cette riviere? reprit Keraban.

--En effet, mon oncle, il n'y en a plus! repondit Ahmet, en se faisant une longue-vue de ses deux mains a demi fermees, comme pour mieux

apercevoir le prétendu pont de la prétendue rivière.

--Cependant, il devrait y avoir un pont ... dit Van Mitten. Mon guide mentionne l'existence d'un pont...

--Ah! votre guide mentionne l'existence d'un pont?... répliqua Keraban, qui, fronçant les sourcils, regardait en face son ami Van Mitten.

--Oui ... ce fameux pont ... dit en balbutiant le Hollandais.... Vous savez bien ... le Pont-Euxin ... _Pontus Axenos_ des anciens....

--Tellement ancien, répliqua Keraban, dont les paroles sifflaient entre ses lèvres à demi serrées, qu'il n'aura pu résister à la crue produite par la fonte des neiges ... des vieilles neiges....

--Du Caucase!" put ajouter Van Mitten, mais il était à bout d'imagination.

Ahmet se tenait un peu à l'écart. Il ne savait plus que répondre à son oncle, ne voulant pas provoquer une discussion qui aurait évidemment mal tourné.

"Eh bien, mon neveu, dit Keraban d'un ton sec, comment ferons-nous pour passer cette rivière, puisqu'il n'y a pas ou puisqu'il n'y a plus de pont?--Oh! nous trouverons bien un gué! dit négligemment Ahmet. Il y a si peu d'eau!...

--A peine de quoi se mouiller les talons!... ajouta le Hollandais, qui certainement aurait mieux fait de se taire.

--Eh bien, Van Mitten, s'écria Keraban, retrousses votre pantalon, entrez dans cette rivière, et nous vous suivons!

--Mais ... je....

--Allons!... retrousses!... retrousses!"

Le fidèle Bruno crut devoir intervenir pour tirer son maître de cette mauvaise passe.

"C'est inutile, seigneur Keraban, dit-il. Nous passerons sans nous mouiller les pieds. Il y a un bac.

--Ah! il y a un bac? répondit Keraban. Il est vraiment heureux qu'on ait songé à installer un bac sur cette rivière ... pour remplacer le pont emporté ... ce fameux Pont-Euxin!... Pourquoi ne pas avoir dit plus tôt qu'il y avait un bac?--Et où est-il, ce bac?

--Le voici, mon oncle, répondit Ahmet, en montrant le bac amarré au quai. Notre voiture est déjà dedans!

--Vraiment! Notre voiture est déjà...?

--Oui! tout attelée!

--Tout attelée?--Et qui a donné l'ordre?

--Personne, mon oncle! répondit Ahmet. Le maître de poste l'y a conduit lui-même ... comme il fait toujours....

--Depuis qu'il n'y a plus de pont, n'est-ce pas?

--D'ailleurs, mon oncle, il n'y avait pas d'autre moyen de continuer notre voyage!

--Il y en avait un autre, neveu Ahmet! Il y avait à revenir sur ses pas et à faire le tour de la mer d'Azof par le nord!

--Deux cents lieues de plus, mon oncle! Et mon mariage? Et la date du trente? Avez-vous donc oublié le trente?...

--Point! mon neveu, et avant cette date, je saurai bien être de retour! Partons!"

Ahmet eut un instant d'émotion bien vive. Son oncle allait-il mettre à exécution ce projet insensé de revenir sur ses pas à travers la presqu'île? Allait-il, au contraire, prendre place dans le bac et traverser le détroit d'Ienikale?

Le seigneur Keraban s'était dirigé vers le bac. Van Mitten, Ahmet, Nizib et Bruno le suivaient, ne voulant donner aucun prétexte à la violente discussion qui menaçait d'éclater.

Keraban, pendant une longue minute, s'arrêta sur le quai à regarder autour de lui.

Ses compagnons s'arrêterent.

Keraban entra dans le bac.

Ses compagnons y entrèrent à sa suite.

Keraban monta dans la chaise de poste.

Les autres y monterent à sa suite.

Puis le bac fut démarré, il déborda, et le courant le porta vers la côte opposée.

Keraban ne parlait pas, et chacun imitait son silence.

Les eaux étaient heureusement fort calmes, et les bateliers n'eurent aucune peine à diriger leur bac, tantôt au moyen de longues gaffes, tantôt avec de larges pelles, suivant les exigences du fond.

Cependant, il y eut un moment où l'on put craindre que quelque accident se produisit.

En effet, un léger courant, détourné par la flèche sud de la baie de Taman, avait saisi obliquement le bac. Au lieu d'atterrir à cette pointe, il fut menacé d'être entraîné jusqu'au fond de la baie. C'eût été cinq lieues à franchir au lieu d'une, et le seigneur Keraban, dont l'impatience se manifestait visiblement, allait peut-être donner l'ordre de revenir en arrière.

Mais les bateliers, auxquels Ahmet, avant l'embarquement, avait dit quelques mots, --le mot roula plusieurs fois répété,-- manœuvrèrent si adroitement, qu'ils se rendirent maîtres du bac.

Aussi, une heure après avoir quitté le quai d'Ienikale, voyageurs, chevaux et voiture accostaient-ils l'extrémité de cette flèche méridionale, qui prend en russe le nom de Loujnaïa-Kossa.

La chaise débarqua sans difficulté, et les marins recurent un nombre respectable de roubles.

Autrefois, la flèche formait deux îles et une presqu'île, c'est-à-dire qu'elle était coupée en deux endroits par un chenal, et il eût été impossible de la traverser en voiture. Mais ces coupures sont comblées maintenant. Aussi, l'attelage put-il enlever d'un trait les quatre verstes qui séparent la pointe de la bourgade de Taman.

Une heure après, il faisait son entrée dans cette bourgade, et le seigneur Keraban se contentait de dire, en regardant son neveu:

"Décidément, les eaux de la mer d'Azof et les eaux de la mer Noire ne font pas trop mauvais ménage dans le détroit d'Ienikale!"

Et ce fut tout, et plus jamais il ne fut question ni de la rivière du neveu Ahmet, ni du Pont-Euxin de l'ami Van Mitten.

XV

DANS LEQUEL LE SEIGNEUR KERABAN, AHMET, VAN MITTEN ET LEURS SERVITEURS JOUENT LE RÔLE DE SALAMANDRES.

Taman n'est qu'une bourgade d'un aspect assez triste avec ses maisons peu confortables, ses chaumes décolorés par l'action du temps, son église de bois, dont le clocher est incessamment enveloppé dans un épais tournoiement de faucons.

La chaise ne fit que traverser Taman. Van Mitten ne put donc visiter ni le poste militaire, qui est important, ni la forteresse de Phanagorie, ni les ruines de Tmoutarakan.

Si Kertsch est grecque par sa population et ses coutumes, Taman, elle, est cosaque. De la, un contraste que le Hollandais ne put observer qu'au passage.

La chaise, prenant invariablement par les routes les plus courtes, suivit, pendant une heure, le littoral sud de la baie de Taman. Ce fut assez pour que les voyageurs pussent reconnaître que c'était la un extraordinaire pays de chasse,--tel qu'il ne s'en rencontre peut-être pas de pareil en aucun autre point du globe.

En effet, pelicans, cormorans, grebes, sans compter des bandes d'outardes, se remisaient dans ces marecages en quantités vraiment incroyables.

"Je n'ai jamais tant vu de gibier d'eau! fit justement observer Van Mitten. On pourrait tirer un coup de fusil au hasard sur ces marais! Pas un grain de plomb ne serait perdu!"

Cette observation du Hollandais n'amena aucune discussion. Le seigneur Keraban n'était point chasseur, et, en vérité, Ahmet songeait à tout autre chose.

Il n'y eut un commencement de contestation qu'à propos d'une volée de canards que l'attelage fit partir, au moment où il laissait le littoral sur la gauche pour obliquer vers le sud-est.

"En voilà une compagnie! s'écria Van Mitten. Il y a même, là tout un régiment!"

--Un régiment? Vous voulez dire une armée! répliqua Keraban, qui haussa les épaules.

--Ma foi, vous avez raison! reprit Van Mitten. Il y a bien là cent mille canards!

--Cent mille canards! s'écria Keraban. Si vous disiez deux cent mille?

--Oh! deux cent mille!

--Je dirais même trois cent mille, Van Mitten, que je serais encore au-dessous de la vérité!

--Vous avez raison, ami Keraban," répondit prudemment le Hollandais, qui ne voulut pas exciter son compagnon à lui jeter un million de canards à la tête.

Mais, en somme, c'était lui qui disait vrai. Cent mille canards, c'est déjà une belle passée, mais il n'y en avait pas moins dans ce prodigieux nuage de volatiles qui promena une immense ombre sur la baie en se développant devant le soleil.

Le temps était assez beau, la route suffisamment carrossable.

L'attelage marcha rapidement, et les chevaux des divers relais ne se firent point attendre. Il n'y avait plus de seigneur Saffar, devancant les voyageurs sur le chemin de la presqu'île.

Il va sans dire que la nuit qui venait, on la passerait tout entière à courir vers les premiers contreforts du Caucase, dont la masse apparaissait confusément à l'horizon. Puisque la nuitée avait été complète à l'hôtel de Kertsch, c'était bien le moins que personne ne songeât à quitter la chaise avant trente-six heures.

Cependant, vers le soir, à l'heure du souper, les voyageurs s'arrêterent devant un des relais, qui était en même temps une auberge. Ils ne savaient trop ce que seraient les ressources du littoral caucasien, et si l'on trouverait aisément à s'y nourrir. Donc, c'était prudence que d'économiser les provisions faites à Kertsch.

L'auberge était médiocre, mais les vivres n'y manquaient pas. À ce sujet, il n'y eut point à se plaindre.

Seulement, détail caractéristique, l'hôtelier, soit défiance naturelle, soit habitude du pays, voulut faire tout payer au fur et à mesure de la consommation.

Ainsi, lorsqu'il apporta du pain:

"C'est dix kopeks" dit-il. [note: Le kopek est une monnaie de cuivre qui vaut quatre centimes.]

Et Ahmet dut donner dix kopeks.

Et, lorsque les oeufs furent servis:

"C'est quatre-vingts kopeks!"

Et Ahmet dut payer les quatre-vingts kopeks demandés.

Pour le kwass, tant! pour les canards, tant! pour le sel, oui! pour le sel, tant!

Et Ahmet de s'exécuter.

Il n'y eut pas jusqu'à la nappe, jusqu'aux serviettes, jusqu'aux bancs qu'il fallut régler séparément et d'avance, même les couteaux, les verres, les cuillers, les fourchettes, les assiettes.

On le comprend, cela ne pouvait tarder à agacer le seigneur Keraban, si bien qu'il finit par acheter en bloc les divers ustensiles nécessaires à son souper, mais non sans de vives objurgations, que l'hôtelier recut, d'ailleurs, avec une impassibilité qui eut fait honneur à Van Mitten.

Puis, le repas acheté, Keraban retrocéda ces objets, qui lui furent

repris avec cinquante pour cent de perte.

"Il est encore heureux qu'il ne vous fasse pas payer la digestion! dit-il. Quel homme! Il serait digne d'être ministre des finances de l'empire ottoman! En voilà un qui saurait taxer chaque coup de rames des caiques du Bosphore!"

Mais, on avait assez convenablement soupe, c'était l'important, ainsi que le fit observer Bruno, et l'on partit, lorsque la nuit était déjà faite,--une nuit sombre et sans lune.

C'est une impression toute particulière, mais qui n'est pas sans charme, que de se sentir emporté au trot soutenu d'un attelage, au milieu d'une obscurité profonde, à travers un pays inconnu, où les villages sont très éloignés les uns des autres, les rares fermes disséminées dans la steppe à de grandes distances. Le grelot des chevaux, le cadencement irrégulier de leurs sabots sur le sol, le grincement des roues à la surface des terrains sablonneux, leur choc aux ornières de chemins fréquemment ravines par les pluies, les claquements de fouet du postillon, les lueurs des lanternes, qui se perdent dans l'ombre, lorsque la route est plane, ou s'accrochent vivement aux arbres, aux blocs de pierre, aux poteaux indicateurs, dressés sur les remblais de la chaussée, tout cela constitue un ensemble de bruits divers et de visions rapides, auxquels peu de voyageurs sont insensibles. On les entend, ces bruits, on les voit, ces visions, à travers une demi-somnolence, qui leur prête un éclat quelque peu fantastique.

Le seigneur Keraban et ses compagnons ne pouvaient échapper à ce sentiment, dont l'intensité est par instant très grande. À travers les vitres antérieures du coupe, les yeux à demi fermés, ils regardaient les grandes ombres de l'attelage, ombres capricieuses, démesurées, mouvantes, qui se développaient en avant sur la route vaguement éclairée.

Il devait être environ onze heures du soir, quand un bruit singulier les tira de leur rêverie. C'était une sorte de sifflement, comparable à celui que produit l'eau de Seltz en s'échappant de la bouteille, mais décuplé. On eut dit plutôt que quelque chaudière laissait échapper sa vapeur comprimée par son tuyau de vidange.

L'attelage s'était arrêté. Le postillon éprouvait de la peine à maîtriser ses chevaux. Ahmet, voulant savoir à quoi s'en tenir, baissa rapidement les vitres et se pencha au dehors.

"Qu'y a-t-il donc? Pourquoi ne marchons-nous plus? demanda-t-il. D'où vient ce bruit?"

--Ce sont les volcans de boue, répondit le postillon.

--Des volcans de boue? s'écria Keraban. Qui a jamais entendu parler de volcans de boue? En vérité, c'est une plaisante route que tu nous as fait prendre là, neveu Ahmet!

Seigneur Keraban, vous et vos compagnons, vous feriez bien de descendre, dit alors le postillon.

--Descendre! descendre!

--Oui!... Je vous engage a suivre la chaise a pied, pendant que nous traverserons cette region, car je ne suis pas maitre de mes chevaux, et ils pourraient s'emporter.

--Allons, dit Ahmet, cet homme a raison. Il faut descendre.

--Ce sont cinq ou six verstes a faire, ajouta le postillon, peut etre huit, mais pas plus!

--Vous decidez-vous, mon oncle? reprit Ahmet.

--Descendons, ami Keraban, dit Van Mitten. Des volcans de boue?... Il faut voir ce que cela peut etre!"

Le seigneur Keraban se decida, non sans protester. Tous mirent pied a terre; puis, marchant derriere la chaise qui n'avancait qu'au pas, ils la suivirent a la lueur des lanternes.

La nuit etait extremement sombre. Si le Hollandais esperait voir, si peu que ce fut, des phenomenes naturels signales par le postillon, il se trompait; mais, quant a ces sifflements singuliers qui emplissaient parfois l'air d'une rumeur assourdissante, il eut ete difficile de ne pas les entendre, a moins d'etre sourd.

En somme, s'il avait fait jour, voici ce qu'on aurait vu: une steppe boursoufflee, sur une grande etendue, de petits cones d'eruction, semblables a ces fourmilieres enormes qui se rencontrent en certaines parties de l'Afrique equatoriale. De ces cones s'echappent des sources gazeuses et bitumineuses, effectivement designees sous le nom de "volcans de boue", bien que l'action volcanique n'intervienne en aucune facon dans la production du phenomene. C'est uniquement un melange de vase, de gypse, de calcaire, de pyrite, de petrole meme, qui, sous la pousse du gaz hydrogene carbone, parfois phosphore, s'echappe avec une certaine violence. Ces tumescences qui s'elevent peu a peu, se decouronnent pour laisser fuir la matiere eruptive, et s'affaissent ensuite, quand ces terrains tertiaires de la presqu'ile se sont vides dans un espace de temps plus ou moins long.

Le gaz hydrogene, qui se produit dans ces conditions, est du a la decomposition lente mais permanente du petrole, melange a ces diverses substances. Les parois rocheuses, dans lesquelles il est renferme, finissent par se briser sous l'action des eaux, eaux de pluie ou eaux de sources, dont les infiltrations sont continues. Alors, l'epanchement se fait, ainsi qu'on l'a tres bien dit, a la maniere d'une bouteille emplie d'un liquide mousseux, que l'elasticite du gaz vide completement.

Ces cones de dejections s'ouvrent en grand nombre a la surface de la presqu'île de Taman. On les rencontre aussi sur les terrains semblables de la presqu'île de Kertsch, mais non dans le voisinage de la route suivie par la chaise de poste,--ce qui explique pourquoi les voyageurs n'en avaient rien aperçu.

Cependant, ils passaient entre ces grosses loupes, empanachees de vapeurs, au milieu de ces jaillissements de boue liquide, dont le postillon leur avait tant bien que mal explique la nature. Ils en etaient si rapproches parfois, qu'ils recevaient en plein visage ces souffles de gaz, d'une odeur caracteristique, comme s'ils se fussent echappes du gazometre d'une usine.

"Eh, dit Van Mitten, en reconnaissant la presence du gaz d'eclairage, voila un chemin qui n'est pas sans danger! Pourvu qu'il ne se produise pas quelque explosion.

--Mais vous avez raison, repondit Ahmet. Il faudrait, par precaution, eteindre..."

L'observation que faisait Ahmet, le postillon, habitue a traverser cette region, se l'etait faite aussi, sans doute, car les lanternes de la chaise s'eteignirent soudain.

"Attention a ne pas fumer, vous autres! dit Ahmet, en s'adressant a Bruno et a Nizib.

--Soyez tranquille, seigneur Ahmet! repondit Bruno. Nous ne tenons point a sauter!

--Comment, s'ecria Keraban, voila maintenant qu'il n'est pas permis de fumer ici?

--Non, mon oncle, repondit vivement Ahmet, non..., pendant quelques verstes du moins!

--Pas meme une cigarette? ajouta l'entete, qui roulait deja entre ses doigts une bonne pincee de tombeki avec l'adresse d'un vieux fumeur.

--Plus tard, ami Keraban, plus tard ... dans notre interet a tous! dit Van Mitten. Il serait aussi dangereux de fumer sur cette steppe qu'au milieu d'une poudriere.

--Joli pays! murmura Keraban. Je serais bien etonne si les marchands de tabac y faisaient fortune! Allons, neveu Ahmet, quitte a se retarder de quelques jours, mieux eut valu contourner la mer d'Azof!"

Ahmet ne repondit rien. Il ne voulait point recommencer une discussion a ce sujet. Son oncle, tout grommelant, remit la pincee de tombeki dans sa poche, et ils continuerent a suivre la chaise, dont la masse informe se dessinait a peine au milieu de cette profonde obscurite.

Il importait donc de ne marcher qu'avec une extreme precaution, afin

d'éviter les chutes. La route, ravinée par places, n'était pas sûre au pied. Elle montait légèrement en gagnant vers l'est. Heureusement, à travers cette atmosphère embrumée, il n'y avait pas un souffle de vent. Aussi, les vapeurs s'élevaient-elles droit dans l'air, au lieu de se rabattre sur les voyageurs,--ce qui les eut fort incommodes.

On alla ainsi pendant une demi-heure environ, à très petits pas. En avant, les chevaux hennissaient et se cabraient toujours. Le postillon avait peine à les tenir. Les essieux de la chaise criaient, lorsque les roues glissaient dans quelque ornière; mais elle était solide, on le sait, et avait déjà fait ses preuves dans les marécages du bas Danube.

Un quart d'heure encore, et la région des cônes d'éruption serait certainement franchie.

Tout à coup, une vive lueur se produisit sur le côté gauche de la route. Un des cônes venait de s'allumer et projetait une flamme intense. La steppe en fut éclairée dans le rayon d'une verste.

"On fume donc!" s'écria Ahmet, qui marchait un peu en avant de ses compagnons et recula précipitamment.

Personne ne fumait.

Soudain, les cris du postillon se firent entendre en avant. Les claquements de son fouet s'y joignirent. Il ne pouvait plus maîtriser son attelage. Les chevaux épouvantés s'emportèrent, la chaise fut entraînée avec une extrême vitesse.

Tous s'étaient arrêtés. La steppe présentait, au milieu de cette nuit sombre, un aspect terrifiant.

En effet, les flammes, développées par le cône, venaient de se communiquer aux cônes voisins. Ils faisaient explosion les uns après les autres, éclatant avec violence, comme les batteries d'un feu d'artifice, dont les jets de feu s'entre-croisent.

Maintenant, une immense illumination emplissait la plaine. Sous cet éclat apparaissaient des centaines de grosses verrues ignivomes, dont le gaz brûlait au milieu des déjections de matières liquides, les uns avec la lueur sinistre du pétrole, les autres diversement colorés par la présence du soufre blanc, des pyrites ou du carbonate de fer.

En même temps, des grondements sourds couraient à travers les marnes du sol. La terre allait-elle donc s'entr'ouvrir et se changer en un cratère sous la poussée d'un trop-plein de matières éruptives?

Il y avait là un danger imminent. Instinctivement, le seigneur Keraban et ses compagnons s'étaient écartés les uns des autres, afin de diminuer les chances d'un engloutissement commun. Mais il ne fallait pas s'arrêter. Il fallait marcher rapidement. Il importait de traverser au plus vite cette zone dangereuse. La route, bien éclairée,

semblait être praticable. Tout en sinuant au milieu des cônes, elle traversait cette steppe en feu.

"En avant! en avant!" criait Ahmet.

On ne lui répondait pas, mais on lui obéissait. Chacun s'élançait dans la direction de la chaise de poste, qu'on ne pouvait plus apercevoir. Au-delà de l'horizon, il semblait que l'obscurité de la nuit se refaisait sur cette partie de la steppe.... Là était donc la limite de cette région des cônes qu'il fallait dépasser.

Tout à coup, une plus vive explosion éclata sur la route même. Un jet de feu avait jailli d'une énorme loupe, qui venait de boursouffler le sol en un instant.

Keraban fut renversé, et on put l'apercevoir se débattant à travers la flamme. C'en était fait de lui, s'il ne parvenait pas à se relever...

D'un bond, Ahmet se précipita au secours de son oncle. Il le saisit, avant que les gaz enflammés n'eussent pu l'atteindre. Il l'entraîna à demi suffoqué par les émanations de l'hydrogène.

"Mon oncle!... mon oncle!" s'écriait-il.

Et tous, Van Mitten, Bruno, Nizib, après l'avoir porté sur le bord d'un talus, essayèrent de rendre un peu d'air à ses poumons.

Enfin, un "brum! brum!" vigoureux et de bon augure se fit entendre. La poitrine du solide Keraban commença à s'abaisser et à se soulever par intervalles précipités, en chassant les gaz délétères qui l'emplissaient. Puis il respira longuement, il revint au sentiment, à la vie, et ses premières paroles furent celles-ci:

"Oseras-tu encore me soutenir, Ahmet, qu'il ne valait pas mieux faire le tour de la mer d'Azof?"

--Vous avez raison, mon oncle!

--Comme toujours, mon neveu, comme toujours!"

Le seigneur Keraban avait à peine achevé sa phrase, qu'une profonde obscurité remplaçait l'intense lueur dont s'était illuminée toute la steppe. Les cônes s'étaient éteints subitement et simultanément. On eut dit que la main d'un machiniste venait de fermer le compteur d'un théâtre. Tout redevint noir, et d'autant plus noir que les yeux conservaient encore sur leur rétine l'impression de cette violente lumière, dont la source s'était instantanément tarie.

Que s'était-il donc passé? Pourquoi ces cônes avaient-ils pris feu, puisque aucune lumière n'avait été approchée de leur cratère?

En voici l'explication probable: sous l'influence d'un gaz qui brûle de lui-même au contact de l'air, il s'était produit un phénomène

identique a celui qui incendia les environs de Taman en 1840. Ce gaz, c'est l'hydrogene phosphore, du a la presence de produits phosphates, provenant des cadavres d'animaux marins enfouis dans ces couches marneuses. Il s'enflamme et communique le feu a l'hydrogene carbone, qui n'est autre chose que le gaz d'eclairage. Donc, a tout instant, sous l'influence peut-etre de certaines conditions climateriques, ces phenomenes d'ignition spontanee peuvent se produire, sans que rien les puisse faire prevoir.

A ce point de vue, les routes des presqu'iles de Kertsch et de Taman presentent donc des dangers serieux, auxquels il est difficile de parer, puisqu'ils peuvent etre subits.

Le seigneur Keraban n'avait donc pas tort, quand il disait que n'importe quelle autre route eut ete preferable a celle que les impatiences d'Ahmet lui avaient fait suivre.

Mais enfin, tous avaient echappe au peril,--l'oncle et le neveu, un peu roussis sans doute, leurs compagnons, sans meme avoir eu la plus legere brulure.

A trois verstes de la, le postillon, maitre de ses chevaux, s'etait arrete. Aussitot les flammes eteintes, il levait rallume les lanternes de la chaise, et, guides par cette lueur, les voyageurs purent la rejoindre sans danger, sinon sans fatigue.

Chacun reprit sa place. On repartit, et la nuit s'acheva tranquillement. Mais Van Mitten devait conserver un emouvant souvenir de ce spectacle. Il n'eut pas ete plus emerveille, si les hasards de sa vie l'eussent conduit dans ces regions de la Nouvelle-Zelande, au moment ou s'enflamment les sources etagees sur l'amphitheatre de ses collines eruptives.

Le lendemain, 6 septembre, a dix-huit lieues de Taman, la chaise, apres avoir contourne la baie de Kisiltasch, traversait la bourgade d'Anapa, et le soir, vers huit heures, elle s'arretait a la bourgade de Rajewskaja, sur la limite de la region caucasienne.

XVI

OU IL EST QUESTION DE L'EXCELLENCE DES TABACS DE LA PERSE ET DE L'ASIE MINEURE.

Le Caucase est cette partie de la Russie meridionale, faite de hautes montagnes et de plateaux immenses, dont le systeme orographique se dessine a peu pres de l'ouest a l'est, sur une longueur de trois cent cinquante kilometres. Au nord s'etendent le pays des Cosaques du Don, le gouvernement de Stavropol, avec les steppes des Kalmouks et des Nogais nomades; au sud, les gouvernements de Tiflis, capitale de la

Georgie, de Koutais, de Bakou, d'Elisabethpol, d'Erivan, plus les provinces de la Mingrelie, de l'Imerethie, de l'Abkasie, du Gouriel. A l'ouest du Caucase, c'est la mer Noire; a l'est, c'est la mer Caspienne.

Toute la contree, situee au sud de la principale chaine du Caucase, se nomme aussi la Transcaucasie, et n'a d'autres frontieres que celles de la Turquie et de la Perse, au point de contact de ce mont Ararat ou, suivant la Bible, l'arche de Noe vint atterrir apres le deluge.

Les tribus diverses sont nombreuses, qui habitent ou parcourent cette importante region. Elles appartiennent aux races kaztevel, armenienne, tscherkesse, tschetschene, lesghienne. Au nord, il y a des Kalmouks, des Nogais, des Tatars de race mongole; au sud, il y a des Tatars de race turque, des Kurdes et des Cosaques.

S'il faut en croire les savants les plus competents en pareille matiere, c'est de cette contree demi-europeenne, demi-asiatique, que serait sortie la race blanche, qui peuple aujourd'hui l'Asie et l'Europe. Aussi lui ont-ils donne le nom de "race caucasienne".

Trois grandes routes russes traversent cette enorme barriere, que dominant les cimes du Chat-Elbrouz a quatre mille metres, du Kazbek a quatre mille huit cents,--altitude du mont Blanc,--de l'Elbrouz a cinq mille six cents metres.

La premiere de ces routes, d'une double importance strategique et commerciale, va de Taman a Poti, le long du littoral de la mer Noire; la deuxieme, de Mosdok A Tiflis, en passant par le col du Darial; la troisieme, de Kizliar a Bakou, par Derbend.

Il va sans dire que, de ces trois routes, le seigneur Keraban, d'accord avec son neveu Ahmet, devait prendre la premiere. A quoi bon s'engager dans le dedale du groupe caucasien, s'exposer a des difficultes, et par suite a des retards? Un chemin s'ouvre jusqu'au port de Poti, et ni bourgades ni villages ne manquent sur le littoral est de la mer Noire.

Il y avait bien le railway de Rostow a Vladi-Caucase, puis celui de Tiflis a Poti, qu'il eut ete possible d'utiliser successivement, puisque une distance de cent verstes a peine separe leurs deux lignes; mais Ahmet evita sagement de proposer ce mode de locomotion, auquel son oncle avait fait un trop mauvais accueil, lorsqu'il fut question des chemins de fer de la Tauride et de la Chersonese.

Tout etant bien convenu, la chaise de poste, l'indestructible chaise, a laquelle on fit seulement quelques reparations peu importantes, quitta la bourgade de Rajewskaja, des le matin du 7 septembre, et se lanca sur la route du littoral.

Ahmet etait resolu a marcher avec la plus grande rapidite. Vingt-quatre jours lui restaient encore pour achever son itineraire, pour atteindre Scutari a la date fixee. Sur ce point, son oncle etait

d'accord avec lui. Sans doute, Van Mitten eut préféré voyager à son aise, recueillir des impressions plus durables, n'être point tenu d'arriver à un jour près; mais on ne consultait pas Van Mitten. C'était un convive, pas autre chose, qui avait accepté de dîner chez son ami Keraban. Eh bien, on le conduisait à Scutari. Qu'aurait-il pu vouloir de plus?

Cependant, Bruno, par acquit de conscience, au moment de s'aventurer dans la Russie caucasienne, avait cru devoir lui faire quelques observations. Le Hollandais, après l'avoir écouté, lui demanda de conclure.

"Eh bien, mon maître, dit Bruno, pourquoi ne pas laisser le seigneur Keraban et le seigneur Ahmet courir tous les deux, sans repos ni trêve, le long de cette mer Noire?"

--Les quitter, Bruno? avait répondu Van Mitten.

--Les quitter, oui, mon maître, les quitter, après leur avoir souhaité bon voyage!

--Et rester ici?...

--Oui, rester ici, afin de visiter tranquillement le Caucase, puisque notre mauvaise étoile nous y a conduits! Après tout, nous serons, aussi bien là qu'à Constantinople, à l'abri des revendications de madame Van....

--Ne prononce pas ce nom, Bruno!

--Je ne le prononcerai pas, mon maître, pour ne point vous être désagréable! Mais, c'est à elle, en somme, que nous devons d'être embarqués dans une pareille aventure! Courir jour et nuit en chaise de poste, risquer de s'embourber dans les marécages ou de se rotir dans des provinces en combustion, franchement, c'est trop, c'est beaucoup trop! Je vous propose donc, non point de discuter cela avec le seigneur Keraban,--vous n'aurez pas le dessus!--mais de le laisser partir en le prévenant, par un petit mot bien aimable, que vous le retrouverez à Constantinople, quand il vous plaira d'y retourner!

--Ce ne serait pas convenable, répondit Van Mitten.

--Ce serait prudent, répliqua Bruno.

--Tu te trouves donc bien à plaindre?

--Très à plaindre, et d'ailleurs, je ne sais si vous vous en apercevez, mais je commence à maigrir!

--Pas trop, Bruno, pas trop!

--Si! je le sens bien, et, à continuer un pareil régime, j'arriverai bientôt à l'état de squelette!

--T'es-tu pese, Bruno?

--J'ai voulu me peser a Kertsch, repondit Bruno, mais je n'ai trouve qu'un pese-lettre....

--Et cela n'a pu suffire?... repondit en riant Van Mitten.

--Non, mon maitre, repondit gravement Bruno, mais avant peu, cela suffira pour peser votre serviteur!--Voyons! laissons-nous le seigneur Keraban continuer sa route?"

Certes, cette maniere de voyager ne pouvait plaire a Van Mitten, brave homme d'un temperament rassis, jamais presse en rien. Mais la pensee de desobliger son ami Keraban, en l'abandonnant, lui eut ete si desagreable qu'il refusa de se rendre.

"Non, Bruno, non, dit-il, je suis son invite....

--Un invite, s'ecria Bruno, un invite qu'on oblige a faire sept cents lieues au lieu d'une!

--N'importe!

--Permettez-moi de vous dire que vous avez tort, mon maitre! repliqua Bruno. Je vous le repete pour la dixieme fois! Nous ne sommes pas au bout de nos miseres, et j'ai comme un pressentiment que vous, plus que nous peut-etre, vous en aurez votre bonne part!"

Les pressentiments de Bruno se realiseraient-ils? L'avenir devait l'apprendre. Quoi qu'il en soit, a prevenir son maitre, il avait rempli son devoir de serviteur devoue, et, puisque Van Mitten etait resolu a continuer ce voyage, aussi absurde que fatigant, il n'avait plus qu'a le suivre.

Cette route littorale longe presque invariablement les contours de la mer Noire. Si elle s'en eloigne quelquefois, pour eviter un obstacle du terrain ou desservir quelque bourgade en arriere, ce n'est jamais que de quelques verstes au plus. Les dernieres ramifications de la chaine du Caucase, qui court alors presque parallelement a la cote, viennent mourir a la lisiere de ces rivages peu frequentes. A l'horizon, dans l'est, se dessine, comme une arete a dents inegales qui mordent le ciel, cette cime eternellement neigeuse.

A une heure de l'apres-midi, on commença a contourner la petite baie de Zemes, a sept lieues de Rajewskaja, de maniere a gagner, huit lieues plus loin, le village de Gelendschik.

Ces bourgades, on le voit, sont peu eloignees les unes des autres.

Sur le littoral des districts de la mer Noire, on en compte a peu pres une a cette moyenne distance; mais, en dehors de ces ensembles de maisons, pas plus importants quelquefois qu'un village ou un hameau,

le pays est a peu pres desert, et le commerce se fait plutot par les caboteurs de la cote.

Cette bande de terre, entre le pied de la chaine et la mer, est d'un aspect plaisant. Le sol y est boise. Ce sont des groupes de chenes, de tilleuls, de noyers, de chataigniers, de platanes, que les capricieux sarments de la vigne sauvage enguirlandent comme les lianes d'une foret tropicale. Partout, rossignols et fauvelles s'echappent en gazouillant de champs d'azelias, que la seule nature a semes sur ces terrains fertiles.

Vers midi, les voyageurs rencontrerent tout un clan de Kalmouks nomades, de ceux qui sont divises en oulousses, comprenant plusieurs khotonnes. Ces khotonnes sont de veritables villages ambulants, composes d'un certain nombre de kibitkas ou tentes, qui vont se planter ca et la, tantot dans la steppe, tantot dans les vallees verdoyantes, tantot sur le bord des cours d'eau, au gre des chefs. On sait que ces Kalmouks sont d'origine mongole. Ils etaient fort nombreux autrefois dans la region caucasienne; mais les exigences de l'administration russe, pour ne pas dire ses vexations, ont provoque une forte emigration vers l'Asie.

Les Kalmouks ont garde des moeurs a part et un costume special. Van Mitten put noter, sur ses tablettes, que les hommes portaient un large pantalon, des bottes de maroquin, une khalate, sorte de douillette tres ample, et un bonnet carre qu'entoure une bande d'etoffe, fourree de peau de mouton. Pour les femmes, c'est a peu de chose pres le meme habillement, moins la ceinture, plus un bonnet, d'ou sortent des tresses de cheveux agrementees de rubans de couleur. Quant aux enfants, ils vont presque nus, et, l'hiver, pour se rechauffer, ils se blottissent dans l'atre de la kibitka et dorment sous la cendre chaude.

Petits de taille, mais robustes, excellents cavaliers, vifs, adroits, alertes, vivant d'un peu de bouillie de farine cuite a l'eau avec des morceaux de viande de cheval, mais ivrognes endurcis, voleurs emerites, ignorants au point de ne savoir lire, superstitieux a l'excès, joueurs incorrigibles, tels sont ces nomades qui courent incessamment les steppes du Caucase. La chaise de poste traversa un de leurs khotonnes, sans presque attirer leur attention. A peine se derangerent-ils pour regarder ces voyageurs, dont l'un, tout au moins, les observait avec interet. Peut-etre jeterent-ils des regards d'envie a ce rapide attelage qui galopait sur la route. Mais, heureusement pour le seigneur Keraban, ils s'en tinrent la. Les chevaux purent donc arriver au prochain relais, sans avoir echange le box de leur ecurie pour le piquet d'un campement kalmouk.

La chaise, apres avoir contourne la baie de Zemes, trouva une route etroitement resserree entre les premiers contreforts de la chaine et le littoral; mais, au dela, cette route s'elargissait sensiblement et devenait plus aisement praticable.

A huit heures du soir, la bourgade de Gelendschik etait atteinte. On y

relayait, on y soupait sommairement, on en repartait a neuf heures, on courait toute la nuit sous un ciel parfois nuageux, parfois étoilé, au bruit du ressac d'une côte battue par les mauvais temps d'équinoxe, on atteignait le lendemain, a sept heures du matin, la bourgade de Beregowaja, a midi, la bourgade de Dschuba, a six heures du soir, la bourgade de Tenginsk, a minuit la bourgade de Nebugsk, le lendemain, a huit heures, la bourgade de Golowinsk, a onze heures la bourgade de Lachowsk, et, deux heures après, la bourgade de Ducha.

Ahmet aurait eu mauvaise grâce a se plaindre. Le voyage s'accomplissait sans accidents,--ce qui lui agréait fort, mais sans incidents,--ce qui ne laissait pas de contrarier Van Mitten. Ses tablettes ne se surchargeaient, en effet, que de fastidieux noms géographiques. Pas un aperçu nouveau, pas une impression digne de fixer le souvenir!

A Ducha, la chaise dut stationner deux heures, pendant que le maître de poste allait querir ses chevaux, envoyés au paturage.

"Eh bien, dit Keraban, dinons aussi confortablement et aussi longuement que le comportent les circonstances.

--Oui, dinons, répondit Van Mitten.

--Et dinons bien, si c'est possible! murmura Bruno, en regardant son ventre amaigri.

--Peut-être cette halle, reprit le Hollandais, nous donnera-t-elle un peu de l'imprévu qui manque a notre voyage! Je pense que mon jeune ami Ahmet nous permettra de respirer?...

--Jusqu'à l'arrivée des chevaux, répondit Ahmet.

Nous sommes déjà au neuvième jour du mois!

--Voilà une réponse comme je les aime! répliqua Keraban. Voyons ce qu'il y a a l'office!"

C'était une assez médiocre auberge, que l'auberge de Ducha, bâtie sur le bord de la petite rivière de Mdsymta, qui coule torrentiellement des contreforts du voisinage.

Cette bourgade ressemblait beaucoup a ces villages cosaques, qui portent le nom de stamisti, avec palissade et portes que surmonte une tourelle carrée, ou veille nuit et jour quelque sentinelle. Les maisons, a hauts toits de chaume, aux murs de bois emplatrés de glaise, abritées sous l'ombrage de beaux arbres, logent une population, sinon aisée, du moins au-dessus de l'indigence.

Du reste, les Cosaques ont presque entièrement perdu leur originalité native a ce contact incessant avec les ruraux de la Russie orientale. Mais ils sont restés braves, alertes, vigilants, gardiens excellents des lignes militaires confiées a leur surveillance, et passent avec

raison pour les premiers cavaliers du monde, aussi bien dans les chasses qu'ils donnent aux montagnards dont la rébellion est à l'état chronique, que dans les joutes ou tournois où ils se montrent écuyers émérites.

Ces indigènes sont d'une belle race, reconnaissable à son élégance, à la beauté de ses formes, mais non à son costume, qui se confond avec celui du montagnard caucasien. Cependant, sous le haut bonnet fourré, il est encore facile de retrouver ces faces énergiques qu'une épaisse barbe recouvre jusqu'aux pommettes.

Lorsque le seigneur Keraban, Ahmet et Van Mitten s'assirent à la table de l'auberge, on leur servit un repas dont les éléments avaient été pris au doukhan voisin, sorte d'échoppe ou le charcutier, le boucher, l'épicier, se confondent le plus souvent en un seul et même industriel. Il y avait un dindon roti, un de ces gâteaux de farine de maïs piqués de languettes d'un fromage de buffle, qui portent le nom de gatschapouri, l'inévitable plat national, le blini, sorte de crêpe au lait acide; puis, pour boisson, quelques bouteilles d'une bière épaisse, et des flacons de vadka, eau-de-vie très forte, dont les Russes font une incroyable consommation.

Franchement, on ne pouvait exiger mieux dans l'auberge d'une petite bourgade perdue sur les extrêmes confins de la mer Noire, et, l'appétit aidant, les convives firent honneur à ce repas qui variait l'ordinaire de leurs provisions de voyage.

Le dîner achevé, Ahmet quitta la table, pendant que Bruno et Nizib prenaient largement leur part du dindon roti et des crêpes nationales. Suivant son habitude, il allait lui-même au relais de poste, afin de presser l'arrivée de l'attelage, bien décidé à decoupler, s'il le fallait, les cinq kopeks par verste et par cheval que les règlements accordent aux maîtres de poste, sans parler du pourboire des postillons.

En l'attendant, le seigneur Keraban et son ami Van Mitten vinrent s'établir dans une sorte de gloriette verdoyante, dont la rivière baignait en grondant les pilotis moussus.

C'était ou jamais l'occasion de s'abandonner aux douceurs de ce farniente, de cette rêverie délicieuse, à laquelle les Orientaux donnent le nom de kief.

En outre, le fonctionnement des narghiles s'imposait de lui-même, comme complément d'un repas si digne d'être convenablement digéré. Aussi, les deux ustensiles furent-ils retirés de la chaise et apportés aux fumeurs, qui s'accordaient si bien sur les douceurs de ce passe-temps, auquel ils devaient leur fortune.

Le fourneau des narghiles fut aussitôt rempli de tabac; mais il va sans dire que, si le seigneur Keraban fit bourrer le sien de tombeki d'origine persane, suivant son invariable coutume, Van Mitten s'en tint à son ordinaire, qui était du latakie de l'Asie Mineure.

Puis, les fourneaux furent allumés; les fumeurs s'étendirent sur un banc, l'un près de l'autre; le long serpenteau, entouré de fil d'or et terminé par un bouquin d'ambre de la Baltique, trouva place entre les lèvres des deux amis.

Bientôt l'atmosphère fut saturée de cette fumée odorante, qui n'arrivait à la bouche qu'après avoir été délicatement rafraîchie par l'eau limpide du narghile.

Pendant quelques instants, le seigneur Keraban et Van Mitten, tout à cette infinie jouissance que procure le narghile, bien préférable au chibouk, au cigare ou à la cigarette, demeurèrent silencieux, les yeux à demi fermés, et comme appuyés sur les volutes de vapeurs qui leur faisaient un édredon aérien.

"Ah! voilà qui est de la volupté pure! dit enfin le seigneur Keraban, et je ne sais rien de mieux, pour passer une heure, que cette causerie intime avec son narghile!

--Causerie sans discussion! répondit Van Mitten, et qui n'en est que plus agréable!

--Aussi, reprit Keraban, le gouvernement turc a-t-il été fort mal avisé, comme toujours, en frappant le tabac d'un impôt qui en a décuplé le prix! C'est grâce à cette sottise que l'usage du narghile tend peu à peu à disparaître et disparaîtra un jour!

--Ce serait regrettable, en effet, ami Keraban!

--Quant à moi, ami Van Mitten, j'ai pour le tabac une telle prédilection, que j'aimerais mieux mourir que d'y renoncer. Oui! mourir! Et si j'avais vécu au temps d'Amurat IV, ce despote qui voulut en proscrire l'usage sous peine de mort, on aurait vu tomber ma tête de mes épaules avant ma pipe de mes lèvres!

--Je pense comme vous, ami Keraban, répondit le Hollandais, en humant deux ou trois bonnes bouffées coup sur coup.

--Pas si vite, Van Mitten, de grâce, n'aspirez pas si vite! Vous n'avez pas le temps de goûter à cette fumée savoureuse, et vous me faites l'effet d'un glouton qui avale les morceaux sans les mâcher!

--Vous avez toujours raison, ami Keraban, répondit Van Mitten, qui, pour rien au monde, n'aurait pas voulu troubler si douce quiétude par les éclats d'une discussion.

--Toujours raison, ami Van Mitten!

--Mais ce qui m'étonne, en vérité, ami Keraban, c'est que nous, des négociants en tabac, nous éprouvions tant de plaisir à utiliser notre propre marchandise!

--Et pourquoi donc? demanda Keraban, qui ne cessait de se tenir un peu sur l'oeil.

--Mais parce que, s'il est vrai que les patissiers sont generalement degoutes de la patisserie, et les confiseurs des sucreries qu'ils confisent, il me semble qu'un marchand de tabac devrait avoir horreur de....

--Une seule observation, Van Mitten, repondit Keraban, une seule, je vous prie!

--Laquelle?

--Avez-vous jamais entendu dire qu'un marchand de vin ait fait fi des boissons qu'il debite?

--Non, certes!

--Eh bien, marchands de vin ou marchands de tabac, c'est exactement la meme chose.

--Soit! repondit le Hollandais. L'explication que vous donnez la me parait excellente!

--Mais, reprit Keraban, puisque vous semblez me chercher noise a ce sujet....

--Je ne vous cherche pas noise, ami Keraban! repondit vivement Van Mitten.

--Si!

--Non, je vous assure!

--Enfin, puisque vous me faites une observation quelque peu aggressive sur mon gout pour le tabac....

--Croyez-bien....

--Mais si ... mais si! repondit Keraban, en s'animant.... Je sais comprendre les insinuations....

--Il n'y a pas eu la moindre insinuation de ma part, repondit Van Mitten, qui, sans trop savoir pourquoi,--peut-etre sous l'influence du bon diner qu'il venait de faire,--commençait a s'impatiser de cette insistance.

--Il y en a eu, repliqua Keraban, et, a mon tour de vous faire une observation!

--Faites donc!

--Je ne comprends pas, non! je ne comprends pas que vous vous

permettiez de fumer du latakia dans un narghile! C'est un manque de gout indigne d'un fumeur qui se respecte!

--Mais il me semble que j'en ai bien le droit, repondit Van Mitten, puisque je prefere le tabac de l'Asie Mineure....

--L'Asie Mineure! Vraiment! L'Asie Mineure est loin de valoir la Perse, quand il s'agit de tabac a fumer!

--Cela depend!

--Le tombeki, meme lorsqu'il a subi un double lavage, possede encore des proprietes actives, infiniment superieures a celles du latakia!

--Je le crois bien! s'ecria le Hollandais. Des proprietes trop actives, qui sont dues a la presence de la belladone!

--La belladone, en proportions convenables, ne peut qu'accroitre les qualites du tabac!...

--Pour les gens qui veulent tout doucement s'empoisonner! repartit Van Mitten.

--Ce n'est point un poison!

--C'en est un, et des plus energiques!

--Est-ce que j'en suis mort! s'ecria Keraban, qui, dans l'interet de sa cause, avala sa bouffee tout entiere!

--Non, mais vous en mourrez!

--Eh bien, meme a l'heure de ma mort, repeta Keraban, dont la voix prit une intensite inquietante, je soutiendrais encore que le tombeki est preferable a ce foin desseche qu'on appelle du latakia!

--Il est impossible de laisser passer, sans protestation, une telle erreur! dit Van Mitten, qui s'emballait a son tour.

--Elle passera, cependant!

--Et vous osez dire cela a un homme, qui, pendant vingt ans, a achete des tabacs!

--Et vous osez soutenir le contraire a un homme qui, pendant trente ans, en a vendu!

--Vingt ans!

--Trente ans!"

Sur cette nouvelle phase de la discussion, les deux contradicteurs s'etaient redresses au meme instant. Mais, pendant qu'ils

gesticulaient avec vivacité, les bouquins s'échappèrent de leurs lèvres, les tuyaux tomberent sur le sol. Aussitot, tous deux de les ramasser, en continuant de se disputer, au point d'en arriver aux personnalités les plus désagréables.

"Décidément, Van Mitten, dit Keraban, vous êtes bien le plus fier et le plus têtu que je connaisse!"

--Après vous, Keraban, après vous!"

--Moi?"

--Vous! s'écria le Hollandais, qui ne se maîtrisait plus. Mais regardez donc la fumée du latakia, qui s'échappe de mes lèvres!"

--Et vous, riposta Keraban, la fumée du tombeki, que je rejette comme un nuage odorant!"

Et tous deux tiraient sur leurs bouts d'ambre à en perdre haleine! Et tous deux s'envoyaient cette fumée au visage!"

"Mais sentez donc, disait l'un, l'odeur de mon tabac!"

--Sentez donc, répétait l'autre, l'odeur du mien!--Je vous forcerai bien d'avouer, dit enfin Van Mitten, qu'en fait de tabac, vous n'y connaissez rien!"

--Et vous, répliqua Keraban, que vous êtes au-dessous du dernier des fumeurs!"

Tous deux parlèrent si haut alors, sous l'impression de la colère, qu'on les entendait du dehors. Très certainement, ils en étaient arrivés à ce point que de grosses injures allaient éclater entre eux, comme des obus sur un champ de bataille....

Mais, à ce moment, Ahmet parut. Bruno et Nizib, attirés par le bruit, le suivaient. Tous trois s'arrêtèrent sur le seuil de la glorielette.

"Tiens! s'écria Ahmet, en éclatant de rire, mon oncle Keraban qui fume le narghile de monsieur Van Mitten, et monsieur Van Mitten qui fume le narghile de mon oncle Keraban!"

Et Nizib et Bruno de faire chorus.

En effet, en ramassant leurs bouquins, les deux disputeurs s'étaient trompés et avaient pris le tuyau l'un de l'autre, ce qui faisait que, sans s'en apercevoir, et tout en continuant à proclamer les qualités supérieures de leurs tabacs de prédilection, Keraban fumait du latakia, pendant que Van Mitten fumait du tombeki!"

En vérité, ils ne purent s'empêcher de rire, et, finalement, ils se donnèrent la main de bon cœur, comme deux amis, dont aucune discussion, même sur un sujet aussi grave, ne pouvait altérer

l'amitie.

"Les chevaux sont a la chaise, dit alors Ahmet. Nous n'avons plus qu'a partir!

--Partons donc!" repondit Keraban.

Van Mitten et lui remirent a Bruno et a Nizib les deux narghiles, qui avaient failli se transformer en engins de guerre, et tous eurent bientot repris place dans leur voiture de voyage.

Mais en y montant, Keraban ne put s'empecher de dire tout bas a son ami:

"Puisque vous y avez goute, Van Mitten, avouez maintenant que le tombeki est bien superieur au latakie!

--J'aime mieux l'avouer! repondit le Hollandais, qui s'en voulait d'avoir ose tenir tete a son ami.

--Merci, ami Van Mitten, repondit Keraban, emu par tant de condescendance, voila un aveu que je n'oublierai jamais!"

Et tous deux cimenterent par une vigoureuse poignee de main un nouveau pacte d'amitie qui ne devait jamais se rompre.

Cependant, la chaise, emportee au galop de son attelage, roulait avec rapidite sur la route du littoral.

A huit heures du soir, la frontiere de l'Abkasie etait atteinte, et les voyageurs y faisaient halte au relais de poste, ou ils dormirent jusqu'au lendemain matin.

XVII

DANS LEQUEL IL ARRIVE UNE AVENTURE DES PLUS GRAVES, QUI TERMINE LA PREMIERE PARTIE DE CETTE HISTOIRE.

L'Abkasie est une province a part, au milieu de la region caucasienne, dans laquelle le regime civil n'a pas encore ete introduit et qui ne releve que du regime militaire. Elle a pour limite au sud le fleuve Ingour, dont les eaux forment la lisiere de la Mingrelie, l'une des principales divisions du gouvernement de Koutais.

C'est une belle province, une des plus riches du Caucase, mais le systeme qui la regit n'est pas fait pour mettre ses richesses en valeur. C'est a peine si ses habitants commencent a devenir proprietaires d'un sol qui appartenait tout entier aux princes regnants, descendant d'une dynastie persane. Aussi l'indigene y est-il

encore a demi sauvage, ayant a peine la notion du temps, sans langue ecrite, parlant une sorte de patois que ses voisins ne peuvent comprendre,--un patois si pauvre meme, qu'il manque de mots pour exprimer les idees les plus elementaires.

Van Mitten ne fut point sans remarquer, au passage, le vif contraste de cette contree avec les districts plus avances en civilisation qu'il venait de traverser.

A la gauche de la route, developpement de champs de mais, rarement de champs de ble, des chevres et des moutons, tres surveilles et gardes, des buffles, des chevaux et des vaches, vaguant en liberte dans les paturages, de beaux arbres, des peupliers blancs, des figuiers, des noyers, des chenes, des tilleuls, des platanes, de longs buissons de buis et de houx, tel est l'aspect de cette province de l'Abkasie.

Ainsi que l'a justement fait observer une intrepide voyageuse, madame Caria Serena, "si l'on compare entre elles ces trois provinces limitrophes l'une de l'autre, la Mingrelie, le Samourzakan, l'Abkasie, on peut dire que leur civilisation respective est au meme degre d'avancement que la culture des monts qui les environnent: la Mingrelie, qui, socialement, marche en tete, a des hauteurs boisees et mises en valeur; le Samourzakan, deja plus arriere, presente un relief a moitie sauvage; l'Abkasie, enfin, demeurée presque a l'etat primitif, n'a qu'un echeveau de montagnes incultes, que n'a pas encore touche la main de l'homme. C'est donc l'Abkasie qui, de tous les districts caucasiens, sera le plus tard entre en jouissance des bienfaits de la liberte individuelle."

La premiere halte que firent les voyageurs apres avoir franchi la frontiere, fut a la bourgade de Gagri, joli village, avec une charmante eglise de Sainte-Hypata, dont la sacristie sert maintenant de cellier, un fort, qui est en meme temps un hopital militaire, un torrent, sec alors, le Gagrinska, la mer d'un cote, de l'autre, toute une campagne fruitiere, plantee de grands accacias, semee de bosquets de roses odorantes. Au loin, mais a moins de cinquante verstes, se developpe la chaine limitrophe entre l'Abkasie et la Circassie, dont les habitants, defaits par les Russes, apres la sanglante campagne de 1859, ont abandonne ce beau littoral.

La chaise, arrivee la, a neuf heures du soir, y passa la nuit. Le seigneur Keraban et ses compagnons reposerent dans un des doukhans de la bourgade, et en repartirent le lendemain matin.

A midi, six lieues plus loin, Pizunda leur offrait des chevaux de rechange. La, Van Mitten eut une demi-heure pour admirer l'eglise ou residerent les anciens patriarches du Caucase occidental; cet edifice, avec sa coupole de briques, autrefois coiffée de cuivre, l'agencement de ses nefes suivant le plan de la croix grecque, les fresques de ses murailles, sa facade ombragee par des ormes seculaires, merite d'etre compte parmi les plus curieux monuments de la periode byzantine au sixieme siecle.

Puis, dans la meme journee, ce furent les petites bourgades de

Goudouati et de Gounista, et, a minuit, apres une rapide etape de dix-huit lieues, les voyageurs venaient prendre quelques heures de repos a la bourgade Soukhoum-Kale, batie sur une large baie foraine, qui s'etend dans le sud jusqu'au cap Kodor.

Soukhoum-Kale est le principal port de l'Abkasie; mais la derniere guerre du Caucase a en partie detruit la ville, ou se pressait une population hybride de Grecs, d'Armeniens, de Turcs, de Russes, encore plus que d'Abkases. Maintenant, l'element militaire y domine, et les steamers d'Odessa ou de Poti envoient de nombreux visiteurs aux casernes, construites pres de l'ancienne forteresse, qui fut elevee au seizieme siecle, sous le regne d'Amurah, epoque de la domination ottomane.

Un repas, d'un menu tres georgien, compose d'une soupe aigre au bouillon de poule, d'un ragout de viande farcie, assaisonne de lait acide au safran,--repas qui ne pouvait etre que mediocrement apprecie par deux Turcs et un Hollandais,--preceda le depart, a neuf heures du matin.

Après avoir laisse en arriere la jolie bourgade de Kelasouri, batie dans l'ombreuse vallee de Kelassur, les voyageurs franchirent le Kodor a vingt-sept verstes de Soukhoum-Kale. La chaise longea ensuite d'énormes futaies, que l'on pouvait comparer a de veritables forets vierges, avec lianes inextricables, broussailles touffues, dont on n'a raison que par le fer ou le feu, et auxquelles ne manquent ni les serpents, ni les loups, ni les ours, ni les chacals,--un coin de l'Amerique tropicale, jete sur le littoral de la mer Noire. Mais deja la hache des exploitants se promene a travers ces forets que tant de siecles ont respectees, et ces beaux arbres disparaîtront avant peu pour les besoins de l'industrie, charpentes de maisons ou charpentes de navires.

Otchemchiri, chef-lieu du district qui comprend le Kodor et le Samourzakan, importante bourgade maritime, assise sur deux cours d'eau, Hori, dont le sanctuaire byzantin merite d'etre visite, mais, faute de temps, ne put l'etre en cette circonstance, Gajida et Anaklifa, furent depasses dans cette journee,--une des plus longues par les heures employees a courir, une des plus rapides par l'espace qui fut devore au galop de l'attelage. Mais aussi, le soir, vers onze heures, les voyageurs arrivaient a la frontiere de l'Abkasie, ils franchissaient a gue le fleuve Ingour, et, vingt-cinq verstes plus loin, ils s'arretaient a Redout-Kale, chef-lieu de la Mingrelie, l'une des provinces du gouvernement de Koutais.

Les quelques heures de nuit qui restaient furent consacrees au sommeil. Cependant, si fatigue qu'il fut, Van Mitten se leva de grand matin, afin de faire au moins une excursion profitable avant son depart. Mais il trouva Ahmet leve aussi tot que lui, tandis que le seigneur Keraban dormait encore dans une assez bonne chambre de la principale auberge.

"Deja hors du lit? dit Van Mitten, en apercevant Ahmet, qui allait

sortir! Est-ce que mon jeune ami a l'intention de m'accompagner dans ma promenade matinale?

--En ai-je le temps, monsieur Van Mitten? repondit Ahmet. Ne faut-il pas que je m'occupe de renouveler nos provisions de voyage? Nous ne tarderons pas a franchir la frontiere russo-turque, et il ne sera pas aise de se ravitailler dans les deserts du Lazistan et de l'Anatolie! Vous voyez donc bien que je n'ai pas un instant a perdre!

--Mais, cela fait, repondit le Hollandais, ne pourrez-vous disposer de quelques heures?...

--Cela fait, monsieur Van Mitten, j'aurai a visiter notre chaise de poste, a m'entendre avec un charron pour qu'il en resserre les ecrous, qu'il graisse les essieux, qu'il voie si le frein n'a pas joue, et qu'il change la chaine du sabot. Il ne faut pas, au dela de la frontiere, que nous ayons besoin de nous reparer! J'entends donc remettre la chaise en parfait etat, et je compte bien qu'elle finira avec nous cet etonnant voyage!

--Bien! Mais cela fait?... repeta Van Mitten.

--Cela fait, j'aurai a m'occuper du relais, et j'irai a la maison de poste pour regler tout cela!

--Tres bien! Mais cela fait?... dit encore Van Mitten, qui ne demordait pas de son idee.

--Cela fait, repondit Ahmet, il sera temps de partir, et nous partirons! Donc, je vous laisse.

--Un instant, mon jeune ami, reprit le Hollandais, et permettez-moi de vous adresser une question.

--Parlez, mais vite, monsieur Van Mitten.

--Vous savez, sans doute, ce que c'est que cette curieuse province de Mingrelie?

--A peu pres.

--C'est la contree, arrosee par le poetique Phase, dont les paillettes d'or venaient jadis s'accrocher aux degres de marbre des palais eleves sur ses bords?

--En effet.

--Ici s'etend cette legendaire Colchide, ou Jason et ses Argonautes, aides de la magicienne Medee, vinrent conquerir la precieuse toison, que gardait un formidable dragon, sans parler de terribles taureaux qui vomissaient des flammes fantastiques!

--Je ne dis pas non.

--Enfin, c'est ici, dans ces montagnes, qui se pressent a l'horizon, sur ce rocher de Khomli, dominant la cite moderne de Koutais, que Promethee, fils de Japet et de Clymene, apres avoir audacieusement ravi le feu du ciel, fut enchainé par ordre de Jupiter, et c'est la qu'un vautour lui ronge éternellement le coeur!

--Rien de plus vrai, monsieur Van Mitten; mais, je vous le repete, je suis presse! Ou voulez-vous en venir?

--A ceci, mon jeune ami, repondit le Hollandais, en prenant son air le plus aimable: c'est que quelques jours passes dans cette partie de la Mingrelie et jusque dans le Koutais pourraient étre bien employes au profit de ce voyage, et que....

--Ainsi, repondit Ahmet, vous nous proposez de demeurer quelque temps a Redout-Kale?

--Oh! quatre ou cinq jours suffiraient....

--Proposeriez-vous cela a mon oncle Keraban? demanda Ahmet non sans quelque malice.

--Moi!... jamais, mon jeune ami! repondit le Hollandais. Ce serait matiere a discussion, et depuis la regrettable scene des narghiles, il ne m'arrivera plus, je vous l'assure, d'entamer une discussion quelconque avec cet excellent homme!

--Et vous ferez sagement!

--Mais, en ce moment, ce n'est point au terrible Keraban que je m'adresse, c'est a mon jeune ami Ahmet.

--C'est ce qui vous trompe, monsieur Van Mitten, repondit Ahmet, en lui prenant la main. Ce n'est point a votre jeune ami que vous parlez en ce moment!

--Et a qui donc?...

--Au fiance d'Amasia, monsieur Van Mitten, et vous savez bien que le fiance d'Amasia n'a pas une heure a perdre!

La-dessus, Ahmet se sauva pour s'occuper des preparatifs du depart. Van Mitten, tout depite, n'eut que la ressource de faire une promenade peu instructive dans la bourgade du Redout-Kale en compagnie du fidele mais decourageant Bruno.

A midi, tous les voyageurs etaient prêts a partir. La chaise, examinee avec soin, revue en quelques parties, promettait de fournir encore de longues etapes dans d'excellentes conditions. La caisse aux provisions remplie, plus rien a craindre sous ce rapport, pendant un nombre considerable de verstes ou plutot d'agatchs, puisque les provinces de la Turquie asiatique allaient étre traversees pendant cette seconde

partie de l'itinéraire; mais Ahmet, en homme avisé, ne pouvait que s'applaudir d'avoir pourvu à toutes les éventualités de l'alimentation et de la locomotion.

Le seigneur Keraban ne voyait pas, sans une satisfaction extrême, le parcours s'accomplir sans incidents ni accidents. Combien il serait satisfait dans son amour-propre de Vieux Turc, au moment où il apparaîtrait sur la rive gauche du Bosphore, narguant les autorités ottomanes et les décrets de taxes injustes, il serait oisif d'y insister.

Enfin, Redout-Kale n'étant plus qu'à quatre-vingt-dix verstes environ de la frontière turque, avant vingt-quatre heures, le plus entêté des Osmanlis comptait bien avoir remis le pied sur la terre ottomane. Là, enfin, il serait chez lui.

"En route, mon neveu, et qu'Allah continue à nous protéger!" s'écria-t-il d'un ton de bonne humeur.

--En route, mon oncle!" répondit Ahmet. Et tous deux prirent place dans le coupe, suivis de Van Mitten, qui essayait, mais en vain, d'apercevoir cette mythologique cime du Caucase, sur laquelle Prométhée expiait sa tentative sacrilège!

On partit au claquement du fouet du iemschik et aux hennissements d'un vigoureux attelage.

Une heure après, la chaise passait cette frontière du Gouriel, qui est annexée à la Mingrelie depuis 1801. Il a pour chef-lieu Poti, port assez important de la mer Noire, qu'une voie ferrée rattache à Tiflis, la capitale de la Géorgie.

La route remontait un peu à l'intérieur d'une campagne fertile. Ça et là, des villages, où les maisons ne sont point groupées, mais éparpillées au milieu des champs de maïs. Rien de singulier comme l'aspect de ces constructions, qui ne sont plus en bois, mais en paille tressée, comme un ouvrage de vannier. Van Mitten n'oublia pas de mentionner cette particularité sur son carnet de voyage. Et pourtant ce n'étaient point ces insignifiants détails qu'il s'attendait à noter pendant son passage à travers l'ancienne Colchide! Enfin, peut-être serait-il plus heureux, quand il arriverait sur les rives du Rion, ce fleuve de Poti, qui n'est autre que le célèbre Phasgion de l'antiquité, et, s'il faut en croire quelques savants géographes, l'un des quatre cours d'eau de l'Éden!

Une heure plus tard, les voyageurs s'arrêtaient devant la ligne du railway de Poti-Tiflis, à un point où le chemin coupe la voie ferrée, une verste au-dessous de la station de Sakario. Là s'ouvrait un passage à niveau qu'il fallait nécessairement franchir, si l'on voulait, en abrégant la route, rejoindre Poti par la rive gauche du fleuve.

Les chevaux vinrent donc s'arrêter devant la barrière du railway, qui

etait fermee.

Les glaces du coupe avaient ete baissees, de telle sorte que le seigneur Keraban et ses deux compagnons etaient a meme de voir ce qui se passait devant eux.

Le postillon commença par heler le garde-barrière, qui ne parut point tout d'abord.

Keraban mit la tête à la portière.

"Est-ce que cette maudite compagnie de chemin de fer, s'écria-t-il, va encore nous faire perdre notre temps? Pourquoi cette barrière est-elle fermée aux voitures?"

--Sans doute parce qu'un train va bientôt passer! fit simplement observer Van Mitten.

--Pourquoi viendrait-il un train?" répliqua Keraban.

Le postillon continuait d'appeler, sans résultat. Personne ne paraissait à la porte de la maisonnette du gardien.

"Qu'Allah lui torde le cou! s'écria Keraban. S'il ne vient pas, je saurai bien ouvrir moi-même!..."

--Un peu de calme, mon oncle! dit Ahmet, en retenant Keraban, qui se préparait à descendre.

--Du calme?...

--Oui! voici ce gardien!"

En effet, le garde-barrière, sortant de sa maisonnette, se dirigeait tranquillement vers l'attelage.

"Pouvons-nous passer, oui ou non? demanda Keraban d'un ton sec.

--Vous le pouvez, répondit le gardien. Le train de Poti n'arrivera pas avant dix minutes.

--Ouvrez votre barrière, alors, et ne nous retardez pas inutilement! Nous sommes pressés!

--Je vais vous ouvrir," répondit le garde.

Et, ce disant, il alla d'abord repousser la barrière placée de l'autre côté de la voie, puis, il revint manœuvrer celle devant laquelle l'attelage s'était arrêté, mais tout cela posément, en homme qui n'a pour les exigences des voyageurs qu'une indifférence parfaite.

Le seigneur Keraban bouillait déjà d'impatience.

Enfin, le passage fut libre des quatre cotes, et la chaise s'engagea a travers la voie.

A ce moment, a l'oppose, parut un groupe de voyageurs. Un seigneur turc, monte sur un magnifique cheval, suivi de quatre cavaliers qui lui faisaient escorte, se disposait a franchir le passage a niveau.

C'etait evidemment un personnage considerable. Age de trente-cinq ans environ, sa taille elevee se degageait avec cette noblesse particuliere aux races asiatiques. Figure assez belle, avec des yeux qui ne s'animaient qu'au feu de la passion, front d'un ton mat, barbe noire, dont les volutes s'etageaient jusqu'a mi-poitrine, bouche ornee de dents tres blanches, levres qui ne savaient pas sourire: en somme, la physionomie d'un homme imperieux, puissant par sa situation et sa fortune, habitue a la realisation de tous ses desirs, a l'accomplissement de toutes ses volentes, et que la resistance eut pousse aux plus grands exces. Il y avait encore du sauvage dans cette nature, ou le type turc confinait au type arabe.

Ce seigneur portait un simple costume de voyage, taille a la mode des riches Osmanlis, qui sont plus Asiatiques qu'Europeens. Sans doute, sous son cafetan de couleur sombre, il tenait a dissimuler le riche personnage qu'il etait.

Au moment ou l'attelage atteignait le milieu de la voie, le groupe des cavaliers l'atteignait aussi. Comme l'etrottesse des barrieres ne permettait pas a la chaise et au groupe de passer en meme temps, il fallait bien que l'un ou l'autre reculat.

L'attelage s'etait donc arrete, tandis que les cavaliers en faisaient autant; mais il ne semblait pas que le seigneur etranger fut d'humeur a ceder passage au seigneur Keraban. Turc contre Turc, cela pouvait amener quelque complication.

"Rangez-vous! cria Keraban aux cavaliers, dont les chevaux faisaient tete a ceux de l'attelage.

--Rangez-vous vous-memes! repondit le nouveau venu, qui semblait decide a ne pas faire un pas en arriere.

--Je suis arrive le premier!

--Eh bien, vous passerez le second!

--Je ne cederai pas!

--Ni moi!"

Montee sur ce ton, la discussion menacait de prendre une assez mauvaise tournure.

"Mon oncle!... dit Ahmet, que nous importe....

--Mon neveu, il importe beaucoup!

--Mon ami!... dit Van Mitten.

--Laissez-moi tranquille!" repondit Keraban d'un ton qui cloua le Hollandais dans son coin.

Cependant, le garde-barriere, intervenant, s'ecriait:

"Hatez-vous! batez-vous!... Le train de Poti ne peut tarder a arriver!... Hatez-vous!"

Mais le seigneur Keraban ne l'ecoutait guere! Apres avoir ouvert la portiere de la chaise, il etait descendu sur la voie, suivi d'Ahmet et de Van Mitten, tandis que Bruno et Nizib se precipitaient hors du cabriolet.

Le seigneur Keraban alla droit au cavalier, et saisissant son cheval par la bride:

"Voulez-vous me livrer passage? s'ecria-t-il, avec une violence qu'il ne pouvait plus contenir.

--Jamais!

--Nous allons bien voir!

--Voir?...

--Vous ne connaissez pas le seigneur Keraban!

--Ni vous le seigneur Saffar?"

En effet, c'etait le seigneur Saffar, qui se dirigeait vers Poti, apres une rapide excursion dans les provinces du Caucase meridional.

Mais ce nom de Saffar, ce nom du personnage qui avait accapare les chevaux du relais de Kertsch, voila qui ne pouvait que surexciter la colere de Keraban! Ceder a cet homme contre lequel il avait tant peste deja! Jamais! Il se fut plutot fait ecraser sous les pieds de son cheval.

"Ah! c'est vous le seigneur Saffar? s'ecria-t-il. Eh bien, arriere, le seigneur Saffar!

--En avant," dit Saffar, en faisant signe aux cavaliers de son escorte de forcer le passage.

Ahmet et Van Mitten, comprenant que rien ne ferait ceder Keraban se preparaient a lui venir en aide.

"Mais passez! passez donc! repetait le gardien. Passez donc!... Voici le train!"

Et, en effet, on entendait le sifflet de la locomotive, que cachait encore un coude du railway.

"Arriere! cria Keraban.

--Arriere!" cria Saffar.

En ce moment, les hennissements de la locomotive s'accroissaient. Le gardien, éperdu, agitait son drapeau, afin d'arrêter le train.... Il était trop tard.... Le train débouchait de la courbe....

Le seigneur Saffar, voyant qu'il n'avait plus le temps de franchir la voie, recula précipitamment. Bruno et Nizib s'étaient jetés de côté. Ahmet et Van Mitten, saisissant Keraban, venaient de l'entraîner précipitamment, pendant que le postillon, enlevant son attelage, le poussait tout entier hors de la barrière.

A ce moment même, le train passait avec la rapidité d'un express. Mais en passant, il heurta l'arrière-train de la chaise, qui n'avait pu être entièrement dégagée, il le mit en pièces, et disparut, sans que ses voyageurs eussent seulement senti le choc de ce léger obstacle.

Le seigneur Keraban, hors de lui, voulut se jeter sur son adversaire; mais celui-ci, poussant son cheval, traversa la voie, dédaigneusement, sans même l'honorer d'un regard, et, suivi de ses quatre cavaliers, il disparut au galop sur cette autre route, qui suit la rive droite du fleuve.

"Le lâche! le misérable!... s'écriait Keraban, que retenait son ami Van Mitten, si jamais je le rencontre!

--Oui, mais en attendant, nous n'avons plus de chaise de poste! répondit Ahmet, en regardant les restes informes de la voiture jetés hors de la voie.

--Soit! mon neveu, soit! mais je n'en ai pas moins passé, et passe le premier!"

Cela, c'était du Keraban tout pur.

En ce moment, quelques Cosaques, de ceux qui sont chargés en Russie de surveiller les routes, s'approchèrent. Ils avaient vu tout ce qui était arrivé à la barrière du railway.

Leur premier mouvement fut de rejoindre le seigneur Keraban et de lui mettre la main au collet. De la, protestation dudit Keraban, intervention inutile de son neveu et de son ami, résistance plus violente du plus têtu des hommes, qui, après une contravention aux règlements de police des chemins de fer, menaçait d'empirer sa situation par une rébellion aux ordres de l'autorité.

On ne raisonne pas plus avec des Cosaques qu'avec des gendarmes. On ne leur résiste pas davantage. Quoiqu'il fit, le seigneur Keraban, au

comble de la fureur, fut emmene a la station de Sakario, pendant qu'Ahmet, Van Mitten, Bruno et Nizib restaient abasourdis devant leur chaise brisee.

"Nous voila dans un joli embarras! dit le Hollandais.

--Et mon oncle donc! repondit Ahmet. Nous ne pouvons pourtant par l'abandonner!"

Vingt minutes apres, le train de Tiflis, descendant sur Poti, passait devant eux. Ils regarderent....

A la fenetre d'un compartiment, apparaissait la tete ebourffee du seigneur Keraban, rouge de fureur, les yeux injectes, hors de lui, non moins parce qu'il avait ete arrete que parce que, pour la premiere fois de sa vie, ces ferores Cosaques l'obligeaient a voyager en chemin de fer!

Mais il importait de ne pas le laisser seul dans cette situation. Il fallait au plus vite le tirer de ce mauvais pas, ou son seul entetement l'avait conduit, et ne pas compromettre le retour a Scutari par un retard qui pouvait peut-etre se prolonger.

Laissant donc les debris de la chaise dont on ne pouvait plus faire usage, Ahmet et ses compagnons louerent une charrette, le postillon y attela ses chevaux, et, aussi rapidement que cela etait possible, ils s'elancerent sur la route de Poti.

C'etaient six lieues a faire. Elles furent franchies en deux heures.

Ahmet et Van Mitten, des qu'ils eurent atteint la bourgade, se dirigerent vers la maison de police, afin d'y reclamer l'infortune Keraban et lui faire rendre la liberte.

La, ils apprirent une chose, qui ne laissa pas de les rassurer dans une certaine mesure, aussi bien sur le sort reserve au delinquant que sur l'eventualite de nouveaux retards.

Le seigneur Keraban, apres avoir paye une forte amende pour la contravention d'abord, pour la resistance aux agents ensuite, avait ete remis entre les mains des Cosaques, puis dirige sur la frontiere.

Il s'agissait donc de l'y rejoindre au plus tot, et, dans ce but, de se procurer un moyen de transport.

Quant au seigneur Saffar, Ahmet voulut s'informer de ce qu'il etait devenu.

Le seigneur Saffar avait deja quitte Poti. Il venait de s'embarquer sur le steamer qui fait escale aux diverses echelles de l'Asie Mineure. Mais Ahmet ne put apprendre ou allait ce hautain personnage, et il ne vit plus a l'horizon que la derniere trainee de vapeur du batiment qui l'emportait vers Trebizonde.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

TABLE DE MATIERES

I. Dans lequel Van Mitten et son valet Bruno se promènent, regardent, causent, sans rien comprendre à ce qui se passe.

II. Ou l'intendant Scarpante et le capitaine Yarhud s'entretiennent de projets qu'il est bon de connaître.

III. Dans lequel le seigneur Keraban est tout surpris de se rencontrer avec son ami Van Mitten.

IV. Dans lequel le seigneur Keraban, encore plus entêté que jamais, tient tête aux autorités Ottomanes.

V. Ou le seigneur Keraban discute à sa façon la manière dont il entend les voyages et quitte Constantinople.

VI. Ou les voyageurs commencent à éprouver quelques difficultés, principalement dans le delta du Danube.

VII. Dans lequel les chevaux de la chaise font par peur ce qu'ils n'ont pu faire sous le fouet du postillon.

VIII. Ou le lecteur fera volontiers connaissance avec la jeune Amasia et son fiancé Ahmet.

IX. Dans lequel il s'en faut bien peu que le plan du capitaine Yarhud ne réussisse.

X. Dans lequel Ahmet prend une énergique résolution, commandée, d'ailleurs, par les circonstances.

XI. Dans lequel il se mêle un peu de drame à cette fantaisiste histoire de voyage.

XII. Dans lequel Van Mitten raconte une histoire de tulipes, qui intéressera peut-être le lecteur.

XIII. Dans lequel on traverse obliquement l'ancienne Tauride, et avec quel attelage on en sort.

XIV. Dans lequel le seigneur Keraban se montre plus fort en géographie que ne le croyait son neveu Ahmet.

XV. Dans lequel le seigneur Keraban, Ahmet, Van Mitten et leurs serviteurs

jouent le role de salamandres.

XVI. Ou il est question de l'excellence des tabacs de la Perse et de l'Asie mineure.

XVII. Dans lequel il arrive une aventure des plus graves, qui termine la premiere partie de cette histoire.

End of the Project Gutenberg EBook of Keraban Le Tetu, Vol. I, by Jules Verne

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK KERABAN LE TETU, VOL. I ***

This file should be named 7tet110.txt or 7tet110.zip
Corrected EDITIONS of our eBooks get a new NUMBER, 7tet111.txt
VERSIONS based on separate sources get new LETTER, 7tet110a.txt

Produced by Carlo Traverso, Marc D'Hooghe
and the Online Distributed Proofreading Team

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the US unless a copyright notice is included. Thus, we usually do not keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

We are now trying to release all our eBooks one year in advance of the official release dates, leaving time for better editing. Please be encouraged to tell us about any error or corrections, even years after the official publication date.

Please note neither this listing nor its contents are final til midnight of the last day of the month of any such announcement. The official release date of all Project Gutenberg eBooks is at Midnight, Central Time, of the last day of the stated month. A preliminary version may often be posted for suggestion, comment and editing by those who wish to do so.

Most people start at our Web sites at:
<http://gutenberg.net> or
<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement can get to them as follows, and just download by date. This is also a good way to get them instantly upon announcement, as the

indexes our cataloguers produce obviously take a while after an announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext03> or
<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext03>

Or /etext02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want, as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our projected audience is one hundred million readers. If the value per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2 million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+ We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002 If they reach just 1-2% of the world's population then the total will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks! This is ten thousand titles each to one hundred million readers, which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (* means estimated):

eBooks Year Month

1	1971	July
10	1991	January
100	1994	January
1000	1997	August
1500	1998	October
2000	1999	December
2500	2000	December
3000	2001	November
4000	2001	October/November
6000	2002	December*
9000	2003	November*
10000	2004	January*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut, Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois, Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts, Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio, Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states. Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have, just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

Project Gutenberg Literary Archive Foundation
PMB 113
1739 University Ave.
Oxford, MS 38655-4109

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

If you can't reach Project Gutenberg,
you can always email directly to:

Michael S. Hart <hart@pobox.com>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

****The Legal Small Print****

(Three Pages)

*****START**THE SMALL PRINT!**FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS**START*****

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers.

They tell us you might sue us if there is something wrong with your copy of this eBook, even if you got it for free from someone other than us, and even if what's wrong is not our fault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

***BEFORE!* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project").

Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below, [1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as *EITHER*:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does *not* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (*) and underline (_) characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is the case, for instance, with most word processors); OR

[*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation" the 60 days following each date you prepare (or were legally required to prepare) your annual (or equivalent periodic) tax return. Please contact us beforehand to let us know your plans and to work out the details.

WHAT IF YOU *WANT* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?

Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form.

The Project gratefully accepts contributions of money, time,

public domain materials, or royalty free copyright licenses.

Money should be paid to the:

"Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

If you are interested in contributing scanning equipment or

software or other items, please contact Michael Hart at:

hart@pobox.com

[Portions of this eBook's header and trailer may be reprinted only when distributed free of all fees. Copyright (C) 2001, 2002 by Michael S. Hart. Project Gutenberg is a TradeMark and may not be used in any sales of Project Gutenberg eBooks or other materials be they hardware or software or any other related product without express permission.]

*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*

EBOOKS*Ver.02/11/02*END*

e

tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising

requirements for other states are met, additions to this list will be

made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

If you can't reach Project Gutenberg,

you can always email directly to:

Michael S. Hart <hart@pobox.com>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

****The Legal Small Print****

(Three Pages)

*****START**THE SMALL PRINT!**FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS**START*****

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers.

They tell us you might sue us if there is something wrong with

your copy of this eBook, even if you got it for free from

someone other than us, and even if what's wrong is not our

fault. So, among other things, this "Small Print!" statement

disclaims most of our liability to you. It also tells you how

you may distribute copies of this eBook if you want to.

***BEFORE!* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm

eBook, you indicate that you understand, agree to and accept

this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive

a refund of the money (if any) you paid for this eBook by

sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project").

Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer

codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below,

[1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may

receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims

all liability to you for damages, costs and expenses, including

legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR

UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT,

INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE

OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE

POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of

receiving it, you can receive a refund of the money (if any)

you paid for it by sending an explanatory note within that

time to the person you received it from. If you received it

on a physical medium, you must return it with your note, and

such person may choose to alternatively give you a replacement

copy. If you received it electronically, such person may

choose to alternatively give you a second opportunity to

receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER

WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS

TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT

LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A

PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however,

if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as *EITHER*:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does *not* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (*) and underline (_) characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is the case, for instance, with most word processors); OR

[*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation" the 60 day